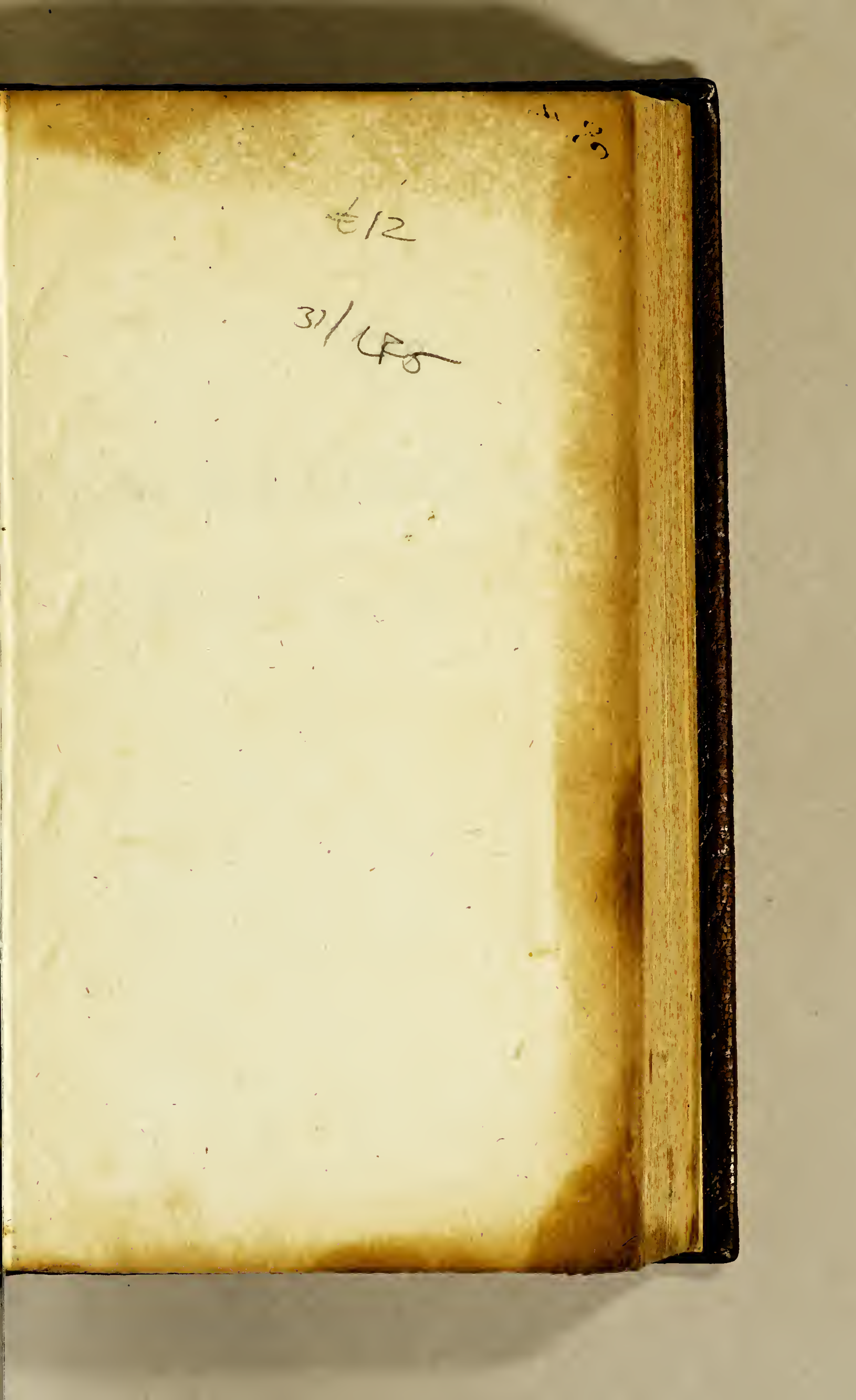



GAUDEO


£12



LES SAISONS,

POËME.

LES SAISONS,

POËME;

PAR M. DE SAINT-LAMBERT,
de l'Académie Françoise.

Puiſſent mes chants être agréables à l'homme vertueux & champêtre, & lui rappeller quelquefois ſes devoirs & ſes plaiſirs.

WIELAND.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

JE PRÉSENTE au jugement du public un Ouvrage d'un genre dans lequel les François ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres & de goût ont pensé que les détails de la Nature & de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois ; mais j'avois fait peu de réflexions quand je commençai mon Poëme ; j'étois jeune, & ce que ces hommes éclairés jugeoient impossible, ne me parut pas même difficile.

Elevé à la campagne, dans un pays peuplé d'heureux Cultivateurs, je n'ai vu dans mon enfance que des objets champêtres & des

hommes contens de leur état; j'ai vu de bonne-heure les révolutions, les phénomènes, les beautés, les bienfaits de la Nature, & je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide, Virgile, Lucrèce, Horace, me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs Ouvrages : j'eſſayai de les imiter; les couleurs d'un beau ſoir, l'éclat & la fraîcheur du matin, le moment d'une récolte abondante, devinrent les ſujets de mes vers. J'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime; j'avois un plaiſir à peindre les objets qui avoient frappé mes ſens; j'avois la paſſion de peindre. Si j'ai pris ma paſſion pour du talent, c'eſt un malheur que je partage avec plus d'un Artiſte, & qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter, eſt un plaiſir pour tous les hommes tant qu'ils reſtent ſenſibles. Il y a peu de jeunes gens qui n'aient fait des vers; il n'y a pas de peuplades de Sauvages en Amérique & en Afrique, de peuples barbares en Aſie, & de nation policée en Europe, qui n'ait ſa poéſie & ſes poètes.

Les habitans d'une contrée féconde ſous un climat tempéré cultivèrent les premiers la poéſie

champêtre (1) : Daphnis & Théocrite étoient de Sicile.

---

(1) L'Auteur Anglois qui embellit ce qu'il traduit de ma prose & de mes vers, pense que la Poésie pastorale n'a pu naître que chez des peuples policés depuis long-tems, & qui avoient comparé les avantages & les inconvéniens du séjour des campagnes & des villes.

Je crois que la Poésie pastorale n'a pu être perfectionnée que chez des peuples policés, & que si Théocrite & Virgile n'avoient pas vécu l'un à la Cour de Ptolomée Philadelphe, & l'autre à la Cour d'Auguste, ils auroient moins senti le prix de la campagne, & les charmes d'une vie libre & pure.

Mais je suis persuadé, que l'abondance des fruits ou des moissons, le retour du Printems, &c. ont été chantés d'abord par des peuples Cultivateurs & Pasteurs.

La Poésie est plus naturelle à tous les hommes qu'on ne le pense; elle est commune chez les peuples sauvages qui sont plus près que nous de la Nature.

La guerre menaçant toujours d'une destruction entière leurs foibles sociétés, y est accompagnée d'une crainte & d'une fureur excessives.

Leur passion pour la vengeance est extrême, parce que n'étant protégés ni par une puissance réelle, ni par les loix, la terreur qu'ils inspirent est leur seule protection.

Souvent menacés de la disette, souvent réduits à souffrir les plus grandes extrémités de la faim, une Pêche, une Chasse heureuse, la récolte des fruits, leur donnent une joie que les mêmes évènements n'excitent point parmi nous; ils s'assemblent souvent, & leurs passions communes éclatant librement dans leurs assemblées, s'augmentent, s'exaltent & deviennent de l'enthousiasme.

Leurs passions qui sont en petit nombre, mais extrêmes, & qui ne sont point gênées par la contrainte, paroissent donc dans toute leur énergie.

Chez ces peuples heureux, dont les occupations étoient douces & tranquilles, les hommes

---

Les mots de leur langue qui n'ont point encore paſſé d'un idiome à l'autre, ſont plus véritablement les ſignes des choſes, ils ſont plus imitatifs.

Les Sauvages généraliſent peu, n'ont que peu d'idées abſtraites, connoiſſent peu les diſtinctions, les nuances des paſſions & des différentes qualités de l'ame. Ils n'ont guères de mots que pour exprimer les objets ſenſibles, & c'eſt des objets ſenſibles qu'ils empruntent néceſſairement leurs expreſſions, lorſqu'ils ont à peindre les nuances des paſſions, des caractères.

C'eſt dans ce langage qu'ils parlent de leurs victoires, de leurs haines, de leurs deſſeins, de leur joie, &c.

Que manque-t-il à des diſcours paſſionnés, figurés, remplis de métaphores & d'images pour être de la Poéſie? La meſure; & elle eſt naturelle à tous les hommes.

Par-tout l'homme ſe plaît à partager le ſon & le mouvement en tems égaux. Si je parcours un eſpace étendu & libre, j'y tourne & reviens ſur le même terrein.

Je vois l'homme déſœuvré tranquille ſur ſon ſiége, balancer par des mouvens périodiques ou ſa jambe ou ſon bras; j'entends le Laboureur en traçant des ſillons, l'Artiſan à ſon attelier, chanter & répéter un air ſans parole, un air monotone, & dont la meſure eſt le ſeul mérite.

Cette paſſion d'aſſervir à la meſure, les diſcours, les ſons, les mouvemens, a peut-être des cauſes phyſiques; la vie s'entretient par les mouvements réglés de pluſieurs muſcles, & ces mouvements déterminent peut-être à d'autres mouvements du même genre.

La meſure ajoutée au mouvement & au ſon, donne le moyen de continuer l'un & l'autre ſans y faire beaucoup d'attention; alors on fait à la fois uſage de pluſieurs de ſes facultés: on chante & on

qui étoient nés avec le talent de la poésie, célébrèrent leur bonheur & leur tranquillité : en

---

travaille, l'esprit pense & le corps agit, on a plus vivement le sentiment de son existence, & par cette raison seule on est plus heureux.

Voilà une cause morale de notre amour pour la mesure ; il en a d'autres du même genre.

Les hommes se sont apperçus que la mesure ramenoit forcément leur attention au discours, au chant mesuré, & ils se sont servi d'elle pour fixer les esprits de ceux qui les écoutoient.

Ils ont connu que la mesure donnoit du secours à la mémoire, & ils y ont soumis les discours qu'ils craignoient d'oublier.

Ils ont vu que lorsque la mesure n'ôtoit rien à la vérité & à la justesse de l'expression, elle donnoit le plaisir d'admirer la difficulté vaincue & ajoutoit à l'énergie.

Ils ont donc mesuré les discours qui célébroient leurs victoires ou leur joie, & qui exprimoient leurs douleurs ou leurs craintes.

Ils ont eu des Poëmes, & ils ont senti que le chant ou le récit des vers les remplissoient des mêmes sentimens, qu'ils auroient éprouvés au moment même des évènements que célébroient les vers.

Quand ils n'ont pas eu des évènements réels à chanter, ils ont imaginé des Poëmes qui excitoient en eux de fortes émotions, & ce besoin de produire ou de reproduire en soi des sentimens, ce besoin qui a souvent donné la naissance aux arts d'imitation, a fait naître la Poésie d'invention.

La plupart des Poëtes ont inventé des sujets effrayants ou pathétiques, parce que le plus constant des besoins de l'homme est de se trouver sensible, & que la douleur lui fait connoître toute l'étendue de la sensibilité.

Mais les Poëtes ne se sont pas bornés aux chants lugubres. La mémoire du plaisir est une des consolations que nous donne la Na-

C'eſt dans un tems à-peu-près ſemblable à celui dont je parle, que Virgile a fait ſes Eglogues & ſes Géorgiques (1). La poéſie champêtre eſt donc cultivée avant que les ſociétés ſe forment en grands peuples, & lorſque ces peuples ont preſque uſé les plaiſirs communs dans les grandes ſociétés.

Je ſais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces ſituations lorſqu'elle a donné l'Aminte, la Philis de Sciro, le Paſtor Fido; mais ces poèmes n'ont de champêtre que le nom : on n'y trouve ni les tableaux de la campagne, ni les mœurs de ſes habitans. Dans les Eglogues de Racan, de Segrais & de Fontenelle, on voit que leurs auteurs ont imité les Anciens & les Italiens, & non pas la Nature.

Dans ce ſiècle, le ſimple, l'élégant, l'harmonieux Métaſtaſe & l'abbé Frugoni, ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne, les plus rians & les plus vrais; en Angleterre, Thomſon & Philips ont relevé la

(1) Ceux qui ne ſavent pas le Latin peuvent ajourd'hui lire ce Poème avec plaiſir dans la Traduction facile, élégante & harmonieuſe de M. de Lille.

poéſie champêtre ; en Allemagne, MM. Haller & Geſner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la ruſticité qu'elle avoit autrefois ; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'eſprit faux qu'elle a eu dans les deux ſiècles précédens : elle peint la Nature & des mœurs vraies, mais embellies. Les poètes que je viens de nommer ne fardent pas leurs perſonnages, mais ils les choiſiſſent ; ils ne les déguiſent point, mais ils les préſentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs & leurs bergers, ce que Racine & M. de Voltaire ont fait pour leurs héros. Nous trouvons dans les uns & les autres notre eſpèce ennoblie, & jamais exagérée : ce ſont des hommes qu'on n'a point vus, mais qu'on peut ſe flatter de rencontrer. Ils ſont tels qu'on les demande, tels qu'ils devroient être & qu'on les eſpère.

La poéſie champêtre s'eſt enrichie dans ce ſiècle d'un genre qui a été inconnu aux Anciens.

La philoſophie a, pour ainſi dire, aggrandi & embelli l'Univers ; on peut les regarder avec plus d'enthouſiaſme que dans les ſiècles d'ignorance. Le progrès des ſciences compriſes ſous le

nom de Physique, l'Astronomie, la Chymie, la Botanique, &c. ont fait connoître le palais du Monde & les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la Nature des richesses nouvelles, il a soupçonné qu'il en pouvoit découvrir encore, & il a observé tous les êtres avec une attention curieuse. Des philosophes éloquens ont rendu la Physique une science agréable; ils en ont répandu les idées, elles sont devenues populaires. Le langage de la Philosophie, reçu dans le monde, a pu l'être dans la Poésie : on a pu entreprendre des poèmes qui demandent une connoissance variée de la Nature, & leurs auteurs ont pu espérer des lecteurs. Les Anglois & les Allemands ont créé le genre de la poésie descriptive : les Anciens aimoient & chantoient la campagne; nous admirons & nous chantons la Nature.

Ce genre nouveau a sa poétique qui n'est pas fort étendue; il a sans doute ses règles, ses principes. Je ne prétends pas les donner; mais qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

La Poésie descriptive doit, comme toutes les autres, se proposer d'émouvoir, & de graver dans le cœur & la mémoire des hommes, des

vérités & des ſentimens utiles ou agréables.

Le ſpectacle de la Nature peut donner différentes émotions.

Elle eſt ſublime dans l'immenſité des Cieux & des Mers, dans les vaſtes déſerts, dans l'eſpace, dans les ténèbres, dans ſa force & ſa fécondité ſans bornes; & dans la multitude infinie des êtres. Elle eſt ſublime dans les grands phénomènes, comme les tremblemens de terre, les volcans, les débordemens, les tempêtes. Elle eſt ſublime, dès qu'elle peut donner des ſenſations qui excitent en nous l'étonnement & la crainte.

Elle eſt grande & belle, lorſqu'elle nous préſente un eſpace étendu, mais que l'imagination peut terminer; de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la ſécurité & le bonheur. Elle eſt grande & belle, lorſqu'elle nous donne des ſenſations qui excitent l'admiration & l'amour.

Elle eſt aimable & riante dans un eſpace fertile & borné, dans un vallon frais & orné de fleurs, ſur un côteau parſemé de différentes ſortes de verdure, dans un jardin que le luxe

n'a point trop paré; enfin, dans les lieux où elle nous promet du plaiſir, & nous donne d'abord des ſenſations agréables.

Elle eſt triſte & mélancolique, lorſqu'elle excite en nous peu de ſenſations, & nous donne peu d'idées; lorſqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorſqu'elle eſt peu variée; lorſqu'elle nous laiſſe trop à nous-même; lorſqu'elle eſt moins un vaſte déſert qui nous effraieroit, qu'une ſolitude qui nous laiſſe tranquilles; lorſqu'elle ne nous promet ni richeſſes, ni plaiſirs.

D'après ces obſervations, le poète peut connoître comment ſes deſcriptions peuvent émouvoir, & quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des deſcriptions que des tableaux, & il faut que ces tableaux n'aient qu'un ſeul caractère. Dans le moment où le poète veut peindre, il doit ſe pénétrer d'un ſeul ſentiment, & compoſer de manière que toutes les parties & la couleur de ſon tableau concourent à exciter ce ſentiment. Il ne parlera pas du Geai & de la Pie, dans la peinture des concerts agréables du Printems. Il oubliera les querelles groſſières des payſans, lorſqu'il peint les plaiſirs d'une moiſſon.

Il faut faire pour la Nature phyſique que nous avons ſous nos yeux, ce qu'Homère, le Taſſe, nos poètes dramatiques ont fait pour la Nature morale; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéreſſante.

Vous agrandirez la Nature, ſi vous la montrez de tems en tems dans le moment où elle eſt ſublime; & ſi votre plan ne vous permet pas de la ſaiſir ſouvent dans ces momens, jetez à travers vos payſages les idées de l'eſpace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du ſilence univerſel.

Vous embellirez la Nature, ſi vous raſſemblez dans un eſpace étendu, mais limité, ſes beautés & ſes richeſſes : c'eſt ce qu'Ovide a fait dans ſa deſcription de la vallée de Tempé; Homère dans les jardins d'Alcinoüs; l'Arioſte dans l'île d'Alcine; le Taſſe dans l'île d'Armide; Milton, mieux qu'eux tous, dans la deſcription du jardin d'Éden.

Vous rendrez la Nature intéreſſante, ſi vous la peignez toujours dans ſes rapports avec les êtres ſenſibles; ſi dans vos deſcriptions vous répandez quelques vérités de Phyſique & de Morale, quelques idées qui éclairent les hommes,

des principes d'économie, des ſentimens honnêtes; enfin ſi vous ne la peignez jamais ſans être rempli vous-même du ſentiment qu'elle doit inſpirer comme ſublime, grande, triſte, pauvre, riche, agréable ou belle.

Il faut ménager des contraſtes; ils feront un plaiſir extrême s'ils ſont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche & ſombre, après avoir peint l'excès de la chaleur: le lecteur vous ſuivra volontiers ſous vos ombrages; il ſera charmé de ſe dérober avec vous au feu du ſoleil brûlant & à l'aridité de la terre. Vos contraſtes plairont lorſqu'ils donneront au lecteur un ſentiment nouveau, une ſenſation nouvelle, dans le moment où il les demandoit.

Les contraſtes du riant au beau, du grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions; mais ils plaiſent, parce qu'ils répandent de la variété, & il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraſte qui fera le plus d'impreſſion, c'eſt celui du ſublime & du terrible, avec le riant & le beau; mais il faut rarement en faire uſage: 1°. parce que ce contraſte eſt rare dans la Nature; 2°. parce que le premier effet du

ſublime eſt l'étonnement, & que ſi le ſublime devient fréquent, il n'étonne plus.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de tems en tems la ſenſibilité du lecteur. Après avoir éprouvé de la crainte, une ſorte de peine, de l'étonnement, il ſe trouvera plus ſenſible; il recevra plus vivement les impreſſions agréables.

Je crois qu'au milieu des deſcriptions, on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui raſſembleroient une foule d'images voluptueuſes & terribles, qui agiteroient l'ame en ſens contraires, & la feroient paſſer rapidement du plaiſir à la douleur : tel ſeroit le tableau d'une bataille, livrée dans le printems, & au milieu d'une plaine enrichie & parée de tous les préſens de cette ſaiſon.

Une ſuite de deſcriptions champêtres, laſſeroit l'attention du lecteur le plus amoureux de la campagne. Après avoir parcouru votre galerie de payſages, il demandera des tableaux d'hiſtoire; il s'ennuiera de vous ſuivre dans vos ſolitudes; il voudra voir l'homme, & quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les payſages & dans

les intervalles, l'homme champêtre, ſes mœurs, ſes travaux, ſes peines & ſes plaiſirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux payſans; ils n'intéreſſent que par leurs malheurs; ils n'ont pas plus de ſentimens que d'idées; leurs mœurs ne ſont pas pures; la néceſſité les force à tromper : ils ont cette fourberie, cette fineſſe outrée que la Nature donne aux animaux foibles, & qu'elle a pourvus de foibles armes. Parlez d'eux, mais ne les mettez que rarement en action, & ſur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des payſans aiſés; ceux-là ont des mœurs. Ce ſont, dit Cicéron, des philoſophes auxquels il ne manque que la théorie : la peinture de leur état & de leurs ſentimens doit plaire à l'homme de goût, c'eſt-à-dire, à l'honnête homme éclairé & ſenſible.

Il y a un ordre d'hommes dont les poètes champêtres n'ont jamais parlé : ce ſont les Nobles, dont les uns vivent dans les châteaux & régiſſent une terre, & dont les autres habitent de petites maiſons commodes, & cultivent quelques champs. Je ſuis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie,

de Sicile, des bords du Lignon; perſonnages fantaſtiques, auſſi loin de nous que les Sylphes & les Salamandres. M. de Fontenelle, en choiſiſſant les acteurs de ſes Eglogues dans la Nobleſſe, auroit pu leur donner ſa délicateſſe & ſon eſprit, ſans bleſſer la vraiſemblance; ils auroient pu être galans, ſans être ridicules. Ils ſeroient intéreſſans pour les lecteurs, parce qu'ils ſont des hommes plus près d'eux & de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus & des lumières aux Nobles de la campagne; ils s'éclairent de jour en jour, & n'en ſont que plus heureux. Le tableau du bonheur dont jouiſſent ceux d'entre eux qui ont l'eſprit ſage, pourroit charmer les ames honnêtes, que bleſſe dans les villes le ſpectacle des ſuccès du vice. Combien d'hommes, & même dans les premières claſſes, ont ſenti que les jouiſſances de la vanité & des plaiſirs frivoles retranchoient à leur liberté, à leur repos, & quelquefois à leur vertu! Combien d'habitans des villes, s'ils voyoient le tableau du gentilhomme champêtre, ne ſe diroient-ils pas, je ne ſuis pas auſſi heureux que lui, & je pourrois l'être!

On doit aſſortir les épiſodes aux payſages.

Il y a de l'analogie entre nos ſituations, les états de notre ame, & les ſites, les phénomènes, les états de la Nature.

Placez un malheureux dans un pays hériſſé de rochers, dans de ſombres forêts, auprès des torrens, &c.; ces horreurs feront une impreſſion qui doit s'unir aux impreſſions de terreur ou de pitié qu'inſpire le malheureux, & augmenter l'émotion du lecteur.

Placez de jeunes gens amoureux ſous de rians berceaux, ſur des fleurs, dans un pays heureux, ſous un ciel pur & ſerein, &c.; les charmes de la Nature ajouteront au ſentiment voluptueux qu'inſpirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies, mais elles ſe préſenteront à tout le monde; & il ſuffit d'indiquer cette ſource négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraſter la ſituation du perſonnage & le lieu de la ſcène, placer le plaiſir au milieu des horreurs, la triſteſſe dans le jardin des délices; & vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en ſens contraire, qui la touchent & la font rêver.

Si la poéſie deſcriptive doit émouvoir, elle doit inſtruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un poème des sentimens honnêtes & des maximes vertueuses.

Il faut lui donner un but moral ; c'est lui donner à-la-fois un mérite & une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout & dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'inspirer à la Noblesse & aux citoyens riches l'amour de la campagne & le respect pour la vie champêtre. Aucune de mes digressions, aucun de mes tableaux, ne feront oublier ce but aux lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent : ce n'est point aux agriculteurs que j'ai parlé, ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile, & les Géorgiques plus détaillées de Vanières, ne peuvent être d'aucun usage aux paysans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier, est un travail inutile ; mais il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les Loix élèvent au dessus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il eſt utile, ſur-tout dans ce moment, d'inſpirer aux premières claſſes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe, les arts des villes, une multitude d'emplois n'enlèvent que trop d'habitans aux campagnes.

La Nobleſſe ne ſent plus aſſez le prix de la vie libre & innocente des châteaux; on veut des charges, des emplois; *il faut être quelque choſe*, diſent des hommes qui par eux-mêmes ne ſeroient rien.

Le Miniſtre éclairé qui en changeant la forme de notre Militaire, a diminué le nombre des officiers, a rendu un grand ſervice; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui peuvent y être utiles.

Peut-être la Nobleſſe penſera-t-elle enfin, que dans les momens où elle n'eſt pas néceſſaire à nos armées, elle peut employer ſon tems à éclairer ſes vaſſaux, à perfectionner l'agriculture, & à s'enrichir par des moyens qui enrichiſſent l'Etat.

Le ſujet de mon Poème eſt la marche de la Nature; je dois la ſuivre depuis l'équinoxe du Printemps juſqu'au-delà du ſolſtice d'Hiver, &

peindre ſes promeſſes, ſes bienfaits, ſa décadence & ſes rigueurs.

Le choix de mon ſujet a diviſé mon Poème: il y a quatre Saiſons; j'ai dû faire quatre Chants.

La Nature au commencement du Printems eſt ſombre & majeſtueuſe; bientôt elle eſt aimable & riante. Elle eſt grande, belle & touchante en Eté; mélancolique en Automne; ſublime & terrible en Hiver.

J'ai dû ne donner à chacun de mes Chants, que le caractère de la Saiſon que j'avois à peindre.

Le ſujet de ce Poème eſt ſans doute intéreſſant; mais pour en augmenter l'intérêt, il a fallu peindre l'état de l'homme dans les différentes ſaiſons: il a fallu obſerver l'homme dans ſes rapports avec la nature. Cette manière nouvelle de l'obſerver, a dû me donner quelques idées nouvelles, & me faire appercevoir des vérités qui devoient échapper à des Moraliſtes plus habiles que moi. Celles de ces vérités qui pouvoient être entendues facilement, qui pouvoient être ſenties, je les ai exprimées en Vers, & j'ai rejetté dans les Notes, celles qui

demandoient quelques preuves & de l'attention.

La lecture de ces Notes n'est point néceſſaire à l'intelligence ou à l'effet du Poème, & j'avertis ceux de mes Lecteurs qui n'aiment point à penſer de ne pas ſe donner la peine de les lire.

J'avois ſenti que ſi la philoſophie devoit être un des principaux ornemens d'un Ouvrage tel que le mien, il falloit une philoſophie à l'uſage du grand nombre, claire & ſur-tout ſenſible. J'ai cherché quels ſentimens la ſuite des phénomènes inſpiroit à l'homme dans les divers momens de l'année, & j'ai exprimé ces ſentimens. Ils ſont l'ame du Poème.

Thomſon, dans chacun de ſes Chants, voit la Nature ſublime & grande ; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela eſt-il plus aiſé. Quand on peint les grands phénomènes & la Nature ſublime, tous les mots ſont poétiques & il ne s'en préſente pas d'autres : quand le tableau ne feroit pas achevé, il auroit encore de l'effet. Il eſt plus difficile d'ennoblir les objets communs que de peindre les grands objets, & d'animer

un payſage que de décrire de belles horreurs.

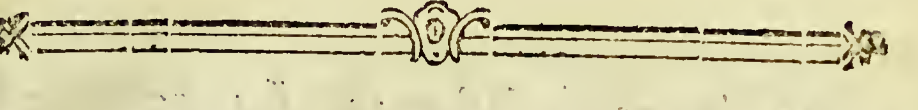
Thómſon n'étoit pas obligé de ramener ſouvent ſon Lecteur au but moral que je me ſuis propoſé ; il chantoit la Nature chez un peuple qui la connoît & qui l'aime ; & je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Le poète Anglois parle à des amans de leur maitreſſe ; il eſt ſûr de leur plaire. Je veux inſpirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, & je montre ſon portrait. Thomſon veut qu'on admire la Nature, & je voudrois la faire aimer.

Je me ſuis preſque toujours impoſé de ne peindre que les campagnes de nos climats. Si j'avois peint ſouvent celles des climats étrangers, il auroit fallu trop enchâſſer des deſcriptions dans des deſcriptions. J'ai préféré pour épiſodes les tableaux des mœurs & quelques actions ſuſceptibles d'intérêt ; ſouvent j'ai fondu mes deſcriptions dans ces épiſodes, de manière qu'elles en font une partie eſſentielle. Souvent je les ai abrégées, pour donner place à quelques-uns de ces Vers ſimples qu'on aime à répéter dans les différentes circonſtances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire paſſer dans mon Ouvrage, les beautés que Thomſon a prodiguées dans le ſien. Les deſſins de nos Poèmes n'étoient pas les mêmes ; & la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorſque nous avons peint les mêmes objets, ce n'eſt pas dans les mêmes proportions ; & lorſque nos tableaux ſe reſſemblent par le deſſin, ils ne peuvent avoir la même couleur.

Je dois dire un mot de cette Edition : l'indulgence avec laquelle le public a reçu les premières, ne m'a point perſuadé que j'euſſe fait un bon ouvrage, mais peut-être un ouvrage qui méritoit d'être retouché, & qui pouvoit devenir meilleur. Eclairé par les critiques de mes amis & par celles du public, j'ai tenté de corriger quelques défauts & d'ajouter quelques beautés : mon Poème auroit toute la perfection dont il eſt ſuſceptible, ſi mes foibles talens m'avoient permis de la lui donner ; & s'il n'avoit fallu que du ſoin pour le rendre excellent, il ſeroit digne de la nation au jugement de laquelle je l'ai ſoumis.





ARGUMENT.

Exposition du Poème. Invocation. Dédicace du Printems. Tableau de la Nature dans nos climats au moment de l'Equinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiſeaux, les vents s'appaiſent, & la navigation n'eſt plus dangereuſe. Premiers effets du Printems ſur les animaux & ſur l'homme. Naiſſance des fleurs. Pluie de mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'eſpérance eſt un ſentiment attaché au retour du Printems; on l'éprouve moins dans les jardins parés. La variété, attribut du Printems, qu'on ne trouve pas dans les jardins ſymétriques. Jardin à-la-fois utile & agréable. Le Printems rend la ſanté. Tableau d'une belle matinée vue

dans la convaleſcence. La campagne dans ſa beauté & le Printems dans ſa perfection. Foule de ſenſations délicieüſes. La guerre vient ſouvent au Printems oppoſer ſes horreurs aux charmes de la Nature. L'empire de l'amour ſur les animaux & ſur l'homme. Pluſieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.





LES SAISONS,

POÈME.

LE PRINTEMS.

Je chante les Saiſons, & la marche féconde
De l'Aſtre bienfaiſant qui les diſpenſe au monde;
Il prodigue au Printems la grace & la beauté,
Du tréſor des moiſſons il enrichit l'Eté,
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O Toi, qui de l'eſpace as peuplé les déſerts,
Qui de ſoleils ſans nombre éclairas l'univers,
Qui dirige la courſe éternelle & rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des deſtins, maître des élémens;
Toi dont la volonté créa l'ordre & le temps,
Ton amour paternel veille ſur notre aſyle;
Il épancha ſes dons ſur ce globe fertile;

Mais l'homme a négligé les préſens de tes mains.
Je viens de leur richeſſe avertir les Humains,
Des plaiſirs faits pour eux, leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à ſentir la Nature.
Eſprit univerſel que l'homme oſe implorer,
Accepte mon hommage & daigne m'inſpirer.

Et toi, qui m'as choiſi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable & tendre amie,
Toi qui ſçais de nos champs admirer les beautés;
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu ſais plaire;
Le Printems te rappelle au vallon ſolitaire;
Heureux! ſi près de toi, je chante à ſon retour
Ses dons & ſes plaiſirs, la campagne & l'amour.

L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes;
Mais le vent du midi qui mugit ſur nos têtes,
Des brûlans Africains traverſa les déſerts;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs,
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages;
Il agite, balance, & preſſe les nuages,
Qui, ſur les prés blanchis, ſur les côteaux glacés,
Diviſent, en tombant, les frimats condenſés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
En torrens orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés, ſortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus diſperſés ſur les eaux.
Neptune a ſoulevé ſes plaines turbulentes.
La mer tombe & bondit ſur ſes rives tremblantes;
Elle remonte & gronde, & ſes coups redoublés

Font retentir l'abyme & les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux, Borée & le Zéphire
Des campagnes de l'air ſe diſputent l'empire;
Et des champs dévaſtés les triſtes habitans
Les yeux levés au ciel demandent le Printems.
Mais les ſombres vapeurs qui retardoient l'Aurore,
S'entr'ouvrent aux rayons du Soleil qui les dore;
L'Aſtre victorieux perce le voile obſcur
Qui nous cachoit ſon diſque & le céleſte azur;
Il ſe peint ſur les mers, il enflamme les nues;
Les grouppes éclatants de ces eaux ſuſpendues
Semblent des monts en feu l'un ſur l'autre entaſſés.

Enfin d'un long repos les momens ſont paſſés,
Le premier des beaux jours ſuccède à l'ombre humide.
Le Berger vigilant, l'Agriculteur avide
De la Nature oiſive obſervent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du ſoleil.
L'un voit en ſouriant ces prés, ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village;
Et l'autre en méditant contemple ces guérets
Où ſa main dépoſa les tréſors de Cérès.
Déja Progné revient, & cherche à reconnoître
Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître;
Déja le peuple aîlé s'eſſayant dans les airs,
D'un vol timide encor raſant les champs déſerts,
Se ranime, s'égaie, & d'une aîle hardie
Il s'élance en chantant vers l'aſtre de la vie.

Ce retour des oiſeaux apprend au Nautonnier

Qu'aux promeſſes d'Eole il peut ſe confier.
Vous qu'aux portes du jour la Fortune rappelle,
Partez, aller braver l'élément infidèle;
L'Océan ſolitaire attendoit vos vaiſſeaux.
Des flots moins élevés retombent ſur les flots,
Et des aſtres plus doux calment les vents & l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde;
Cueillez dans l'Yémen ce fruit délicieux
Dont les ſels irritans, les ſucs ſpiritueux
Des chaînes du ſommeil délivrent la penſée.
Du brûlant Equateur à la Zone glacée,
Allez porter nos arts, nos plaiſirs & nos loix;
Et du Nègre indolent, du farouche Iroquois
Diſſipant l'ignorance, écartant les misères,
Expiez, s'il ſe peut, les fureurs de vos pères.

Brillant aſtre du jour, de climats en climats
Tu pourſuis en vainqueur les ombres, les frimats;
Tu conduis le zéphir dans les airs qu'il épure;
Il trace autour du globe un cercle de verdure,
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché ſa ſource dans les Cieux,
Cet émail qui s'étend de contrée en contrée,
Arrive aux bords glacés de l'onde hyperborée.
En tapis d'émeraude il borde les ruiſſeaux,
Il rampe des vallons au penchant des côteaux,
Juſqu'aux monts odorants où la brebis charmée
Goûte du ſerpolet la sève ranimée:
Le Bercail endormoit ſes eſprits languiſſans,
L'air libre & les beaux jours ont réveillé ſes ſens.

Je la vois qui bondit ſous la garde fidelle
Du chien qui la raſſure en grondant autour d'elle;
Et la jeune bergère, aſſiſe au coin d'un bois,
Chante & roule un fuſeau qui tourne ſous ſes doigts.
  Tandis que mes regards erroient ſur ces campagnes,
Le pampre a reverdi ſur le front des montagnes.
Ce vert ſombre & foncé des humbles végétaux
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra ſa parure.
  Quels chants vont éclater ſous ſon toit de verdure!
Déja le roſſignol fait retentir les bois;
Il fait précipiter & ralentir ſa voix;
Ses accens variés ſont ſuivis d'un ſilence,
Qu'interrompt avec grace une juſte cadence.
Immobile ſous l'arbre où l'oiſeau s'eſt placé,
Souvent j'écoute encore & ſon chant a ceſſé.
  Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive;
Ce rapide torrent gêné dans ſes canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait ſortir le feuillage,
L'élève & le répand ſur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille eſt caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiſeau dont j'écoute la voix.
Ce vêtement nouveau de la Nature entière,
Cet aimable couleur dans ſa beauté première
Réjouit à-la-fois & repoſe mes yeux,
Que fatigue au Printems l'éclat brillant des Cieux.

O VALLONS! ô côteaux! champs heureux & fertiles,

Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos aſyles!
O de quel mouvement je me ſens agité,
Quand je reviens à vous du ſein de la cité!
Je crois rentrer au port après un long orage,
Et ſuis prêt quelquefois d'embraſſer le rivage;
Tous mes jours ſont à moi, tous mes fers ſont rompus;
Ici les vrais plaiſirs me ſont enfin rendus;
J'y ſens renaître en moi le calme, l'eſpérance,
Et le doux ſentiment d'une heureuſe exiſtence.
Ah! le monde frivole où j'étois entraîné,
Et ſon luxe & ſes arts ne me l'ont point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce ſéjour champêtre;
C'eſt-là qu'on eſt heureux ſans trop penſer à l'être.
Je ne jouis pas ſeul. Le retour du Printems
Vient d'inſpirer la joie aux citoyens des champs:
Les entends-tu, Doris, bénir leur deſtinée,
Et ſaluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'eſpoir de ſon bonheur
Eclater dans les yeux du jeune Agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il ſe plaît dans ſa peine; il craint la pauvreté,
Mais il craint plus encor la triſte oiſiveté.
Tandis que ſous un dais la molleſſe aſſoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie,
Le chant gai de l'oiſeau qui monte au haut des airs
Pour donner aux oiſeaux le ſignal des concerts,
L'avertit de quitter ſa couche fortunée.
Il hâte à ſon réveil l'emploi de ſa journée,
Il dompte, en ſe jouant, ce taureau menaçant

Qui réſiſte avec crainte & céde en mugiſſant;
Et le ſoc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ſes robuſtes mains ouvre un ſillon facile.
Il va ſemer ces grains ſi chers aux animaux,
Compagnons éternels de ſes nobles travaux :
La herſe, en les couvrant ſous la glèbe amollie,
Aſſure le dépôt qu'à la terre il confie.
S'il a vu dans ſes champs l'ivraie ou les chardons
Combattre le froment, uſurper les ſillons,
Il invite au travail ſa compagne fidelle.
Elle aſſemble auſſi-tôt ſes enfans autour d'elle;
L'aîné, le fer en main va devancer ſes pas;
Le plus jeune ſourit emporté dans ſes bras;
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
Délivrer le froment opprimé ſous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en ſon art,
Suit ſa mère en aveugle, & l'imite au haſard;
Et le fer, que conduit ſa main mal aſſurée,
Bleſſe la jeune plante à Cérès conſacrée;
Il voit autour de lui ſes frères empreſſés
Raſſembler en monceaux les cailloux diſperſés.
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance;
Et chacun d'eux alors croit ſortir de l'enfance.
La mère d'un ſouris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaité,
Et d'un œil ſatisfait les voit ſur la verdure
S'agiter, ſe jouer, croître avec la Nature.
Mais les momens ſont chers, les beautés du Printems
Se ſuccèdent en foule, & brillent peu d'inſtans;
Jouiſſons, le tems vole, & Flore nous appelle.

LE SOLEIL, entouré d'une ſplendeur nouvelle,
Va dans ſa route oblique embrâſer les Gémeaux ;
Conduit par la Pléïade il ſort du ſein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et ſemble avec plaiſir prolonger ſa carrière ;
Des tapis de verdure il fait ſortir les fleurs ;
Il nuance, varie, anime les couleurs.
La roſe eſt en bouton, l'aubépine fleurie
Parfume le rempart qui défend la prairie.
J'ai vu la marguerite étalant ſes beautés,
Son cercle émaillé d'or, ſes rayons argentés :
Ici le prime-vère élève ſur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, & ſa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaiſir qu'il éprouve avertit ſa compagne !
Eglé va conſulter dans le ruiſſeau voiſin
Quelle fleur doit orner ou ſa tête ou ſon ſein ;
Ces tréſors du Printems ſemés ſur la verdure,
Sont pour elle un tribut qu'il doit à ſa parure.
Naiſſez, brillantes fleurs, ſur ces vaſtes guérets,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,
Réjouiſſez les ſens, & parez la jeuneſſe ;
En donnant les plaiſirs, promettez la richeſſe.
Tempère, aſtre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
Sans diſſiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arroſe nos rivages.
Ah ! Doris, c'eſt alors qu'il faut voir le Printems

Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards, les enfans,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière,
Sont déja raſſemblés au ſeuil de leur chaumière.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne conſumât les fruits deſſéchés ſous les fleurs,
Ne flétrît dans ces prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui va paroître :
Mais ils ont vu pâlir le diſque du ſoleil.
Cet aſtre, en s'élevant de l'Orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère
Qui monte dans les Cieux, s'étend ſur l'hémiſphère,
Et ſans troubler les airs répand l'obſcurité.
Le feuillage du ſaule eſt à peine agité,
Et les foibles roſeaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurſeurs des tempêtes ;
Les troupeaux ſans frayeur s'écartent des hameaux,
Et l'oiſeau dans les bois chante ſous les rameaux.
La nue enfin s'abaiſſe, & ſur les champs paiſibles
Diſtille ſa roſée en gouttes inſenſibles :
Je ne vois point les flots de ſa chûte ébranlés,
Ni leur ſein ſillonné de cercles redoublés ;
A peine je l'entends dans le bois ſolitaire
Tomber de feuille en feuille & couler ſur la terre.
Juſqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
Sur les champs ranimés dépoſe la fraîcheur.
Le ſoleil au couchant dore enfin nos rivages,
Il sème de rubis le contour des nuages :
La campagne étincelle ; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux ;
Et bientôt les vapeurs où brilloit la lumière,

Suivent le globe ardent qui finit ſa carrière.
La Nuit, qui ſur ſon char s'élève au firmament,
Amène le repos, ſuſpend le mouvement;
Et le bruit foible & doux du zéphir & de l'onde,
Se fait entendre ſeul dans le calme du monde.
Ce murmure aſſoupit les ſens du Laboureur;
Les ſpectacles du jour ont réjoui ſon cœur,
Il a vu ſur ſes champs deſcendre l'abondance;
Et des ſonges flatteurs, enfans de l'eſpérance,
Lui rendent les plaiſirs qu'interrompt ſon ſommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent ſon réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides!
L'épi s'eſt élancé de ſes tuyaux humides:
Les arbuſtes des champs, tous les arbres féconds
Oppoſent leurs couleurs aux couleurs des gazons;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laiſſe de ſon feuillage échapper la verdure.

O QUE l'homme eſt heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire & des biens qu'il attend!
L'eſpérance, Doris, deſcend ſur ces campagnes,
Plane ſur ces côteaux, vole ſur ces montagnes;
Erre dans ces vergers, & revient au Printems
Intéreſſer notre ame au ſpectacle des champs:
De raiſins & d'épis ſa tête eſt couronnée;
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ſes travaux
Le plaiſir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre.
Elle m'y fait jouir des biens encore à naître;

En vain je la cherchois dans ces triſtes jardins
Où des vaſes brillans ſurchargent cent gradins,
Où languit, enchaîné dans ſa priſon de verre,
Le ſtérile habitant d'une rive étrangère.
Qu'attendre, qu'eſpérer d'un théâtre de fleurs ?
La tulipe orgueilleuſe étalant ſes couleurs,
Le narciſſe courbé ſur ſa tige flottante,
Et qui ſemble chercher ſon image inconſtante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Appollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.
Le beau ne plaît qu'un jour, ſi le beau n'eſt utile.
Au pied de ces tilleuls, ſous ces vaſtes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté ſouvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au Printems les bienfaits de l'Automne ;
Dans ces murs, ces lambris dont j'étois entouré,
Mon eſprit inquiet ſe trouvoit reſſerré :
Ils bornent à-la-fois l'eſpérance & la vue ;
J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moiſſons & les bois ; les prés & les vallons,
Les troupeaux ſuſpendus à la cime des monts,
Le pampre des côteaux. La Nature féconde
Varie à chaque inſtant le théâtre du monde ;
Et nous, dans nos enclos ſtérilement ornés,
Nous la bornons ſans ceſſe à nos deſſeins bornés :
Là, j'admire un moment l'ordre, la ſymétrie ;
Et ce plaiſir d'un jour eſt l'ennui de la vie.

Oh ! que j'aime bien mieux cet utile jardin

Où l'art en ſe cachant ſubjugue le terrain,
Prodigue la richeſſe, & veut que la parure
Ne ſemble à l'œil trompé qu'un jeu de la Nature.
Raimond le gouverna; roi de ſes plants nombreux,
Content de ſon empire, il y vivoit heureux.
Six arpens compoſoient ſon modeſte héritage:
Les flancs d'une colline en repouſſoient l'orage,
Et recourbés en arc embraſſoient un vallon
Où mûriſſoit la figue à côté du melon.
Là, ſur un ſable d'or une onde pure & vive
Pourſuivoit librement ſa courſe fugitive,
Diſtribuoit la sève aux plants du potager,
Baignoit en murmurant les arbres du verger,
Et formoit un baſſin, dont la perche dorée
Troubloit, en ſe jouant, la ſurface azurée;
Le ſaule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.
  Les regards du ſoleil, le ruiſſeau, les abris
Fécondoient à l'envi ce lieu ſimple & champêtre.
Sa richeſſe étonnoit l'œil même de ſon maître.
Raimond y recevoit le tribut des cités,
Et ſes mets abondans n'étoient point achetés.
  Mais le fils du vieillard, ſa plus chère eſpérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui ſuccède à l'enfance,
Sans la connoître encor cherchant la volupté,
Un jour vit dans les champs une jeune beauté,
De guirlandes de fleurs compoſer ſa coiffure.
  Auprès d'elle un vieillard aſſis ſur la verdure,
D'un vallon parfumé reſpiroit les odeurs,
Et la jeune beauté lui préſentoit des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez ſon père,

Il trouve leur enclos trop ſimple, trop auſtère;
Il y manque des fleurs. Autour de ſon jardin
Le pêcher ſous ſon ombre accueillit le jaſmin,
Le ruiſſeau ſur ſes bords admit la giroflée,
A la fleur des gazons la jonquille eſt mêlée,
Et les humbles fraiſiers rampent ſous les œillets.
Lindor cueille des fleurs qu'il aſſemble en bouquets;
Et les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même:
Il veut les rendre alors plus rians & plus beaux.
Il fait monter, tomber & ſerpenter les eaux;
Il les fait diſparoître. Il ſait l'art de ſurprendre
Par des plants, des aſpects qu'on ne doit point attendre;
Dans ce jardin fécond l'odorat eſt flatté,
Les yeux ſont ſatisfaits & le goût eſt tenté;
Tout plaît aux ſens, au cœur, & tout charme Glicère.
Lindor apprend enfin que lui-même a ſu plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiſcrets,
Le lierre tapiſſa le fond d'un antre frais,
L'odorant chèvre-feuille & le pampre flexible,
Compoſant de concert une alcove paiſible,
Sous leurs rameaux unis, ſous leurs fleurs en feſtons,
Déroboient au grand jour des fleurs & des gazons.
Près de là, le ruiſſeau roule, tombe en caſcades,
Et fuit ſous des lilas, recourbés en arcades,
Juſqu'au verger en fleurs qui ſe peint dans ſes eaux.
Le Myſtère & la paix habitent ces berceaux.
Lindor y vient attendre ou regretter Glicère.
Au père de Lindor elle a conduit ſon père.
Les vieillards enchantés vont unir leurs enfans.

Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du Printems
Leur rendant l'eſpérance & de jeunes penſées,
Leur ſang ſe rallumoit dans leurs veines glacées,
Et portoit dans leurs yeux le feu de la ſanté.
Charme de la jeuneſſe, âme de la beauté,
Compagne du travail & de la tempérance,
Santé, premier des biens, tréſor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, ſource de nos deſirs,
Toi, ſans qui la Nature offre en vain les plaiſirs,
Tu reviens conſoler, dans la ſaiſon nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.
Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin;
Un art ſouvent funeſte, & toujours incertain,
Alloit détruire en moi la Nature affoiblie;
Le retour du Printems me rendit à la vie,
Je me ſentis renaître; & bientôt ſans effort,
Soulevé ſur ce lit d'où s'écartoit la mort,
J'embraſſai ces amis dont les ſoins pleins de charmes
Suſpendoient mes douleurs, diſſipoient mes alarmes:
Je revis mes vergers, ce ruiſſeau, ces forêts,
Que j'avois craint long-tems de perdre pour jamais.
O que l'âme jouit dans la convaleſcence!
Je ne pouvois rien voir avec indifférence;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau:
Cet inſecte, diſois-je, eſt ſorti du tombeau,
De ſa cendre féconde il tire un nouvel être;
La Nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, ſur la roſe ou le thym,
Si je voyois l'abeille enlever ſon butin,
Elle revient, diſois-je, errer ſur ce rivage,

Après avoir langui dans un long esclavage ;
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste Univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore ;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore ;
J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre & d'admirer.
Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêloit les couleurs, & distinguoit les lieux.
Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux:
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentoit de loin, de vapeurs entourée ;
Un faisceau de rayons détaché du soleil,
Couloit rapidement sur l'horizon vermeil,
Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes,
Jetoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée & les sens,
Marche, éclaire le monde, & prodigue au Printems
Des charmes, des plaisirs dont je jouis encore !
C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'Aurore,
De l'Orient en feu j'admirois les beautés,
L'émail des gazons frais, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins,
M'apportant les parfums des champs & des jardins,
Mes sens étoient charmés, & mon âme ravie
Croyoit sentir la sève & respirer la vie.
J'entendis tout-à-coup un mêlange de voix

Réſonner dans la plaine, éclater dans les bois :
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
La bêlante brebis, le taureau mugiſſant,
Vers les monts émaillés couroient en bondiſſant.
Cependant les oiſeaux errans dans les bocages,
Rempliſſoient de leurs chants les voûtes des ombrages ;
L'inſecte, en bourdonnant, murmuroit ſon plaiſir.
Ces ſons qu'à mon oreille apportoit le zéphir,
Les Campagnes, les Cieux, la Nature embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie ;
Et moi je renaiſſois pour voir un monde heureux.
Ma voix mêloit ſes chants aux chants harmonieux
Qui célébroient l'Aurore & la ſaiſon nouvelle.
O combien ces concerts, la joie univerſelle,
Augmentoient à mes yeux les charmes du Printems !
J'aſſociois mon cœur à tous les cœurs contens ;
Je m'égalois, Doris, à cet Être ſuprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime ;
Il jouit dans nos cœurs, c'eſt-là ſa volupté ;
Il jette dans l'eſpace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup-d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaiſir animer tous les mondes.

Ah ! c'eſt ici, Doris, qu'il doit fixer ſes yeux.
Vois, admire, jouis... O jours délicieux !
Le Printems dans ſa gloire embellit tous les êtres ;
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de ſa beauté.
Déja près du Cancer le ſoleil eſt monté ;

Ce ciel tranquille & pur que blanchit la lumière,
En réfléchit l'éclat ſur la Nature entière.
Tandis que ce grand aſtre aux deux tiers de ſon tour
Eſt encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces côteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampre couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la Nature affranchie
Se livrer librement à ſa noble énergie,
Répandre autour de toi ſes bienfaits au haſard,
Et ſon luxe échapper aux entraves de l'art.
Contemple cette plaine & riante & féconde,
Qui ſemble un autre Eden, & le jardin du monde.
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets;
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée
Verſer ſur les ſillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphirs,
Et le bleuet flottant qui sème ſes ſaphirs.
Ici, les églantiers ont deſſiné la route
D'un ruiſſeau qui ſerpente égaré ſous leur voûte;
Plus loin, l'aſtre du jour, les champs & les côteaux
Ont pris du mouvement & tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant ſe peint ſur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, eſt-il dans la Nature
Des prés, des champs, des bois ſans grace & ſans beauté?
Eſt-il en ce moment un cœur ſans volupté?
Pour moi, ſous ces berceaux, tranquille, heureux de vivre,
Content du jour qui paſſe & du jour qui va ſuivre,

Je jouis, ſans choiſir, des plaiſirs renaiſſans
Que la ſaiſon nouvelle apporte à tous mes ſens.
Et c'eſt dans ces beaux jours que les Rois de la terre,
Evoquent des enfers le démon de la guerre!
C'eſt lorſque le Printems précédé des zéphirs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaiſirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage!
Leurs eſclaves cruels, miniſtres de leur rage,
Sur des bords conſacrés aux tranſports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre & tomber ſous ſes coups.
Là, le jeune guerrier s'éclipſe à ſon aurore;
Il rougit de ſon ſang la fleur qui vient d'éclore,
Et tourne ſes regards vers l'aimable ſéjour
Où le rappelle en vain l'objet de ſon amour;
Les regrets, dont ſa mort ſera bientôt ſuivie,
Ajoutent dans ſon cœur au regret de la vie.
Là, périt un héros; ſes enfans aujourd'hui
Vont vivre ſans modèle, & croître ſans appui,
Et d'un Maître inconnu la ſageſſe étrangère
Ne pourra remplacer les exemples d'un père.
Il meurt en prononçant les noms de ſes enfans.
La fureur & la mort volent dans tous les rangs;
La diſcorde implacable entaſſant ſes victimes,
Y foudroie au haſard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des Rois, aſſaſſins mercenaires,
Immolez, s'il le faut, ces monſtres ſanguinaires,
Dévoués, comme vous, aux fureurs des tyrans;
Mais reſpectez du moins des mortels innocens,

Et ne pourſuivez pas le citoyen champêtre,
A travers les moiſſons que ſes mains ont fait naître ?
Faut-il que la victoire enivrant les vainqueurs
Au cri de la Nature ait fermé tous les cœurs ?
Hélas ! ſur les hameaux qu'il embrâſe avec joie,
L'un ſuit d'un œil content le feu qui ſe déploie ;
L'autre, le front poudreux, le bras enſanglanté,
Profanant le plaiſir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à ſa mère tremblante,
Et maſſacre l'amant aux yeux de ſon amante.
Ceux-ci vont dépouiller, dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourans qui leur tendent les bras.
O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !
Mais un Roi juſte & ſage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés & polis par les arts,
Ne vont plus s'égorger ſous les drapeaux de Mars ;
Et déja le Printems ne craint plus que la guerre
Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.

Amour, c'eſt pour toi ſeul qu'il orne l'univers ;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre & les mers.
Des graces, des plaiſirs ſource aimable & féconde,
Principe de la vie, âme & reſſort du monde,
Enflamme, réunis les êtres diſperſés ;
Rends heureux l'univers, qu'il aime, & c'eſt aſſez.
Par l'excès des plaiſirs fais ſentir ta puiſſance ;
La Nature eſt enfin digne de ta préſence ;
Jeune, riante & belle, elle attend tes faveurs ;
Ton trône eſt préparé ſous des berceaux de fleurs ;
Des chants multipliés dans les airs ſe confondent,

Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, ſe combattre & s'unir :
Ils ſemblent inſpirés par une âme nouvelle,
Et le feu du plaiſir dans leurs yeux étincelle.
Le courſier indocile, inquiet, agité,
Echappe en bondiſſant au frein qui l'a dompté ;
Du haut de la colline il porte au loin la vue,
Il cherche un ſeul objet dans la vaſte étendue.
La geniſſe mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux ſuit ſes pas vagabonds.
Par les ſons étouffés d'un lugubre murmure,
Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.
La bergère effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaiſirs mutuels.
Amour, tu ſais dompter l'inſtinct le plus ſauvage :
Le tyran des déſerts, entouré de carnage,
Dans les ſables brûlans, au fond des antres ſourds,
Exprime en rugiſſant ſes féroces amours.
A ſes horribles feux ſa compagne ſenſible,
Lui répond par un cri lamentable & terrible ;
Leur long rugiſſement roule au loin dans les airs,
Le berger de Zara tremble dans ſes déſerts,
Et quand le couple affreux s'unit dans l'ombre obſcure,
Il ſemble en jouiſſant menacer la Nature.
Le tigre à tes faveurs a long-tems réſiſté,
Auroit-il à regret ſenti la volupté ?
Au plus doux des plaiſirs mêlant ſa barbarie,
Il careſſe en grondant ſon amante en furie.

Mais dans ces champs, ces bois, ſur le toit des hameaux,
Des ſentimens plus doux animent ces oiſeaux ;
Je les vois s'empreſſer autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les aîles frémiſſantes,
Par des ſoins, par des chants demander du retour,
Inſpirer le plaiſir, & mériter l'amour.
Sur ce dôme azuré la colombe amoureuſe,
A ſon amant chéri ſe montre dédaigneuſe ;
Il cherche à ſe parer des couleurs de ſon ſein,
Et change en s'agitant leur émail incertain ;
Le dédain l'éloignoit, un coup d'œil le rappelle.
L'aigle entouré des feux dont l'olympe étincelle,
Suit, atteint ſon amante, & jouit dans les cieux.
Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime. Il preſſe, il ſollicite ;
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite ;
Le délai le conſume, & l'inſtant des plaiſirs
N'eſt pour lui qu'un paſſage à de nouveaux deſirs.
Le cygne a déployé ſes aîles argentées,
Et ſillonnant les eaux mollement agitées,
Aux yeux de ſon amante étalant ſa beauté,
Navige avec orgueil, flotte avec majeſté.
Voyez ſous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baiſers leurs ardeurs mutuelles,
Et par des ſons touchans, un murmure enflammé,
Exhaler le plaiſir d'aimer & d'être aimé.
Se voir eſt leur bonheur, & l'amour eſt leur vie.
Des chants de ſon amant Philomèle eſt ravie,
Il a chanté pour plaire, il chante ſes plaiſirs.
Le ſerpent rajeuni par le feu des deſirs,

Fier de l'émail nouveau de ſa robe éclatante
Se déroule, s'élance, enlace ſon amante.
Les atômes vivans s'uniſſent dans les airs,
Tandis que la baleine & les monſtres des mers
De leurs longs mouvemens troublent le ſein des ondes:
On les voit ſe jouer ſous leurs voûtes profondes,
Et dans les flots tremblans ſe ſuivre & s'abymer.

Tout deſire & jouit; l'homme ſeul ſait aimer.
Il eſt ſouvent des ſens l'eſclave involontaire,
Mais à ſon cœur ſenſible un cœur eſt néceſſaire.
L'amour dans ces oiſeaux meurt avec le Printems;
L'amour chez les humains revient dans tous les tems
Conſoler les douleurs dont l'âme eſt pourſuivie.
Il embellit l'aurore & le ſoir de la vie.
D'un ſentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard, la beauté reçoit encor l'hommage;
Il vient, en rougiſſant, vanter ſon eſclavage,
Et, des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de ſon tombeau.
Mais c'eſt dans les beaux jours de l'ardente jeuneſſe
Que l'amour fait ſentir ſa fougue & ſon ivreſſe,
Sur-tout dans ces momens où les feux du Printems
Secondent ceux de l'âge & la force des ſens;
Des charmes les plus doux l'image retracée,
Revient à chaque inſtant occuper la penſée:
Les ſens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un ſentiment;
Le beſoin du plaiſir eſt alors un tourment.

AMOUR, charmant Amour, la campagne eſt ton temple.
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant & l'exemple,
Le doux eſprit des fleurs, le ſouffle du zéphir,
Les concerts amoureux, tout diſpoſe au plaiſir;
Tout le chante, le ſent, l'inſpire & le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume & le treillage,
Les boſquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un aſyle où l'Amour eſt heureux.
Ici dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et ſur la mouſſe fraîche & mollement enflée,
Dans les bras l'un de l'autre, Hylas & Lycoris
Attendent que l'amour éclaire leurs eſprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,
Et dans ſon vol léger, l'amoureux papillon
Donne moins de baiſers aux roſes d'un vallon.
Là, dans un bois fleuri, Chloé timide & tendre
Oppoſoit la pudeur aux tranſports de Sylvandre;
Mais les oiſeaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces accens de l'amour dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Porte la volupté dans ſon âme éperdue;
L'incarnat de ſon teint, ſes regards languiſſans,
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les ſens;
Sourd à de foibles cris, à des refus timides,
Ses yeux étincelans & ſes lèvres avides
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre, ivres de voluptés,
Tous leurs ſens enflammés au même inſtant jouiſſent.
Ces amans plus heureux que les vertus uniſſent,

Et dont les ſentimens profonds, purs & conſtans,
Réſiſtent aux faveurs, ſont reſpectés du tems,
Aux plaiſirs de s'aimer trouvent de nouveaux charmes;
Un doux raviſſement leur fait verſer des larmes;
Echantés du préſent, calmes ſur l'avenir,
Savourant du paſſé l'aimable ſouvenir,
L'un & l'autre rend grace à l'objet qu'il adore,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit,
Sous un berceau de myrthe où l'amour les conduit,
Au chant des roſſignols dont les voix ſe répondent,
Leurs baiſers, leurs ſoupirs, leurs âmes ſe confondent.
Ils jouiſſent encor dans le calme des ſens.

Ce feu puiſſant & doux, cette âme du Printems,
Ces chaînes de l'amour, ces fureurs mutuelles,
Vont donner l'exiſtence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiſeaux,
A leur poſtérité préparer des berceaux:
Sur les germes naiſſans la mère eſt établie,
Et le feu de ſon ſein les diſpoſe à la vie:
Ils vont briſer leurs fers, ils vont jouir du jour.
Ce moment à la terre annonce un autre amour;
Il a ſes voluptés, ſes tranſports, ſon ivreſſe.
Sentiment vif & pur, généreuſe tendreſſe,
Protégez, conſervez les êtres animés;
Nés pour aimer un jour, qu'ils ſoient d'abord aimés.
Le plus grand des plaiſirs leur donna la naiſſance;
Qu'un ſouvenir ſi doux attache à leur enfance;
D'un être foible encor qu'un autre ſoit l'appui,

Qu'il prodigue des ſoins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la Nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

O Jeunesse des bois! ſortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiſeaux;
Parcourez la campagne, errez ſous la verdure,
Jouiſſez de vos biens, poſſédez la Nature.
Tous ces fruits ſont à vous: le flambeau de l'Eté
Avance les momens de leur maturité,
Et déja le tréſor des richeſſes champêtres
Promet des alimens à la foule des êtres.





NOTES.

Page 4.

Je viens de leur richeſſe avertir les humains,
Des plaiſirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à ſentir la Nature.

C'eſt dans cet eſprit que ce Poème eſt composé; on y fait ſentir par-tout le prix des plaiſirs ſimples, purs, faciles & trop négligés. Pour jouir de ces plaiſirs, la plupart des hommes manquent de lumières, d'attention ou de liberté. Auroit-il été indigne des Moraliſtes d'entrer dans quelques détails ſur les ſenſations & les ſentiments agréables dont la ſuite fait le charme de la vie? Mais peut-être n'a-t-on pu encore s'occuper aſſez des vérités d'uſage? Le genre humain vient de paſſer à travers quinze ſiècles de ténèbres; quand il a commencé à en ſortir, il a plus cultivé le raiſonnement que la raiſon. De puiſſants génies ont employé leurs forces à donner de nouveaux fondements aux opinions reçues, que de puiſſants génies ſe bornent à renverſer. Le temps d'édifier n'eſt peut-être pas arrivé. Il me ſemble que ce n'eſt guères encore qu'en combattant des erreurs qu'on établit des vérités, & que les meilleurs livres n'éclairent que parce qu'ils détrompent.

5. Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphire,
Des campagnes de l'air se disputent l'empire.

Le Zéphir est ici le vent du midi, & il est quelquefois très-violent. Voyez l'Iliade, livre 4, *comme lorsqu'un pasteur assis sur un cap élevé voit les nuages s'avancer des extrémités de l'Océan, & traverser la plaine liquide, emporté par les coups du violent Zéphir, &c.* Les Zéphirs signifient toujours des vents frais & doux; on donne quelquefois le même sens au singulier, Zéphir.

6. Brillant astre du jour de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimats.

On a suivi dans ce Poème le systême de Ptolémée, non qu'il ait encore des partisans; mais parce qu'il est le systême que persuade la vue. Or, ce n'est qu'en parlant aux sens qu'on frappe l'imagination, ce qui est l'objet de tout Poème; de plus, le systême de Ptolémée est encore d'usage dans la sphère armillaire, où l'on place la terre dans le centre du monde, quoiqu'on soit bien sûr qu'elle décrit une ellipse autour du soleil.

7. L'élève & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Sed trudit gemnas, & frondes explicat omnes.
Virg. Georg.

7. Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
And the birds sing concealed.
Thomson.

8. Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur ?

Les animaux & l'homme éprouvent autant que les arbres & les plantes, les effets de ce moment où le soleil nous lançant des rayons moins obliques, rend la chaleur à nos climats, & ranime ces esprits & ces liqueurs qui sont la sève des végétaux sensibles, comme il anime la sève de la luzerne & du chêne. Les tems humides & sans chaleur de la fin de l'Automne & de l'Hiver affoiblissent dans les hommes la vivacité des perceptions, la rapidité des idées, l'activité de l'ame & des sens. Les hommes sentent moins vivement leur existence, & par cette raison ils ont moins de gaieté, d'espérance, de résolution, de sentiments énergiques. Le retour de la chaleur nous donne une activité physique, une tendance au mouvement, plus de force & de vie, & le besoin de faire usage de nos facultés.

10. Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux.

» Je ne souhaite point de posséder les richesses de » Pélops, ni de courir plus vîte que les vents; mais » je chanterai sous cette roche, te pressant entre » mes bras, & regardant en même-temps la mer de » Sicile «. *Théocrite Idyle* 15.

10. Réjouissez les sens, & parez la jeunesse.

L'odorat nous donne des sensations plus intimes, un plaisir plus immédiat, plus indépendant de l'es-

prit que le sens de la vue. Nous jouissons profondément d'une odeur agréable, au premier instant de son impression ; le plaisir de la vue tient plus aux réflexions, aux desirs qu'excitent les objets apperçus, aux espérances qu'ils font naître, &c. Il y a pourtant un plaisir attaché à l'exercice de ce sens : c'est celui que nous donnent les couleurs douces, ou plusieurs couleurs vives qui s'adoucissent par leur mêlange. Les surfaces rondes & polies, celles des corps dont les formes diminuent ou augmentent par des gradations sensibles, sont aussi très-agréables à la vue ; mais c'est uniquement par le plaisir qu'elles promettent au sens du tact.

12. L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes.

Le Printems est la saison des promesses de la Nature. L'espérance que nous donnent ces promesses, n'est point accompagnée d'impatience. 1°. Parce qu'elle est vague, & qu'elle se porte sur une multitude d'objets. 2°. Parce que nous avons alors plusieurs jouissances nouvelles, les odeurs, la beauté des fleurs, le chant des oiseaux, & par-tout le spectacle du plaisir. Cette espérance n'est point accompagnée d'inquiétudes. 1°. Parce qu'elle se porte, comme je viens de le dire, sur plusieurs objets. 2°. Parce qu'elle est fondée, & que la Nature nous trompe rarement. Enfin cette espérance est souvent un sentiment vif & délicat ; parce que nous avons au Printems plus de sensibilité & de gaieté.

12. Promet à tout mortel le prix de ses travaux.

La plupart des Moralistes comptent au nombre de nos maux les fausses espérances ; ils oublient que tant qu'elles durent elles donnent des plaisirs véritables, & que l'homme détrompé qui les perd les remplace par d'autres espérances. Ils comptent pour rien les illusions agréables, les sentimens doux que l'espérance répand sur tout le cours de la vie. Elle change la fatigue même en jouissance ; elle attache du plaisir, aux soins, aux jeux, à l'action, aux affaires.

La vieillesse n'ôte pas les espérances, mais elle les borne ; le vieillard espère encore le plaisir du lendemain, celui de la semaine, de l'année même qui doit suivre, & si ces espérances sont moins étendues, elles sont plus rarement trompées,

Ce n'étoit pas par pudeur que Phryné ne recevoit ses Amants que la nuit ; elle retardoit jusqu'au soir la jouissance des plus grands plaisirs, afin que chaque moment du jour fût embelli par l'espérance.

13. J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moissons & les bois, les prés & les vallons,
Des troupeaux suspendus à la cime des monts.
Le pampre des côteaux, &c.

Le premier qui transporta la symmétrie dans les jardins, fut un Architecte, qui voulut trop étendre les limites de son art, faute de les connoître. Il vit

qu'en prolongeant, alignant, ceintrant des maſſes de verdure, en faiſant couler les eaux dans de longs parallélogrammes, en les faiſant jaillir en ligne droite, & retomber au centre d'un cercle parfait, il étonnoit, on l'admiroit; & ſi ſon talent fut employé dans de grands eſpaces où il devoit produire beaucoup d'effet, ſans doute il s'admira lui-même.

Le Nôtre porta ſon art à la perfection dans les jardins de Verſailles, des Thuileries, & dans ceux de pluſieurs riches particuliers; on eut alors dans ces jardins quelques-uns des plaiſirs que l'architecture peut donner.

Louis XIV ſouvent admiré avec juſtice, étoit plus ſouvent encore imité ridiculement; il n'y eut guères de Seigneur Châtelain, de Propriétaire de petite maiſon de campagne, qui ne fît faire ſes jardins d'après ceux de Verſailles.

Mais l'architecture eſt celui de tous les beaux arts qui donne le moins de plaiſir aux ſens, & qui touche le moins l'ame; ſi vous lui ôtez la grandeur & l'utilité, elle ne vous dit rien: ce n'eſt donc pas elle qu'il faut conſulter pour embellir un terrein, c'eſt la peinture. Tandis que nos Architectes nous bâtiſſoient des jardins, les Payſagiſtes décoroient depuis deux mille ans ceux de la Chine.

Les Payſagiſtes eſtimés des gens d'eſprit choiſiſſent & diſpoſent la nature pour produire certains effets. Les Pouſſin, les Claude le Lorrain, les Vernet ont ſongé à faire des impreſſions ſur l'ame, & pour y réuſſir, il a fallu qu'il connûſſent l'homme &

la Nature ; il a fallu que l'art de nous donner par les payſages des émotions agréables, triſtes, voluptueuſes, terribles, mélancoliques ou riantes, fût fondé ſur une théorie ; elle étoit connue à la Chine : cette Nation avoit remarqué trois caractères principaux dans la Nature, le riant, l'horrible, le romaneſque, & elle donnoit ces caractères à ſes jardins.

Sa théorie a été depuis perfectionnée par les Anglois ; la ſeule peinture du Paradis Terreſtre dans Milton, devoit les éclairer ſur les moyens d'aſſembler & de placer les productions & les beautés naturelles : mais c'eſt aux Payſagiſtes & aux Chinois qu'ils ont dû l'art de caractériſer l'enſemble & les différentes parties de leurs jardins.

Pour le caractère principal, ils conſultent d'abord la ſituation, le genre de pays qu'ils ont à décorer ; ils connoiſſent à merveilles les effets des montagnes, des rochers, des eſcarpemens, des forêts, des bocages, des torrents, des rivières, des ruiſſeaux, des caſcades, des vallons, des côteaux, &c. ; & c'eſt en contraſtant, combinant, mêlant, ſéparant ces différentes formes de la Nature, ſelon que l'exige la ſituation, le genre du pays, qu'ils donnent à leurs jardins le mérite de faire ſur votre ame telle impreſſion, de lui inſpirer tel ſentiment.

Dans un terrein de quelque étendue il ne ſuffit pas de donner un caractère à l'enſemble, on retomberoit à quelques égards dans l'inconvénient des jardins arrangés par l'architecture, il faut caractériſer les détails. Les différentes ſortes de verdure, d'arbres

& de plantes servent à fortifier le caractère du tout, & font quelquefois seuls le caractère des détails. Le pin est un arbre d'une verdure triste, le platane d'une verdure gaie, tel arbre est difforme par sa tige & ses rameaux, tel autre est d'une forme agréable, tous peuvent plaire quand ils sont placés pour produire un certain effet.

Il en est de même des différents genres de plantes & de fleurs.

Les Anglois ajoutent encore aux caractères de leurs jardins, par les bâtimens & les animaux. Ils placent des chèvres sur des rochers, des brebis sur une pelouse, quelques daims dans un bocage, des colombes près d'un lieu charmant qui respire la paix & l'amour.

Dans un jardin qui a le caractère de la richesse & de la fécondité, ils placent de petites fermes. Ils élèvent des Temples de différents genres; dans un endroit riant, celui de Vénus; dans un paysage agréable, mais d'un caractère un peu plus févère, celui de l'Amitié; dans un lieu majestueux, on trouvera les Statues des grands hommes; dans un pays triste, on verra des Ruines: ils font un grand usage de la Fable, dont les Divinités président aux champs, aux troupeaux, aux saisons, &c. La Nature prend quelquefois tous les caractères possibles autour du Temple de Pan, qui est son emblême.

Les Anglois, & les Chinois encore plus, mettent de l'attention au choix des pierres, des rochers, des cailloux qu'ils employent, & il faut qu'ils

conviennent au genre du bâtiment ou au terrein.

Non-feulement ils pofsèdent l'art des contraftes, mais ils pofsèdent l'art plus difficile de vous faire paffer par une multitude de gradations & de nuances, de l'horrible au beau, du romanefque à la Nature féconde & fimple, du trifte au gai, enfin d'un genre à l'autre. Ils favent mieux que nous faire ufage des points de vue, les varier, les ménager, ils favent ne montrer du pays qui les environne que ce qui s'accorde ou contrafte avec leurs jardins.

Les différentes parties de ces jardins ont donc de l'effet, les parties des nôtres n'en peuvent avoir.

Dans nos beaux jardins, l'effet principal de l'enfemble, c'eft l'étonnement; celui des jardins Anglois, c'eft de vous donner une multitude d'idées & de réveiller en vous une foule de fentiments.

Dans nos jardins, l'efprit faifit des proportions, des rapports; dans les jardins Anglois, il voit des fcènes, des tableaux, & il en imagine.

Les jardins François, avec leurs parallèles, leurs angles, & leurs cercles, femblent faits pour des Géomètres qui voudroient s'égayer, & les jardins Anglois pour des Poètes ou des Philofophes fenfibles.

Les nôtres fe gravent d'abord dans la mémoire, ceux des Anglois vous infpirent le deffein de les étudier; les nôtres font impofants, les leurs font intéreffants.

Ceux des Anglois promettent de la fécondité & des productions de toute efpèce, ils font le luxe d'un peuple fage & citoyen.

Les nôtres ne rappellent que la puiſſance de l'Art ſur la Nature, la richeſſe du propriétaire & ſa perſonnalité, qui ſacrifie les productions utiles aux hommes, à des formes arbitraires & à de ſtériles ornements.

Il y a ſans doute quelquefois du mauvais goût dans les jardins de pluſieurs Anglois, leur antipathie pour la ligne droite, vous fait trop ſouvent arriver par le plus long aux lieux où vous avez deſſein d'aller. Ils imaginent trop ſouvent produire de grands effets avec de petits moyens. Pluſieurs ſacrifient trop les arbres utiles aux arbres d'une forme agréable, &c. mais, en général, le ſyſtême de leurs jardins ne peut être que celui d'un peuple plein d'eſprit, qui connoît & qui aime la Nature.

13. Nous la bornons ſans ceſſe à nos deſſeins bornés.

La vue d'un grand & beau jardin, comme celui de Verſailles, par exemple, nous donne un plaiſir aſſez ſemblable à celui que nous donne la vue d'un bâtiment vaſte & régulier; dans l'un & dans l'autre nous admirons les proportions & la ſymmétrie, qui nous facilitent le moyen d'enregiſtrer dans notre mémoire cette collection d'idées que nous venons d'acquérir; le beau jardin nous plaît encore par les maſſes de verdure, couleur toujours agréable au ſens de la vue, qui nous rappelle les promeſſes du Printems, & qui dans le temps des chaleurs nous annonce de la fraîcheur & de l'ombre. Ce jardin nous donne auſſi une idée avantageuſe de l'homme, qui a ſçu diſpoſer à

ſon gré de la Nature; mais il nous la donne moins que l'architecture même la plus imparfaite. La maſſe des bâtimens eſt d'abord ce qui excite notre admiration; elle tient la vue dans une forte tenſion, & la ſenſation ſe fortifie, parce qu'elle eſt continuée ſans mélange d'autres ſenſations. Les pyramides d'Egypte arrêtent les yeux du voyageur, étonnent ſes ſens, & lui inſpirent une ſorte de reſpect religieux. Après les avoir long-temps obſervées ſans un ſentiment diſtinct, il ſe dit : » Voilà pourtant ce que » l'homme a fait «. Il ne tarde pas à ajouter : » Voilà » ce qui durera toujours «. Les bâtimens gothiques impoſent par leur maſſe & par leur légèreté, unie à la plus grande hardieſſe. Ils jettent dans l'eſprit des idées ſombres, mais qui plaiſent. La multitude de leurs ornements donne plutôt une ſuite de ſenſations, qu'une ſenſation continuée, & par-là nuit à la force de l'impreſſion. L'architecture régulière d'un grand bâtiment nous frappe d'abord par l'étendue, par une ſuite d'ornements de même genre, par une ſorte d'uniformité qui multiplie dans l'œil la même vibration. Elle rappelle la puiſſance, & ſurtout le génie de l'homme; elle réunit comme l'architecture gothique, la légèreté & la hardieſſe; elle préſente des ſurfaces polies, des rondeurs; elle place les angles, de manière à rappeller la pyramide à laquelle tient l'idée de la ſolidité; elle rappelle auſſi les idées d'utilité, de commodité; & de plus ſa ſymmétrie nous donne l'eſpérance de conſerver une image fidelle de tout ce que nous venons d'admirer.

Je reviens aux jardins ſymmétriques, & je dis qu'ils ne ſont propres qu'à raſſembler une foule, les habitants d'une grande ville qui s'y rendent pour s'y promener, ſe rencontrer, ſe reconnoître, &c.; mais j'ajoute que la ſymmétrie même empêche que ces jardins ne faſſent long-tems un plaiſir vif, puiſqu'elle les a gravés dans notre mémoire ; bientôt ils n'ont plus rien de neuf à nous montrer, lorſque nous n'y allons que pour eux, les plaiſirs qu'ils nous donnent n'étant ni aſſez grands, ni en aſſez grand nombre pour ne pas s'uſer en peu de temps, nous n'éprouvons plus que l'ennui dans ces lieux où le premier coup-d'œil nous a tranſportés.

13. Oh ! que j'aime bien mieux cet utile jardin.

Il réſulte de ce que j'ai dit dans les notes précédentes qu'il ne faut pas penſer dans un petit jardin à étonner par l'enſemble, au mérite de la ſymmétrie & à celui de produire de grands effets ſur l'ame Vos monticules, vos petits rochers, vos petits déſerts, vos petites chûtes d'eau n'auront jamais un grand caractère, & ne feront qu'en montrer la prétention.

Quelle eſt donc la parure d'un terrein médiocre ? l'excès de la fécondité ; tel eſt l'enclos de Raimond, il eſt varié, il eſt à la fois riant & riche, utile & voluptueux. Multipliez les plants & les productions de votre jardin : ſi vous en variez le terrein, que ce ſoit pour ménager des abris, qu'il produiſe enfin l'utile & l'agréable, que les fleurs même qui ſont déja utiles par les plaiſirs qu'elles donnent aux ſens

de la vue & de l'odorat aient encore, s'il eſt poſſible, un autre objet d'utilité ; placez ſous vos arbres quelques ruches d'abeilles, ſeule eſpèce d'êtres vivants qui puiſſe animer un petit jardin.

14. Et ſes mets abondans n'étoient point achetés.
Et dapibus menſas onerabat inemptis.
Virgile.

18. J'aſſociois mon cœur à tous les cœurs contents.

Nous ſommes organiſés pour vivre en ſociété comme les perdrix pour vivre en compagnie. Un des phénomènes qui me prouve le plus cette vérité qui n'a jamais été conteſtée que dans ce ſiècle, c'eſt cette diſpoſition que nous avons tous à partager le ſentiment des autres.

Les ſignes forts & énergiques des paſſions, ſoit les geſtes, les mots, les cris, &c. tyranniſent nos organes, ils entraînent cette eſpèce d'imagination paſſive que les ſens ſubjuguent ſouvent & qui ſubjugue la raiſon même.

L'averſion, l'amour, la joie, la douleur, l'audace, la crainte, le ſentiment du ridicule, &c. paſſent aiſément d'un homme à l'autre. Nous ne voyons preſque jamais un homme ému, ſans partager ſon émotion. C'eſt l'une des cauſes du pouvoir de la Poéſie.

Le Poète eſt un homme paſſionné, & s'il s'exprime avec vérité, avec énergie, s'il n'employe que le mot propre, ou des figures qui réveillent une foule

d'idées & de ſentiments acceſſoires, s'il a l'harmonie de ſon ſujet, il vous fera partager néceſſairement ſon émotion ; à moins que ſon ſujet ne ſoit trop étranger à votre caractère, à vos occupations, à vos goûts, &c.

Si nous partageons ainſi l'émotion, la paſſion d'un ſeul, nous recevons plus promptement & plus fortement les impreſſions d'une multitude.

Quand les hommes ſont raſſemblés, ſouvent un enthouſiaſme rapide paſſe d'un individu à l'autre, tous les cœurs deviennent ſenſibles de la ſenſibilité des autres. L'émotion augmente en proportion du nombre de ceux qui la partagent, & de la force des ſignes que l'aſſemblée donne de ſon émotion.

Voyez jouer Mérope ou Zaïre à Verſailles, où le reſpect pour le Prince ne permet pas aux ſpectateurs de manifeſter les impreſſions qu'ils reçoivent, vous ſerez moins touché qu'au théâtre de Paris, où le Public exprime librement ce que l'Auteur & l'Acteur lui font ſentir. Liſez ſeul les belles ſcènes de Corneille, vous en ſentirez moins le ſublime que ſi vous les liſiez avec quelques hommes de goût, ou que ſi vous les entendiez au théâtre.

Dans une aſſemblée, le même ſentiment paſſe dans des hommes dont la ſituation, les caractères, les opinions ne ſont pas les mêmes. Alors le Philoſophe le plus ferme eſt du plus au moins comme cet homme ſenſé qui rougiſſoit de mêler ſes larmes à celles d'un auditoire que faiſoit pleurer un mauvais Prédicateur ; il répétoit ſouvent, *il ne ſçait ce qu'il*

dit, il ne ſçait ce qu'il dit, & n'en pleuroit pas moins.

Il conſervoit du moins aſſez de bon ſens pour ſentir l'ineptie de l'Orateur ; mais ces impreſſions générales troublent ſouvent le jugement des hommes qui en ont le plus.

La perſuaſion de nos ſemblables porte en nous le ſentiment de la perſuaſion. La croyance eſt un ſentiment contagieux, & les paſſions le donnent plus ſouvent que la raiſon.

Auſſi les Anciens qui ſentoient ces vérités, cherchoient-ils, en parlant au peuple, à exciter les paſſions ; dans leurs démocraties, les Orateurs du premier ordre, les Cicéron, les Démoſthène, les Eſchine employoient bien plus la force de l'imagination que celle du raiſonnement. C'eſt par de grands mouvements, par du pathétique, par des figures ſublimes qu'ils maîtriſoient une aſſemblée. Ils avoient plus de charmes que de logique. Ils ſçavoient perſuader, & négligeoient de convaincre.

Mais depuis l'invention de l'Imprimerie, depuis qu'il eſt devenu rare de parler à un grand peuple aſſemblé, l'éloquence à dû changer. Quand il a fallu ſe borner à ſe faire lire, il a fallu diſcuter & raiſonner plus qu'émouvoir. Auſſi pluſieurs de nos Ecrivains médiocres ſont-ils ſupérieurs en Méthode & en Logique aux plus grands Orateurs de l'Antiquité. Il eſt vrai que nos meilleurs Ecrivains leur ſont inférieurs dans le genre d'éloquence propre à exciter les paſſions.

Cinq cents perſonnes qui liront ſéparément un

discours, le liront de sang-froid. Le sentiment de croyance qui a ses degrés de force & de foiblesse comme tous les autres, ne deviendra pas en eux un enthousiasme insensé, l'amour effréné de leur propre opinion. On n'échauffe point un public épars comme un public assemblé ; on discute les livres, on les approuve, on les réfute froidement. C'est avec transport ou indignation qu'on embrasse ou qu'on condamne l'opinion de l'Orateur ; nos raisonneurs dont on lit les ouvrages, ne peuvent donc être dangereux ; & chez les nations les plus éclairées, un Orateur pourroit encore inspirer à la multitude ses opinions, ses passions & ses erreurs.

18. Il jouit dans nos cœurs, c'est-là sa volupté.

Puisque l'Etre suprême a fait de l'amour du plaisir & de la crainte de la douleur, les ressorts qui meuvent les êtres, il est digne de sa bonté de leur donner plus de moyens de jouir que d'occasions de souffrir ; d'autant que le sentiment de la douleur physique est plus vif en nous que celui du plaisir physique. Il me semble que souvent l'homme seul empêche l'homme de jouir ; les mauvaises loix, les usages absurdes, les fausses opinions, certaines erreurs qui semblent attachées à notre espèce, font plus de malheureux que la Nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idée consolante d'un Dieu bon, d'un Dieu qui se plaît au spectacle de nos plaisirs, doit nous rendre bons ; parce qu'il est de la constitution de l'homme

d'imiter ce qu'il respecte, ce qu'il admire, ce qu'il adore.

20. Et c'est dans ces beaux jours que les Rois de la terre.

Je me suis étonné plus d'une fois que dans les républiques modernes, le droit de faire la guerre ou la paix fût déposé entre les mains d'un petit nombre; & que l'action la plus importante des sociétés fût décidée par des hommes qui ont souvent des intérêts opposés à celui de la société. Combien de ministres, pour se rendre nécessaires ou pour contrarier un ministre, ont imaginé d'embrâser le monde? De dix guerres qui affligent l'Europe, à peine y en a-t-il une qui puisse être de quelque avantage au peuple qui la commence. Souvent une nation est attaquée par celle des nations qui auroit le plus d'intérêt d'être son alliée ou de rester en paix. L'incertitude où l'on est toujours des intentions de ses voisins, oblige les gouvernements à entretenir des armées toujours subsistantes; mais ces armées menacent autant les loix, le Prince ou la liberté, qu'elles rassurent le citoyen contre l'étranger.

21. Des graces, des plaisirs, source aimable & féconde.

Lucrèce dit:

Nec sine te quicquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quicquam.

21. La Nature est enfin digne de ta présence.

La sève en action & surabondante dans les végé-

taux, leur a fait pouſſer ces fleurs qui doivent les reproduire. Une ſurabondance d'eſprits, un ſuperflu de vie, un excès de ſenſibilité active, ſollicitent en même-temps les animaux aux plaiſirs de l'amour. On peut ſuivre les gradations par leſquelles les hommes paſſent de l'engourdiſſement & de la triſteſſe, dans laquelle ils ſe trouvoient vers la fin de l'Hiver, à cet état de vie & de joie où ils ſe trouvent lorſque le ſoleil entre du ſigne du Bélier dans celui du Taureau. Nous avons commencé par avoir un nouveau ſentiment de nos forces & plus d'activité. Nous avons reçu une multitude de ſenſations nouvelles qui ont exercé agréablement nos facultés. Bientôt l'eſpérance ajoute en nous, & peut-être dans la plupart des animaux, à la vivacité des ſentiments & des ſenſations; enfin le ſixième ſens ſe déclare dans ce moment où les êtres animés ſont dans une joie vive qui s'augmente dans chacun d'eux par le ſentiment de la joie univerſelle.

21. Des chants multipliés dans les airs ſe confondent,
22. Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.

Le plaiſir que nous fait le chant des oiſeaux, n'eſt pas préciſément de la même ſorte que celui que nous fait une belle muſique : le chant des oiſeaux n'a que de la mélodie ſans meſure, ſans accord, ſans harmonie; mais cette mélodie, ſur-tout dans le roſſignol & la fauvette, eſt très-touchante, & porte à l'ame une impreſſion voluptueuſe. Le chant de l'alouette,

composé de transitions subites d'un ton à l'autre, & de sons aigus qui se succèdent rapidement, a le caractère de la gaité. Le mélange des chants de tous les oiseaux est agréable, c'est le cri de la joie & de l'amour; il en rappelle l'idée, & toute idée d'un sentiment le réveille en nous plus ou moins vivement, selon notre situation, notre âge, notre caractère.

22. Ils semblent inspirés par une ame nouvelle.

Un caractère que leur donne le sentiment dont ils sont remplis, c'est la confiance. Les oiseaux les plus timides, les plus sauvages ne cherchent point alors à s'éloigner de l'homme & de ceux des animaux qui ne sont point trop ennemis de leur espèce. Pleins du sentiment d'amour, ils semblent l'étendre sur tout ce qui respire. Il semble qu'ils ne puissent ni craindre ni fuir aucun des êtres qui peuvent aimer. Alors le rossignol, le pinçon, le chardonneret chantent sur les arbres sous lesquels je me repose. Ils me regardent avec une sorte de curiosité & de bienveillance, & ma présence ne suspend ni leurs chants, ni leurs caresses.

24. Tout desire & jouit; l'homme seul sçait aimer.

La pudeur est naturelle à la femme, puisque par la résistance elle excite les desirs, & qu'elle ajoute un prix aux faveurs qu'elle doit accorder; ce sentiment joint à la durée que doit avoir entre l'homme & la femme, l'association que commence l'amour,

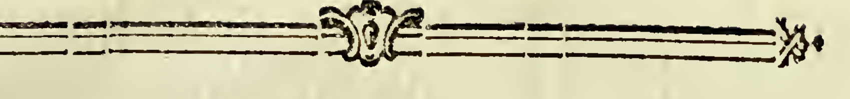
& que prolonge l'éducation des enfants, fait entrer néceſſairement dans l'amour de l'homme, plus de moral que dans l'amour des animaux. Quand le jeune homme, plein de forces & d'eſpérances, ſe découvre une puiſſance nouvelle, une faculté de plus, un nouveau moyen de jouir, s'il n'eſt point contrarié ſur les deſirs que ſon nouveau ſens fait naître, il eſt au moment le plus heureux de ſa vie; la confiance, la franchiſe, le courage, l'amitié, la bonté, toutes les paſſions, qui d'ordinaire tiennent au contentement, ſe manifeſtent en lui; elles brillent dans ſes yeux, elles s'expriment par des manières douces & vives; par des plaiſanteries, par des jeux. Le moral de l'amour ajoute encore à ſes plaiſirs, l'amour d'une femme eſtimable, le raſſure contre la défiance de lui-même; il jouit de l'admiration qu'il a pour elle, & du bonheur de poſſéder ce qu'il admire; ſon amour eſt une ſorte d'enthouſiaſme, qui donne à ſon ame de l'énergie & de l'étendue. Cet amour inſpire à la jeuneſſe le deſir & les moyens de plaire; il lui fait ſentir le prix de l'opinion, il plie l'humeur, il contient l'amour-propre, il le dirige, il le rend généreux; enfin il donne, augmente ou rend plus aimables des vertus qui font le charme de la ſociété. C'eſt un de ces remèdes que la Nature ne ſe laſſe point d'oppoſer à tant d'inſtitutions, de loix, de coutumes, d'uſages, d'opinions qui nous rendent triſtes & barbares.

27. A l'amour maternel la Nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

Dans toutes les efpèces l'amour de la mère pour les enfans eft beaucoup plus tendre & plus énergique que celui du père : cet amour eft accompagné dans les femmes d'une activité inquiète, fouvent de l'abandon de foi-même, & prefque toujours des plus étranges illufions : la mère plus foible, voit dans fes enfants un nouvel appui ; laffée d'obéir, elle voit des êtres tendres dont elle va recevoir les premières careffes. De plus les femmes font plus fenfibles que nous à la pitié, qui donne une forte d'amour pour l'être foible & fouffrant qu'on peut foulager. Enfin il eft fort probable qu'elles ont encore pour leurs enfants un fentiment non raifonné, effet de l'inftinct, de l'organifation, & fondé, au moins en partie, fur la douleur que leur caufe l'abondance du lait dont leurs enfants les délivrent ; cet inftinct, cet amour s'apperçoivent moins dans les fociétés polies que chez les fauvages, que la fuperftition ou quelqu'opinion abfurde n'ont pas dénaturés. On voit chez eux des mères défolées de la perte d'un enfant de quelques jours. Elles vont fe rendre, plufieurs mois après fa mort, aux lieux où il eft inhumé ; elles y pouffent des cris, elles s'y preffent le fein, & arrofent le tombeau de leur lait & de leurs larmes.



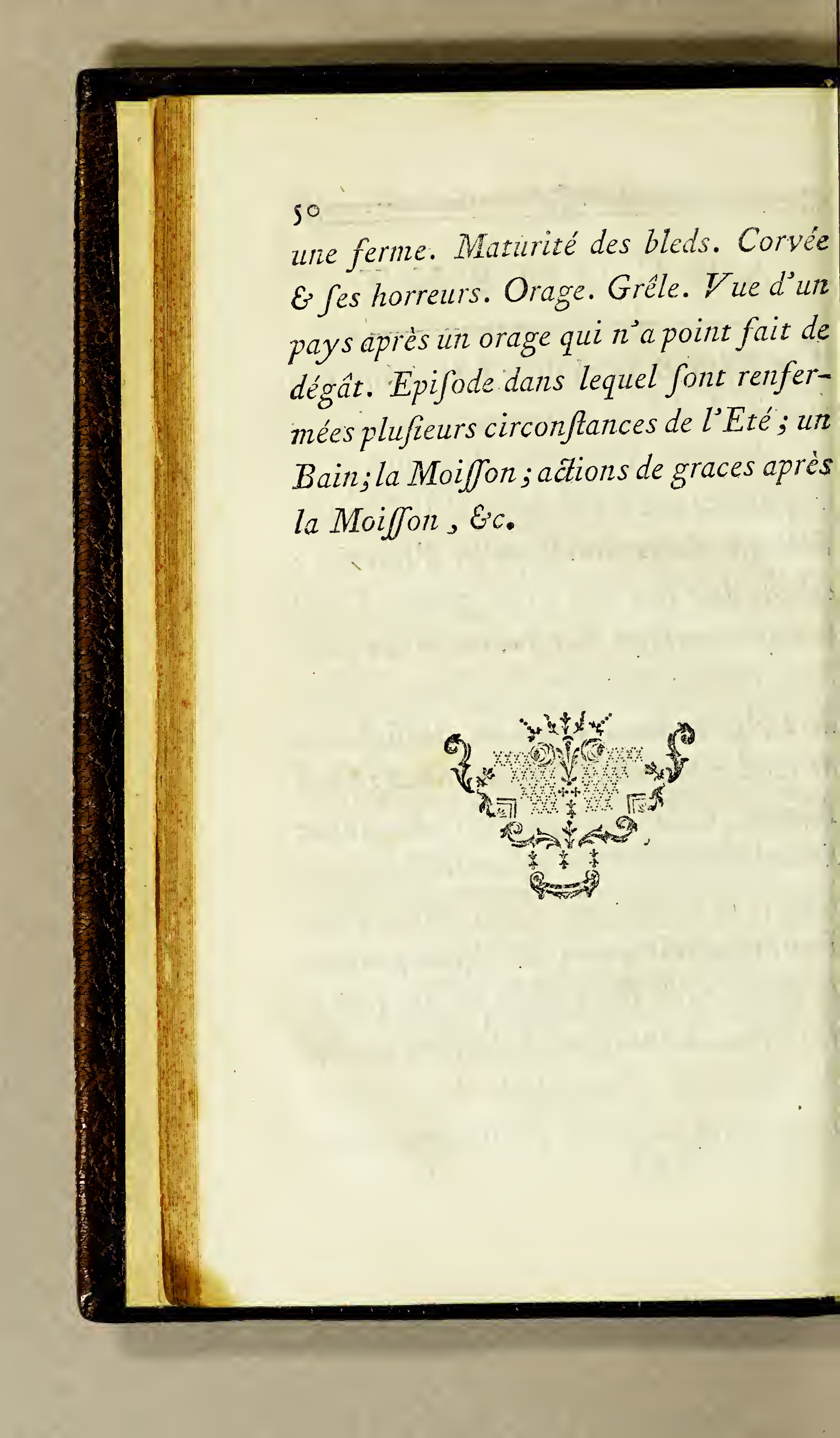
ARGUMENT.

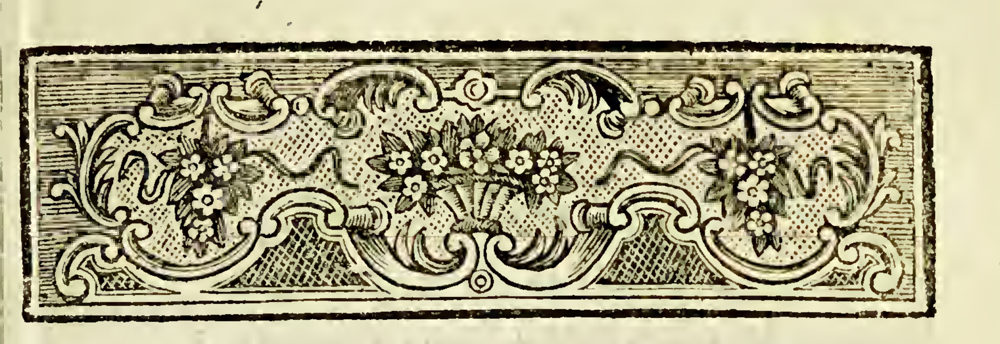


ARGUMENT.

Le soleil & la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les éléments. Caractère de grandeur & d'opulence que l'Eté donne à la Nature. Elle est moins variée qu'au Printems ; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche & vaste paysage fait pour être vu pendant l'Eté ; ses effets sur l'ame. Eloge de l'Agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les Laboureurs ; leurs Mœurs. L'Eté dans sa force. Puissance & majesté de la Nature sous la Zone torride ; la chûte du Nil ; une Forêt. Paysages tels qu'on les desire pendant la chaleur, & leurs effets sur les sens & sur l'ame. Tondaison. Fenaison, & gaîté des travaux champêtres. Un Gentilhomme que la guerre avoit ruiné, prend

une ferme. Maturité des bleds. Corvée & ses horreurs. Orage. Grêle. Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Episode dans lequel sont renfermées plusieurs circonstances de l'Eté ; un Bain ; la Moisson ; actions de graces après la Moisson, &c.





LES SAISONS.

L'ÉTÉ.

O Toi ! dont l'Eternel a tracé la carrière,
Toi, qui fait végéter & vivre la matière,
Qui mesures le tems & dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante image,
Les saisons, leurs présens, nos biens, sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace & de beauté :
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route,
De l'Equateur au Pôle, ont pénétré les airs,
Le centre de la terre & l'abyme des mers ;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise, & sent son existence ;
Le sable & le limon se sont-ils animés ?
Dans les bois, dans les eaux, sur les monts enflammés,
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,

S'élancent à-la-fois de leurs prisons fragiles.
Ici, le faon léger se joue avec l'agneau;
Là, le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères;
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités;
Et des eaux de la nue une goutte insensible,
Renferme un peuple atôme, une foule invisible.
Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit,
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde:
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le tems,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.
Mais si l'Eté brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la Nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure:
Sans doute elle a perdu de sa variété;
Mais, simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornemens sa superbe opulence;
Nos biens sont sa beauté, sa grace est l'abondance.

Déja l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'Eté dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés que le Printems varie.

Je porte mes regards ſur de vaſtes guérets ;
Je parcours d'un coup-d'œil les champs & les forêts ,
Un océan de bleds , une mer de verdure.
  Dans un eſpace immenſe il faut voir la Nature ;
Loin des rians jardins , loin des plants cultivés ,
J'irai ſur l'Apennin , ſur ces monts élevés ,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaſte chaîne ,
De degrés en degrés s'abaiſſer ſur la plaine.
Un fleuve y ſerpentoit , & ſes flots diviſés
Baignoient dans cent canaux les champs fertiliſés.
Je le voyois briller à travers les campagnes ,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes ,
S'approcher , s'éloigner , & d'un cours incertain
Se perdre & s'enfoncer dans un ſombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches ſpectacles ,
Commandoient à l'eſpace , & voloient ſans obſtacles
Juſqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit , en ſe courbant , au vaſte ſein des mers.
Je voyois les moiſſons , du ſoleil éclairées ,
Ondoyer mollement ſur les plaines dorées ;
Des forêts s'élever ſur les monts écartés ;
Des arbres couronner les bourgs & les cités ;
Des prés déja blanchis & des pampres fertiles ,
Du peuple des hameaux entourer les aſyles.
Le globe des ſaiſons , dans les flots radieux
Précipitant ſes traits lancés du haut des cieux ,
Le fleuve étincelant , & la mer argentée ,
Renvoyoient ſur les monts leur lumière empruntée.
C'étoit dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paiſibles toits retient les laboureurs.

Il sembloit qu'à moi seul la Nature en silence,
Etalât sa richesse & sa magnificence.
  Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts & ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupoient ma pensée, & portoient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme & le bonheur.
  J'admirois tes bienfaits, divine Agriculture;
Tu sais multiplier les dons de la Nature;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens:
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi, ces végétaux que tu fais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible;
Le taureau lui soumit son front large & terrible:
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur & doux, source de la santé.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur,
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.

Sénat d'un Peuple-Roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-Dieux qu'adora l'Univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançoit au Printems ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros,
Mais tu fais respecter l'habitant des hameaux;
Et du vil Publicain, du Noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste asiatique:
Il prend place au conseil, près du trône des Rois,
Sait penser, obéir, suivre & donner des lois.

Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles,
Est immolé sans cesse aux habitans des villes,
Et dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
Nous honorons ici les talens superflus,
Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.
O toi, par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,

Qu'il eſt facile & doux de faire ton bonheur !
Ah ! s'il n'a point à craindre une injuſte puiſſance,
Un tyran ſubalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protége, il eſt heureux ſans frais ;
Auprès de la Nature, il ſent tous ſes bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ſes misères.
Content de ſes plaiſirs, de l'état de ſes pères,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de ſon cœur n'eſt jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce & pure :
Attachée à l'hymen, aux nœuds de la Nature;
L'épouſe qu'il choiſit partage ſes travaux,
De l'ami de ſon cœur elle adoucit les maux.
Ses enfans ſont ſa joie, ils ſeront ſa richeſſe ;
Il verra leurs enfans appuyer ſa vieilleſſe,
Et ſur ſon front ridé rappelant la gaîté,
Prêter encore un charme à ſa caducité.
Qu'il revient avec joie à ſon humble chaumière,
Dès que l'aſtre du jour a fini ſa carrière !
Qu'il trouve de ſaveur aux mets ſimples & ſains
Qu'une épouſe attentive apprêta de ſes mains !
La paix, la complaiſance & le doux badinage,
Aimables compagnons de ſon heureux ménage,
Entourent avec lui la table du feſtin.
Réveillé par l'amour, inſpiré par le vin,
Verſant à ſes enfans le doux jus de l'Automne,
Il chante ſes plaiſirs & le Dieu qui les donne ;
Sa fille, en ſouriant, répète ſes chanſons.

Mais voici le moment où l'Aſtre des ſaiſons

Arrive du Cancer au Lion de Némée.
Il revêt de ſplendeur la Nature enflammée.
Le déluge embrâſé qu'il répand dans les airs,
Couvre les champs, les monts, les forêts & les mers
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il diſpenſe;
Tout brille confondu dans la lumière immenſe.
La campagne gémit ſous les rayons brûlans;
Des côteaux entr'ouverts ils pénètrent les flancs,
Sous l'herbe épaiſſe encor ils ſillonnent les plaines;
Les monts ont refuſé le tribut des fontaines;
Le ruiſſeau languiſſoit, & meurt dans ſes roſeaux,
Le fleuve humilié ſent décroître ſes eaux,
Son rivage eſt flétri; la sève conſumée
Déja ne ſoutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe & s'enſevelit.
Le courſier ſans vigueur & la tête penchée,
Jette un triſte regard ſur l'herbe deſſéchée;
Tandis que le Paſteur ſous des ormes touffus,
La tête ſur la mouſſe & les bras étendus,
S'endort environné de ſes brebis fidelles,
Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les eſprits & les corps;
L'âme eſt ſans volonté, les muſcles ſans reſſorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuiſée,
Vainement à la nuit demandent la roſée.
Sous un ciel ſans nuage ils ont vu les éclairs
Se briſer ſur les monts, & ſillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, & de ſon char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce ſans peine:

Son empire eſt douteux, ſon règne eſt d'un moment:
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour paſſé l'horiſon luit encore.
Où ſont ces vents ſi frais qui devançoient l'aurore?
La chaleur qui s'étend ſur un monde en repos,
A ſuſpendu les jeux, les chants & les travaux:
Tout eſt morne, brûlant, tranquille; & la lumière
Eſt ſeule en mouvement dans la Nature entière.

O SI l'Aſtre puiſſant des ſaiſons & des jours
Opprime les climats éloignés de ſon cours,
S'il devient ſi terrible aux Zones tempérées,
Quelles ſont ſes fureurs dans ces vaſtes contrées
Que le Tropique embraſſe, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'Equateur ſon cercle radieux?
C'eſt-là que la Nature & plus riche & plus belle
Signale avec orgueil ſa vigueur éternelle:
C'eſt-là qu'elle eſt ſublime. Aux feux brûlans des airs
Oppoſant les grands lacs, les fleuves & les mers,
Et commandant aux vents d'y porter la roſée,
Elle y rend la fraîcheur à la terre embraſée.
Le mêlange fécond & des feux & des eaux,
Y fait naître, y nourrit de puiſſans végétaux,
Titans majeſtueux, l'honneur de la Nature.
L'hiver n'oſe attenter à leur ſombre verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux ſpacieux,
Ou leur cime s'élance & va fendre les cieux.
C'eſt-là qu'un peuple errant du cocotier fertile
Reçoit ſes alimens, ſa boiſſon, ſon aſyle;
L'arbuſte de Ternate enrichit ces climats;

Le ſoleil y mûrit l'odorant ananas,
Et ce bois dont les ſels, portés de veine en veine,
Rendent ſon cours paiſible au ſang qui les entraîne.
Là ſe change en miel pur la pulpe des roſeaux,
Des baumes bienfaiſants coulent des arbriſſeaux;
Cet arbre épais & noir vous offre ſon ombrage,
Mais fuyez; la vapeur qui ſort de ſon feuillage
Endormiroit vos ſens du ſommeil de la mort.
Il eſt dans l'Atlantide, au Bengale, à Timor,
Des vergers qu'en tout tems chargent Flore & Pomone,
Et des champs où trois fois le laboureur moiſſonne;
Des nuages d'odeurs y flottent dans les airs,
De la terre embaumée ils volent ſur les mers,
Et portent au Nocher le plaiſir & la vie.
O combien la Nature imprima d'énergie
Au ſol, aux végétaux de ces climats brûlants!
Elle étonne encor plus dans les êtres vivants.
Elle éleva pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe & ſupportent les nues.
Ce coloſſe effrayant ſi puiſſamment armé,
Cet être qui de loin ſemble un mont animé
L'Eléphant y repoſe; il voit ſous ces ombrages
Paſſer comme un torrent les races & les âges,
Et dans la douce paix coulent ſes ans nombreux.
Senſible, mais cruel, terrible & généreux
Le Lion s'y permet des meurtres néceſſaires:
S'il pourſuit des forêts les hôtes ſolitaires,
C'eſt pour calmer la faim dont il eſt dévoré.
Tandis qu'ivre de ſang & de ſang altéré
Sans faim & ſans beſoins multipliant ſes crimes

Le Tigre en ſe jouant déchire ſes victimes.
Plus terribles encor d'énormes animaux
Souverains tour-à-tour de la terre & des eaux,
Sur les deux éléments font craindre leur puiſſance.
Par ſes cris menaçants le Crocodile immenſe
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Le monſtrueux Serpent de lui-même entouré
A l'aſpect des troupeaux en ſifflant s'y déploie,
Et s'élançant en orbe il engloutit ſa proie.
L'homme, les animaux, craignent moins ſes fureurs
Que ces longs tourbillons d'Inſectes deſtructeurs,
Qui partent des forêts, des marais & des ondes;
Le nuage animé ſur des plaines fécondes
Ravage les moiſſons, la verdure & les fruits.
Mais quels feux éclatants embelliſſent les nuits,
Lorſqu'aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De ſon teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Lorſqu'au vallon d'Aden, aux champs du Zamorin,
L'ombre vient d'orient voiler un ciel ſerein,
Des inſectes ſans nombre exhalent la lumière,
De feux errants ſans ceſſe ils couvrent la bruière,
Et ſur les bords des mers ces phoſphores vivants
Brillent ſur les palmiers balancés par les vents.
Tout eſt horrible ou beau ſur ce brûlant eſpace;
C'eſt-là que de la terre attirant la ſurface
Le ſoleil éleva les Andes & l'Atlas.
Jamais leur front ſerein n'eſt chargé de frimats.
Des tourbillons de feu, des globes de fumée
Sortent en rugiſſant de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur ſein fait germer ces métaux,

Source de l'induſtrie, aliment de nos maux.
Sur les champs ſablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers la Nature immortelle
Epure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourri les orages;
A travers les rochers & les forêts ſauvages,
Les empires puiſſans, & les vaſtes déſerts,
Leur cours impétueux les porte au ſein des mers:
L'Orellanne & l'Indus, le Gange & le Zaïre,
Repouſſent l'Océan qui gronde & ſe retire:
Dans ces mêmes climats, de ſes goufres ſans fonds,
Il fait monter aux cieux, les trombes, les tiphons,
Des fleuves ſuſpendus, des colonnes liquides.
Près du Cap dont Gama franchit les bords arides,
Semblable à ces vapeurs qui couvrent un volcan,
Repoſe ſur les monts le terrible Ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés ſombres,
Et part environné du tumulte & des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ſes flots errans;
Il tourne autour du globe & roule des torrens.
Les cités, les forêts qu'il briſe à ſon paſſage,
Couvrent de leurs débris la Zone qu'il ravage.
Il ſoulève les monts, bouleverſe les mers,
Et le ſable entaſſé dans ces affreux déſerts,
Dans ces champs enflammés de la vaſte Lybie,
Solitude ſans eaux, ſans verdure & ſans vie,
Où des ſources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut des airs ſur un ſable brûlant.
L'Aſtre par qui tout naît, tout végète ou reſpire,

Y combat la Nature, y détruit ſon empire.
Sur cet eſpace inculte, aride & ſans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que préſente à la vue
Des ſables éclatans la ſtérile étendue.

Hélas ! ce ciel d'airain, ce ſoleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la sève ; il menace la vie.
O que ne puis-je errer dans ces ſentiers profonds,
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers & la ſombre verdure !
Que ne ſuis-je égaré dans la vallée obſcure,
Où des monts de Luna qui portent ſon canal,
Tombe le Nil immenſe en voûte de cryſtal !
Je verrois rejaillir ſes eaux précipitées,
Le ſoleil enflammer leurs maſſes argentées,
Et ſous un ciel ſerein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aſpect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes ſens & ma penſée ;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'Equateur.

Et vous, forêt ſacrée, eſpaces frais & ſombres,
Séjour majeſtueux du ſilence & des ombres,
Temples où le Druïde égara nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone alloit chercher ſes Dieux ;
Qu'il m'eſt doux d'échapper, ſous vos vaſtes ombrages,

A la Zone de feu qui brûle ces rivages !
Vous pénétrez mes ſens d'une agréable horreur,
Le plaiſir que j'éprouve eſt mêlé de terreur :
Je ne ſais quoi de grand s'imprime à mes penſées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entaſſées,
Ce tranquille déſert, ce calme univerſel,
Leur donne un caractère auguſte & ſolemnel.
Tout ſemble autour de moi plein de l'Être-ſuprême.
Là, je viens ſous ſes yeux m'interroger moi-même ;
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu,
Je munis ma raiſon, j'affermis ma vertu.
Je t'adreſſe mes vœux, ô Bienfaiteur des mondes !
Viens parler à mon cœur ſous ces voûtes profondes,
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le reſpect pour tes loix, & ſur-tout la bonté.
Puiſſai-je loin des cours, du vice & des orages,
Aimer, faire le bien & chanter tes ouvrages !
Et libre, exempt d'erreurs, & du monde oublié,
Cultiver les beaux arts, les champs & l'amitié.
    Mais ſouvent le zéphir agite la verdure ;
Le feuillage frémit, ſe ſoulève & murmure :
Chaque arbre eſt animé. Les chênes, les ormeaux,
Sont devenus pour moi des compagnons nouveaux.
Je rentre en ce moment dans le monde ſenſible,
Et les bois dépouillant leur majeſté terrible,
Ne ſont plus à mes yeux qu'un paiſible ſéjour,
Où ne pénètrent point le tumulte & le jour.

Si je veux habiter de plus rians aſyles,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,

Le long de ce côteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon :
Une eau calme & limpide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines ;
Ce vent foible & léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage.
Il m'apporte le frais & l'odeur du feuillage.
  La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la Nature,
Sur ces arbres touffus sortant de la verdure,
M'offrent, pour tempérer mon sang trop allumé,
Leur chair délicieuse & leur jus parfumé.
  Là, le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le crystal liquide :
Au signal du berger le dogue menaçant,
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne, à l'ombre du feuillage,
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir la toison.
Elle arrive auprès d'eux ; elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple & doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux ;
Et la brebis rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encore humide.
On médit, en riant, des Seigneurs du canton ;
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.

Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine ;
L'un monte le bélier délivré de ſa laine ;
L'autre veut effrayer, caché dans les roſeaux,
Ses jeunes compagnons ſe jouant dans les eaux ;
Leurs cris, la cornemuſe & le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos ſolitaires.

UN JOUR ſous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces paſteurs, partageant leur gaîté,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Obſervoit, comme moi, cette ſcène champêtre.
Qu'il eſt dans votre état d'agréables moments !
Lui dis-je ; & tous nos arts, nos vains amuſements
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la ſimplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il, j'ai connu vos plaiſirs ſi vantés,
Ils ſont trop peu ſentis, ils ſont trop achetés ;
Je leur ai comparé les plaiſirs du village :
J'y vis, je ſuis content, & bénis mon partage.
Jeune, & né d'un ſang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le ſang dont j'étois né :
Mais mes fonds diſſipés, mes fermes conſumées
Par ce luxe ſans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les ſuccès de mon Roi,
Je me vis ſans fortune, ainſi que ſans emploi.
Le beſoin n'avilit que les cœurs ſans courage :
Moi, plein du ſentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs ſouris dédaigneux, leurs coups-d'œil protecteurs ;
J'aillai dans un château, retraite vénérée,

D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée.
Je l'abordai ſans crainte, & parlant ſans détour :
J'eus des fermiers, lui dis-je, & viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens, qu'ont diſſipés ma folie & la guerre ;
Je vous demande à vivre & veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes ſoins deviendront plus fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ſes pleurs,
M'embraſſa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs ;
Et depuis ce moment, la joie & l'abondance
Ont habité ma ferme, & ſont ma récompenſe.
Ici loin des Phrynés, de l'intrigue & des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendants.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richeſſes,
L'orgueil qui ſied au pauvre, & l'horreur des baſſeſſes.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur ;
Dans la guerre ou la paix, ſoldat ou laboureur,
Je penſe en citoyen & je ſers ma patrie ;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Et ſais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux :
Nous portons conſtamment ſa forte & douce chaîne.
Unis dans le plaiſir, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'eſt jamais ſolitaire.
Dans les murs des cités l'artiſan ſédentaire,
Empriſonné dans l'ombre, & ſans ſociété,

A ſon triſte attelier ſent mourir ſa gaîté :
Il n'a point ſon ami qui, par un doux ſourire,
La ranime en ſon cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au viſage vermeil,
Et ces jeunes paſteurs brûlés par le ſoleil,
Ces vieillards, ces enfans que le travail raſſemble ?
Eh bien, ils ſont heureux du plaiſir d'être enſemble.
Mais montez ſur mes pas au ſommet du côteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.

Il ne me trompoit pas : ſur la plaine brûlante,
Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
La ſueur inondoit leurs membres palpitants.
Fatigués, haraſſés, ils paroiſſoient contents.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corſet, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnoit ſa chanſon.
Quand le feu du midi ſuſpendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, ſe rendre ſous l'ombrage,
Et bientôt ſe livrer au charme d'un feſtin
Qu'avoient aſſaiſonné le travail & la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévoroit tour-à-tour la framboiſe odorante,
Le lait de ſes troupeaux, la fraiſe & le pain bis,
Placés ſur le gazon qui ſervoit de tapis !
Le plaiſir d'un repas n'eſt ſenti qu'au village.
Quand on eut conſumé les fruits & le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux.
Il fit naître les chants, le rire & les bons mots ;

La folie & l'amour régnoient dans l'aſſemblée ;
Les jeux & les baiſers voloient ſous la feuillée :
Et par des traits piquants, mais ſans malignité,
La raillerie encor augmentoit la gaîté.
Colinette, en preſſant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle :
On en rit, il s'éveille ; & d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le ſujet inconnu.

Heureux peuple des champs ! vos travaux ſont des fêtes !
Mais le globe enflammé qui roule ſur vos têtes
A noirci les épis courbés ſur les ſillons.
La Cigale a donné le ſignal des moiſſons.
O Dieu puiſſant & bon ! père de la Nature !
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure,
Les inſectes, l'orage, & les vents ennemis,
Reſpectent les préſens que tu nous a promis ;
Gouverneurs, Intendans, Miniſtres de nos maîtres,
Protégez, ſecondez les récoltes champêtres :
Puiſſe le laboureur moiſſonner librement
Ces champs où ſon travail fit naître le froment !

J'ai vu le Magiſtrat qui régit la province,
L'eſclave de la Cour & l'ennemi du Prince,
Commander la corvée à de triſtes cantons,
Où Cérès & la faim commandoient les moiſſons.
On avoit conſumé les grains de l'autre année ;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuiſé,
Se traîner, en pleurant, au travail impoſé.

Si quelques malheureux, languiſſants, hors d'haleine,
Cherchoient un gazon frais, le bord de la fontaine,
Le Piqueur inhumain qui préſide aux travaux,
Leur vendoit à prix d'or un moment de repos.
Il avoit arraché du ſein de ſon ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouſe jeune & ſage;
Mère tendre, inquiète, elle avoit apporté
Un gage malheureux de ſa fécondité,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même,
Image de l'Amour, & de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu ſur ſon ſein,
Y porter, en pleurant, & la bouche & la main;
Du lait qu'il demandoit la ſource étoit tarie.
La mère, ainſi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchoit par ſes baiſers à tromper leurs douleurs;
Aux pleurs de ſon enfant elle mêloit ſes pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à ſucer un fruit âpre & ſauvage:
Le fruit eſt agréable à l'enfant affamé,
Qui ſourit à ſa mère & ſemble ranimé.
Elle entend du Piqueur la voix triſte & cruelle,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment reſter loin de ſon fils?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris;
Et courant au buiſſon qui lui ſervoit d'aſyle,
Elle l'y trouve, hélas! pâle, froid, immobile;
Il n'eſt plus. Elle jette un cri long & perçant,
Prend ſon fils, le ſoulève, & tombe en l'embraſſant.
Sa bouche eſt entr'ouverte, & ſa tête eſt penchée;
Sur le corps de ſon fils ſa vue eſt attachée:

Mais levant vers le ciel & les mains & les yeux,
Et lançant des regards menaçants, furieux :
C'eſt vous, tyrans, c'eſt vous ; c'eſt la faim, la misère ;
C'eſt ce travail funeſte... O ciel ! venge une mère.
Elle retombe alors ſans voix, ſans ſentiment,
Et le corps agité par un long tremblement :
La foule l'environne, & le peuple qui l'aime
La ſecourt en tumulte, en pleurant ſur lui-même.
On l'emporte, on la ſuit ; ce peuple infortuné,
Sur ces riches guérets jette un œil conſterné.
Il obſerve en tremblant plus d'un triſte préſage.
Les cris de la Corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une ſombre fureur agite le taureau
Qui reſpire avec force, &, relevant la tête,
Par ſes mugiſſements appelle la tempête.

On voit à l'horiſon de deux points oppoſés,
Des nuages monter dans les airs embrâſés ;
On les voit s'épaiſſir, s'élever & s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'eſt fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en eſt ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le ſon lent & ſourd attriſte la Nature.
Il ſuccède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en ſilence attend dans la terreur.
Des monts & des rochers le vaſte amphithéâtre
Diſparoît tout-à-coup ſous un voile griſâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ſes flancs ;

Il pèſe ſur les airs tranquilles & brûlans.
Mais des traits enflammés ont ſillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue:
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit eſt plus profonde; & de vaſtes éclairs
En font ſortir ſans ceſſe un jour pâle & livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne ſur la plaine, &, raſant les ſillons,
Enlève un ſable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de pouſſière,
Dérobe à la campagne un reſte de lumière.
La peur, l'airain ſonnant dans les temples ſacrés,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule conſternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas d'un ciel en feu les globules glacés
Ecraſent, en tombant, les épis renverſés;
Le tonnerre & les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ſes champs contemple les ravages,
Et preſſe dans ſes bras ſes enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, & des monts foudroyés
Deſcendent à grand bruit les graviers & les ondes
Qui courent en torrent ſur les plaines fécondes.
O récolte! ô moiſſon! tout périt ſans retour:
L'ouvrage de l'année eſt détruit dans un jour.

Ah! fuyons ces tableaux, & loin de ces rivages,
Allons chercher des lieux, où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre ou noyer les moiſſons,
A rafraîchi les airs & baigné les ſillons.



De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'Aurore,
Y couronne les champs, où le ruiſſeau vermeil,
Voit jouer dans ſes flots les rayons du ſoleil.
Un reſte de nuage, errant ſur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au ſommet des montagnes;
Un vent frais & léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moiſſons de Cérès.
On y ſent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ſes chanſons;
L'heureux agriculteur, ſi près de ſes moiſſons,
Se rappelle ſes ſoins, ſes travaux, ſa prudence,
Admire ſes guérets, ſourit à l'abondance.
Il eſt content de lui, ne ſe repent de rien,
Et ſe dit, comme un Dieu, ce que j'ai fait eſt bien.
Liſe le lendemain, au lever de l'Aurore,
Coupe le tendre oſier, le jeune ſicomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les tréſors que Cérès ſe prépare à donner.
La chaſſe au même inſtant, dans le même bocage,
Avoit conduit Damon, le Seigneur du village.
Liſe à peine comptoit trois luſtres & trois ans;
Ses grands yeux étoient noirs, modeſtes & perçans;
Sa taille, ſa fraîcheur, ſes graces naturelles,
Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé, dans les cités des faveurs de l'Amour,
L'idole de la mode, & le héros du jour,
Il avoit ces travers que ſon rang & l'uſage,
Et ſur-tout les ſuccès impoſent à ſon âge;
L'exemple

L'exemple des vertus qu'il doit à ſon canton,
Les mœurs de ſon fermier, du ſage Polémon,
Dont le ſévère honneur veille ſur ſa famille,
Les larmes qui ſuivront la faute de ſa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ſes deſirs,
Qui prend l'inſtinct pour guide & pour loi ſes plaiſirs.
A Liſe, de ſa part, des meſſagers fidelles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles;
Il veut plaire ou ſéduire, & croit de jour en jour
Rendre plus agréable ou l'amant ou l'amour:
Mais toujours entouré de ſurveillans ſévères,
Il maudit les parens, l'œil vigilant des mères.
Damon, ſavant dans l'art d'écarter les ſoupçons,
A ſes ſoins aſſidus fait trouver des raiſons:
C'eſt Polémon qu'il aime; il veut, dit-il, s'inſtruire,
Connoître ſon terrain, les grains qu'il peut produire;
Il eſt agriculteur, &, Polémon ravi,
Voit en lui ſon égal, ſon diſciple, un ami.
Un jour dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon apperçoit Liſe, & Lucas auprès d'elle;
s'approche, il obſerve, il voit l'heureux Lucas
utour du ſein de Liſe étendre un de ſes bras,
aiſir de l'autre main ſa main qu'elle abandonne,
t prendre en ſouriant un baiſer qu'on lui donne.
es troupeaux de Damon ce jeune & beau paſteur,
'une chaſte beauté, modeſte adorateur,
voit plu par ſes ſoins, ſes mœurs & ſa conſtance.
e ſpectacle à Damon n'ôte point l'eſpérance,
e le rend point jaloux. Il pourſuit ſes projets;
cherche les moyens d'en hâter le ſuccès;

Et même il croit dès-lors ſa victoire infaillible.
Liſe eſt à moi, dit-il, puiſque Liſe eſt ſenſible.
Bientôt il s'apperçoit que vers la fin du jour,
Au moment favorable, aux larcins de l'Amour,
Liſe ſe rendoit ſeule au bord d'une onde claire,
Qui coule autour d'un bois dans un pré ſolitaire,
Où d'épais aliſiers, recourbés en berceaux,
De verdure & d'ombrage environnoient les eaux.
O Liſe! en quel état Damon va vous ſurprendre!
O ſageſſe! ô pudeur! pourrez-vous la défendre!
Liſe part, Damon vole, & par d'étroits ſentiers
Il arrive avant elle au berceau d'aliſiers.
Là, ſous des arbriſſeaux, dans un lieu frais & ſombre,
Il attend que la nuit ait répandu ſon ombre.
Il voit bientôt noircir le verd de la forêt;
Prêt enfin de quitter ſon aſyle ſecret,
Il tremble qu'en ſortant le bruit ne le découvre;
Il ſoutient les rameaux du buiſſon qu'il entr'ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelans,
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, ſa vue eſt occupée;
D'un bruit ſorti des eaux ſon oreille eſt frappée.
Il ſe gliſſe en rampant ſous ce berceau fatal
Où l'onde, en s'étendant, arrondit ſon canal,
Et là d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.
Il voit... ciel! quel objet!... c'étoit Liſe elle-même.
Le jour du crépuſcule & du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairoit ſa beauté.
Tel eſt dans un parterre un lis qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin ſous les pleurs de l'Aurore:

Tantôt en ſe jouant dans les flots du baſſin,
Elle étale à Damon les tréſors de ſon ſein,
Le jais de ſes cheveux, & l'eau ſombre & verdâtre,
Oppoſés à ſa gorge en relèvent l'albâtre.
Tantôt une attitude, un geſte, un mouvement
Appelle ſous les eaux les yeux de ſon amant.
Bientôt Liſe, à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ſes habits poſés ſur le rivage;
Les voiles dépliés vont couvrir ſes appas:
Damon vole, s'élance, & Liſe eſt dans ſes bras.
O Liſe! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel! où ſuis-je? ô Damon! qu'oſez-vous entreprendre?
N'eſpérez rien de moi, Damon, retirez-vous.
O ma mère! ô Lucas!... Damon à ſes genoux
Prodigue les ſermens, les larmes, les careſſes;
Il cherche à la tenter par d'immenſes promeſſes,
Elle réſiſte à tout. Les pleurs de ſes beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs & tantôt furieux,
Des mots qui vont au cœur, ſa pudeur & ſa grace,
D'un amant effréné n'arrêtoient point l'audace.
Liſe tombe à ſes pieds, en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile ſur ſon ſein,
Foible, la voix mourante & la vue égarée,
O ciel! eſt-il donc vrai que ma honte eſt jurée?
Il n'en eſt point, dit-il, dans les plaiſirs ſecrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts?
Tout eſt enſeveli dans l'ombre univerſelle;
Qui ſaura mon bonheur? Je le ſaurai, dit-elle.
Liſe n'en dit pas plus; des ſoupirs, des ſanglots,
Des cris demi-formés ſuccèdent à ces mots;

Sur ſes genoux tremblans elle reſte penchée.
Damon la voit pâlir, & ſon ame eſt touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvoit encor reſpecter la vertu;
Il en ſentit l'empire & lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenſer, c'eſt le tort de mon âge,
C'eſt celui de mes ſens; je ſaurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Liſe & la vie & ſes charmes,
Mais ſa pudeur encor n'étoit pas ſans alarmes;
Et pour la raſſurer Damon part à regret.
Il fixe ſur ſa route un œil morne & diſtrait;
Les pleurs de la beauté, l'innocence offenſée,
Des tableaux importuns pourſuivent ſa penſée.
La nuit fraîche & tranquille inſpiroit le repos;
Le ſommeil même au crime accordoit ſes pavots:
Damon eſt réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de ſon lit un vieillard vénérable:
O ciel! c'eſt Polémon qui ſans verſer des pleurs,
Sans ſe plaindre, oppreſſé ſous le poids des douleurs,
Fatigué de ſentir paroiſſoit inſenſible,
Mais ſortant tout-à-coup de ce calme terrible:
Je ſuis vieux, je ſuis pauvre, & vous m'ôtez l'honneur,
Vous que nous reſpections, vous un vil ſuborneur!
Et pour perdre ma fille! une fille ſi chère!
O ſi vous aviez vu les larmes de ſa mère!
Damon, je vais hâter l'inſtant de ma moiſſon,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O ferme, où mes travaux ont enrichi mon maître!
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vu naître!

Troupeaux que j'ai nourris ! recevez mes adieux ;
Ma fille, loin de vous, me fermera les yeux.
A ces mots, en pleurant, le vieillard ſe retire.
Damon le ſuit des yeux, les détourne & ſoupire ;
Le mépris de lui-même eſt entré dans ſon cœur.
Il demeure immobile, abattu de langueur ;
Mais il ſe lève, il part, ſa démarche eſt rapide,
Il arrive à l'inſtant aux pieds du mont aride
Qui couvre le vallon, ou, pendant les beaux jours,
Lucas paît ſes brebis & chante ſes amours.
Lucas qui l'apperçoir s'épouvante à ſa vue,
Mais il voit ſur ſon front la gaîté répandue ;
Damon lui prend la main, & Lucas étonné,
Loin du vallon ſauvage eſt d'abord entraîné
Sous le toit vertueux que Polémon habite.
Le vieillard eſt troublé; ſon épouſe interdite
S'élance vers ſa fille en lui tendant les bras.
Liſe jette un regard ſur Damon & Lucas,
Rougit, baiſſe les yeux, & regarde ſa mère.
Le front de Polémon devient ſombre & ſévère.
Damon eſt à ſes pieds : ô mon cher Polémon,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Liſe brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
Il aime, il eſt aimé, qu'il ſoit donc votre gendre.
Liſe, un berger ſans bien n'eſt pas digne de vous :
Que votre amant ſoit riche, & qu'il ſoit votre époux.
Voyez ſur ce côteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers, dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croiſſent à l'entour ;

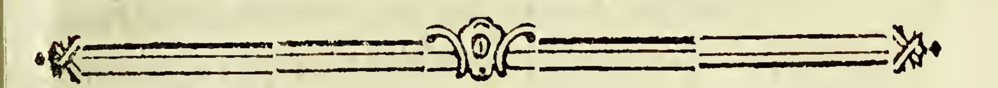
Je les donne à Lucas. O vertueuſe mère !
O ſage Polémon ! ſi Liſe vous eſt chère,
Il faut que dans deux jours ces amans ſoient unis.
Qu'après vous, mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contens de moi, de vous, & charmés l'un de l'autre,
Ils faſſent à jamais leur bonheur & le vôtre.

Liſe, & l'heureux berger, la mère & Polémon,
Se regardoient l'un l'autre & regardoient Damon.
Lucas ſe précipite aux pieds de ſa maîtreſſe.
Liſe fait éclater ſa joie & ſa tendreſſe.
Les parens ſont ravis ; & Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de ſa bonté.

Des noces, des feſtins bientôt la douce image
Va porter la gaîté de village en village ;
Et dès le lendemain, les cris & les chanſons
Ont annoncé l'aurore & l'inſtant des moiſſons.
Polémon plein de joie, armé de ſa faucille,
Vers ſes ſillons dorés a conduit ſa famille.
De la riche Cérès les tréſors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déja des moiſſonneurs la troupe partagée
Attaque les ſillons ſur deux files rangée ;
Un ſentiment profond, pur & délicieux,
Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Liſe auprès de Lucas, plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village ;
Et nouveau laboureur, dans ce noble métier,
Lucas aux yeux de Liſe eſt fier de s'eſſayer.
Ici Dolon ſourit agacé par Thémire.
Là, Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.

Polémon en ſecret ordonne aux moiſſonneurs
D'augmenter le tribut qu'on deſtine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie & la misère.
Le pauvre donne au pauvre, & le riche eſt ſon frère.
Mais Liſe & ſon amant ont vu naître le jour,
Où le miniſtre ſaint doit bénir leur amour;
Ils vont ſanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer ſans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs impoſés aux époux;
Aſſurés de les ſuivre & de les aimer tous,
Ils ſemblent étonnés de s'entendre preſcrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inſpire.
A peine ces amans par des vœux ſolemnels
Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos autels,
Que le ſage Paſteur rappelle à l'aſſemblée,
Les tréſors, les plaiſirs dont la terre eſt comblée.
Grand Dieu! tu nous donnas les fruits & les moiſſons,
Et l'amour & l'hymen les premiers de tes dons.
L'air, les feux & les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas ſeconder le travail de nos mains.
L'homme eſt cher à ſon Dieu; ce père des humains
Nous admet les premiers à ces feſtins champêtres,
Où ſa voix paternelle invite tous les êtres.
De ſa vaſte bonté tout reſſent les effets;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir, c'eſt l'honorer: jouiſſons, il l'ordonne;
Aſſocions le pauvre aux tréſors qu'il nous donne,
Et reprenons gaîment un travail vertueux,
Qui nous rendit toujours meilleurs & plus heureux.

Après des chants de joie & de reconnoiſſance,
Le peuple ſe recueille. Il s'écoule en ſilence,
Et ſuit Liſe & Lucas, qui ſe donnant la main,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée :
Polémon les attend ſous ſon ombre ſacrée.
Tous deux avec reſpect tombent à ſes genoux ;
Et lui, levant les mains ſur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel, le ſaint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au ſallon du feſtin,
Placé dans un bocage, au fond de ſon jardin :
De convives preſſés la table eſt entourée.
Chacun jette un regard ſur la plaine dorée,
Et voit avec plaiſir ſes épis ramaſſés,
S'élever ſur la plaine en gerbes entaſſés.
Le miniſtre ſacré, le ſeigneur du village,
Impoſoient à la joie, & la rendoient plus ſage.
On liſoit dans les yeux une douce gaîté,
Un contentement pur, l'amour, la volupté ;
Et dans ſon calme heureux la troupe recueillie
Jouiſſoit ſans tranſports, badinoit ſans folie.
Bacchus, dont le nectar anima les eſprits,
Ne fit point retentir le tumulte & les cris,
Mais du plaiſir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes ;
Et Damon tour-à-tour recevoit dans ſes bras
Polémon & ſa fille, & la mère & Lucas :
Environné, preſſé de ſes vaſſaux qu'il aime,
Il eſt content de tous, & ſur-tout de lui-même.



NOTES.

Page 51.

Tout ſe meut, s'organiſe, & ſent ſon exiſtence.

Le commencement de l'Eté ſemble être le moment où la Nature eſt dans ſa plus grande force & dans ſa perfection. Dans les plantes cependant la végétation eſt affoiblie, parce que la terre n'a plus la même humidité qu'elle avoit au Printems; mais la végétation eſt prodigieuſe dans les jeunes animaux; leur accroiſſement eſt ſenſible d'un jour à l'autre, du ſoir au matin. Dans les adultes, il y a moins de fermentation qu'il n'y en avoit au retour du ſoleil; nos liqueurs coulent dans leurs canaux avec plus de tranquillité; mais les muſcles ont plus de ſoupleſſe, d'élaſticité & de force. C'eſt le moment de l'année où l'homme jouit le plus de la ſanté.

52. Sans doute, elle a perdu de ſa variété.

Il ne reſte de verdure que celle des vergers, des vignes, des forêts, & ſes nuances ne ſont point tranchantes. Les prairies commencent à blanchir, les bleds à jaunir, & le nombre des couleurs diminue; la curioſité étoit très-agréablement occupée au Printems par la multitude & la vivacité des cou-

leurs, ainſi que par la variété des chants des oiſeaux & par celle des odeurs; mais elle n'eſt pas également ſatisfaite pendant l'Eté.

Il y a des hommes dont l'ame n'a pas d'autre reſſort que cet inſtinct de curioſité, & ce ſont les ames philoſophiques ou foibles, des têtes profondes & des têtes frivoles.

53. J'irai ſur l'Apennin, ſur ces monts élevés.

Ce n'eſt plus qu'en parcourant un grand eſpace que l'œil trouve de la variété; & la vue ſubite d'une grande étendue, comme de tout ce qui eſt grand & nouveau, nous cauſe dans les nerfs un ébranlement qui eſt ſuivi d'une forte tenſion; mais lorſque ce vaſte eſpace eſt varié par des ſites & des productions de différens genres, la ſenſation, qui n'eſt plus la même, s'affoiblit & les nerfs ſe relâchent; cet eſpace étendu ne jette point dans notre ame des idées de ſolitude, de privation, de danger, comme la vue de la mer; il n'y jette point des idées de deſtruction, de cahos, d'abſence de vie, comme la vue des glacières répandues ſur les ſommets des Alpes; alors l'admiration ſuccède à notre étonnement, mais une admiration douce dans laquelle entrent l'amour, l'eſpérance, & pluſieurs ſentiments qui la rendent délicieuſe.

54. Et portoient dans mon cœur
Un plaiſir réfléchi, le calme & le bonheur.

La force du ſoleil, la chaleur de ſes rayons, ont

épuré les liqueurs dans nos corps, facilité la circulation & augmenté les esprits animaux ; ces particules ignées, ces particules végétales & vivantes qui circulent autour de nous, qui nous pénètrent & que nous respirons, nous ont donné plus de force ; mais la chaleur qui continue détend les muscles, porte du relâchement dans le genre nerveux, & donne quelque tendance au repos ; les inquiétudes vagues, la curiosité vive, l'activité sans objet diminuent ; il leur succède un contentement doux & solide ; on se trouve plus disposé aux réflexions, & l'on n'en est pas détourné, comme au Printems, par une multitude de sensations nouvelles ; ces réflexions ne sont point tristes ; la santé dont on jouit, les biens dont on va jouir, la lumière qui éclaire tous les objets & qui ôte à la nuit même ses ténèbres, tout dispose l'ame à une douce joie : mais c'est sur-tout à l'impression de la chaleur que l'homme doit ce contentement, ce calme agréable dont il jouit.

La douleur, la crainte, la colère, les desirs violents, tous les sentiments, toutes les passions, qui sont des modes de la douleur, tendent les nerfs & les muscles. Le plaisir au contraire, la joie, l'espérance, la tendresse, l'amour du beau, tous les sentiments qui sont des modes du plaisir, relâchent modérément les nerfs & les muscles, &c.

La chaleur dans un corps bien constitué & qui n'est point obligé à des efforts, donnant aux nerfs & aux muscles le même relâchement modéré que

le plaisir, fait éprouver à l'ame un état agréable, un bien-être dont elle se rend compte; c'est alors que la simple existence est un bien, & qu'on pourroit se dire : je suis bien, parce que je suis. C'est alors qu'à l'ombre des arbres, sur un gazon frais, près des eaux qui tempèrent les feux de l'Eté sans empêcher de les sentir, l'esprit abandonné à la rêverie, le cœur content, les sens tranquilles, on jouit pendant quelques moments d'un repos délicieux & semblable à celui qui succède aux plus grands plaisirs.

Nos plaisirs dans le Printems tiennent plus aux sensations, à l'imagination, aux illusions; ils sont plus dans l'Eté l'effet de la réflexion.

56. Auprès de la Nature, il sent tous ses bienfaits.

Nos plaintes éternelles calomnient la Nature. On a donné à l'homme la triste habitude de s'avouer malheureux; mais le bonheur n'est pas aussi rare que nous le crient des Charlatans qui exagèrent nos maux & nous vantent leurs remèdes.

Si on entend par bonheur une suite de sensations délicieuses, une chaîne non interrompue de ce qu'on appelle des plaisirs, le bonheur est rare; mais il est un grand nombre d'autres jouissances que nous ne comptons pas & qui nous rendent heureux.

Le premier instinct de l'homme, qui ne le quitte jamais, le principe de son activité, c'est le besoin de sentir son existence, d'avoir la jouissance de ses forces, de ses sens, de son ame, de sa vie. Nous

avons reçu de la Nature une multitude de facultés & d'organes, & l'homme eſt heureux toutes les fois que le libre uſage de ſes organes, de ſes facultés lui donne un ſentiment vif de ſon Etre. Il eſt heureux non-ſeulement lorſqu'il ſe livre aux nobles affections de l'ame, telles que l'amitié, l'amour de la patrie, la générosité, la bienveillance; il eſt heureux non-ſeulement lorſqu'il exerce ſa vue, ſon oreille, ſon tact, ſon odorat, ſon goût, la force de ſon corps, l'adreſſe & l'agilité de ſes membres; mais il l'eſt encore par l'exercice de ſa mémoire, de ſon jugement, de ſon imagination.

Il n'eſt guères de douleur que ne charment les ſentiments honnêtes, que ne ſuſpendent la penſée & le travail; le ſeul homme véritablement malheureux eſt celui qui ne peut ni aimer, ni agir, ni mourir.

56. Et la paix de ſon cœur n'eſt jamais de l'ennui.

La plupart des animaux & les hommes ſont deſtinés à ſe procurer leur ſubſiſtance par la chaſſe, ou par de certaines nourritures qu'ils ne trouvent pas facilement. Il faut pour ſe conſerver qu'ils combattent, ou qu'ils fuyent des ennemis; il faut pour ſe perpétuer qu'ils ſuivent le ſexe, qui ne fuit pas, mais qui ſe fait ſuivre; ils ſont enfin organiſés de manière qu'une certaine meſure de mouvements leur eſt abſolument néceſſaire. Si les hommes ſont dans un état où ils puiſſent aiſément & ſans peine

trouver leurs aliments, assurer leur conservation, perpétuer leur espèce, ils sentiront une inquiétude vague, un besoin d'action. Ils seront comme ces serins que nous enfermons dans des cages où ils ont leurs femelles auprès d'eux & des vivres en abondance ; ils sautent continuellement d'un bâton à l'autre ; si vous leur ôtez ce mouvement, en les attachant par une petite chaîne, ils engraissent & meurent.

La Nature nous ayant assez mal armés, soit pour prendre le gibier, soit pour repousser nos ennemis ; nous ayant donné des enfants qu'il faut long-tems nourrir, conduire & défendre, nous a mis dans la nécessité d'inventer ; & jusqu'à un certain point, cet exercice est nécessaire à la santé. Le mot de M^de^. Geoffrin, *On meurt de bêtise*, renferme un grand sens. Il y a telles conditions où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, & où il n'est pas plus obligé au travail d'esprit qu'au mouvement. C'est dans cette situation qu'on éprouve l'ennui, dont les effets sont terribles pour le bonheur. Il y a une autre espèce d'ennui, c'est cette langueur de l'ame qui succède aux passions qui ont cessé, aux goûts vifs qui se sont éteints : les habitants de la campagne par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, &c. sont préservés de ce triste état de l'ame.

57. Le coursier sans vigueur & la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

Laugue il corſier già ſi feroce, e l'erba
Che fu ſuo caro cibo, a ſchifo prende.

Le Taſſe,

58. Son empire eſt douteux, ſon règne eſt d'un moment.
Short is doubtful empire of the night.

Thomſon.

58. C'eſt-là que la Nature & plus riche & plus belle.

On nie trop aujourd'hui l'influence des climats ſur le caractère des Nations.

Sans doute les hommes naiſſent par-tout avec les mêmes beſoins; mais par-tout ils ne les éprouvent pas au même degré, & ils n'ont pas les mêmes moyens de les ſatisfaire.

Dans les pays du Nord le peu de ſubſtance des aliments, & peut-être la chaleur concentrée dans le corps de l'homme par le froid extérieur font ſentir beaucoup le beſoin phyſique de la faim.

La Nature fournit en abondance des aliments aux Peuples du Midi, & il leur en faut peu, parce que ces aliments ont beaucoup de ſubſtance.

Dans les pays du Nord il faut beaucoup d'induſtrie pour ſe vêtir & ſe loger de manière à ne pas ſouffrir les rigueurs du froid.

Dans le Midi, pour ſe garantir de la chaleur, il ne faut que des arbres, un hamac & du repos.

Le Samoyéde chaſſe, ouvre une caverne, coupe & tranſporte du bois pour entretenir du feu & des

boiſſons chaudes ; il prépare des peaux pour ſe vêtir.

Le Sauvage d'Afrique va tout nud, ſe déſaltère dans une fontaine, cueille du fruit, dort ou danſe ſous l'ombrage.

Les Peuples du Nord doivent donc être plus occupés du ſoin de ſe procurer le néceſſaire, & les Peuples du Midi du ſoin de ſe procurer l'amuſement.

Dans le Midi le travail & la penſée fatiguent ; les corps & les eſprits ont une tendance au repos ; l'homme y cherche moins à ſentir ſon exiſtence dans l'action ; il ſe livre plus aux ſenſations & il en reçoit une foule d'agréables. Il doit avoir moins que nous cette inquiétude machinale qui nous preſſe d'agir.

Les Peuples du Midi n'ont pas beſoin d'inventer beaucoup, de retenir, de combiner un grand nombre d'idées ; de-là ils ont peu de ſuite dans l'eſprit & beaucoup d'inconſéquence. Ils ſont conduits par l'intérêt du moment, ils oublient l'avenir, & ſacrifient la vie à un ſeul jour. Le Caraïbe pleure le ſoir ſon lit qu'il a vendu le matin pour s'enivrer d'eau-de-vie.

Les Peuples du Nord ont beſoin de combiner beaucoup d'idées, d'avoir de l'induſtrie & de l'invention ; ils doivent avoir plus de ſuite & de force d'eſprit, plus de raiſonnement & de raiſon. Ils doivent avoir plus de perſévérance dans les paſſions, un caractère moins ſouvent interrompu.

Les Peuples du Midi doivent avoir des enthou-

ſiaſmes ſubits, des emportements fougueux, des craintes & des eſpérances ſans fondements.

Le ſoleil & la terre qui mettent la différence entre l'ananas & la citrouille, entre l'âne & l'éléphant, mettent de la différence dans les fibres, les muſcles, le ſang, le cerveau & par conſéquent le caractère du Nègre & de l'Anglois, de l'habitant du Bréſil & du Groenlandois; je ſais bien que les inſtitutions Civiles & Religieuſes peuvent dans tous les climats, changer, diriger les caractères des Nations; mais ce ne ſera ni par les mêmes loix, ni par les mêmes moyens. C'eſt ce que penſoit le Préſident de Monteſquieu à qui on a reproché trop légèrement & trop aigrement ſes idées ſur les influences du climat. Il eſt permis ſans doute d'appercevoir les fautes de ce Guide des Légiſlateurs; mais il faut en même-temps reſpecter ſes lumières, & adorer ſes intentions.

59. Paſſer comme un torrent les races & les âges.

Here he ſees
Revolving ages.

Thomſon.

60. Le monſtrueux ſerpent de lui-même entouré.

Dans quelques-unes des Antilles, dans le continent de l'Amérique méridionale & dans l'Afrique, les ſerpents d'un pied de diamètre & de neuf à dix pieds de long ſont aſſez communs. Mais j'ai voulu

parler d'un ſerpent de la grandeur de douze à quinze pieds & d'une force prodigieuſe, qui, dit-on, ſe trouve en Guinée & ſur les bords de la Gambra. Selon quelques Voyageurs, il s'entortille autour des plus grands animaux, les briſe & les dévore.

De lui-même entouré.

Il me ſemble que j'ai vu cette expreſſion dans quelque Poète Anglois ou Allemand dont je ne me rappelle pas le nom.

60. C'eſt-là que de la terre attirant la ſurface.

Si j'avois ſuivi dans ce Poème le véritable ſyſtême du Monde, j'aurois principalement attribué l'élévation des terres de l'Equateur, à la rotation de notre globe qui doit donner une force centrifuge aux parties de ce globe ſituées ſous la ligne; mais dans le Printems j'ai ſuppoſé la terre immobile; il ne falloit pas la faire mouvoir dans l'Eté, & ſuivre, comme Thomſon, tantôt le ſyſtême de Ptolémée, & tantôt celui de Copernic.

62. Des ſables éclatants la ſtérile étendue.

The vide glittering vaſte of burning Sund.

Thomſon.

62. Sanctuaire où Dodone alloit chercher ſes Dieux.

Dans les forêts, l'obſcurité, dont on ne voit point les bornes, & le ſilence, qui fait ſentir l'abſence

des êtres animés, inſpirent une ſorte de crainte qui devient facilement religieuſe ; preſque tous les Peuples ont placé dans les forêts quelques-unes des Puiſſances inviſibles qu'avoit créées leur imagination ; mais s'ils ont ſouvent diviniſé les chênes, les grands ormes, &c. ce n'eſt pas ſeulement un effet de la crainte.

L'homme ſauvage ſent qu'il ſe meut, parce qu'il eſt animé, & il ſuppoſe animés tous les êtres dans leſquels il voit du mouvement ; delà les Dieux des eaux, les Puiſſances de l'air, les Divinités des bois, &c. Dans un Poème Anglois, intitulé l'*Hermite*, on fait deſcendre en Ecoſſe un habitant d'une de ces Orcades où il ne croît aucun arbre ; l'Orcadien eſt fort étonné à la vue d'un grand poirier chargé de fruits, il l'admire ; on lui fait goûter des fruits, il les trouve excellents ; il s'élève un vent qui agite les feuilles de l'arbre, l'Orcadien ſe proſterne devant lui & l'adore. Cette fiction eſt très-philoſophique.

66. Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens qu'ont diſſipés la folie & la guerre.

Un reſte de préjugé gothique jette encore une ſorte d'aviliſſement ſur l'agriculture, & le métier de laboureur feroit encore rougir quelques deſcendants des Francs, des Normands, des anciens Barons, des Commis à la Barrière.

67. Eh bien ! ils ſont heureux du plaiſir d'être enſemble.

Dans tous les lieux, dans tous les tems où de

fauſſes opinions, la rivalité & l'intérêt perſonnel ne diviſent pas les hommes, ils ont du plaiſir à ſe rencontrer, à vivre enſemble; c'eſt ce ſentiment que les Philoſophes Anglois appellent inſtinct de bienveillance, & que nous nommons humanité. La bonté, la généroſité ſont les effets de ce ſentiment, ou plutôt ſes modifications. Il y a un plaiſir attaché à la bonté, à la généroſité, plaiſir ſimple, indépendant de la réflexion & des retours ſur ſoi-même; ſentiment vif & aſſez vif pour égarer & donner beaucoup d'illuſions. J'ai vu des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, maîtriſées par cet inſtinct de bienveillance, ſervir, & ſervir ſouvent avec plus de zèle que de diſcernement & de juſtice, quiconque avoit beſoin d'elles. J'en ai vu prendre les ſentiments, épouſer les intérêts des autres, & entrer dans leur ſituation au point de perdre leurs ſentiments, d'oublier leurs intérêts & leur ſituation. J'en ai vu ſe repentir d'avoir cédé à leur bonté, à leur généroſité, & m'avouer qu'elles avoient été entraînées par une force irréſiſtible. Cette bienveillance, cette humanité tient plus au ſentiment d'amour qu'elle n'eſt l'effet de la pitié, quoique la pitié lui donne une extrême activité.

68. La Cigale a donné le ſignal des moiſſons.

Le Père Vaniere, Œconomie rurale, dit:

Meſſores arguta vocat ſtridore cicada.

68. J'ai vu le Magiſtrat qui régit la Province.

Les beaux chemins ſont un bien & un très-grand

bien; mais la corvée eſt un mal & un très-grand mal; elle accable le malheureux; elle lui fait ſentir à l'excès le poids de la ſervitude; elle l'oblige à donner à l'Etat, dont il ne tire ni ſecours ni protection, une partie de ſon travail qui eſt ſa ſeule propriété. Ce travail ne pourroit-il pas lui être payé par les poſſeſſeurs des fonds.

Ne pourroit-on pas tenter dans d'autres Généralités ce que vient d'exécuter un Intendant (1), connu par la ſupériorité de ſes lumières & par ſon zèle extrême pour le bien? Ne pourroit-on pas, à l'exemple des Romains, employer les troupes à la conſtruction & à la réparation des chemins? Henri IV, & Louis XIV leur ont fait conſtruire des canaux.

69. Il avoit arraché du ſein de ſon ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouſe jeune & ſage.

Je ſavois ſans doute que la loi n'ordonnoit pas aux femmes d'aller à la corvée, mais je ſavois auſſi qu'on oblige quelquefois les payſans de conſtruire dans quinze jours un chemin qu'ils ne peuvent conſtruire que dans un mois, & alors les femmes travaillent avec eux. Je ſais encore qu'on commande ſouvent des corvées dans un temps près de celui des moiſſons, ou d'autres récoltes. Ces abus ne ſont pas du Légiſlateur, mais de ceux qu'il emploie.

70. Il ſuccède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en ſilence attend dans la terreur.

(1) M. Turgot.

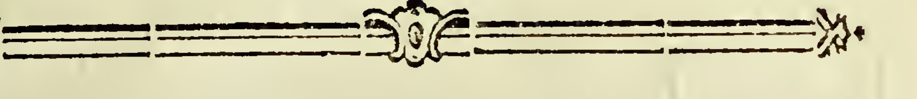
A boding silence reigns
Dread thro' the dun expanse.

Thomson.

79. Jouir, c'est l'honorer : jouissons, il l'ordonne.

On doit supposer que M. le Curé n'invite ses Paroissiens à jouir des biens qu'ils doivent à leur travail & à la Nature, qu'autant que leurs jouissances ne seront point contraires à l'ordre, aux bonnes mœurs, à la justice, à leur santé, à leurs devoirs d'hommes, de citoyens, de cultivateurs. M. le Curé pense, comme Bernier, » que la privation d'un plaisir innocent est un très-grand péché «.

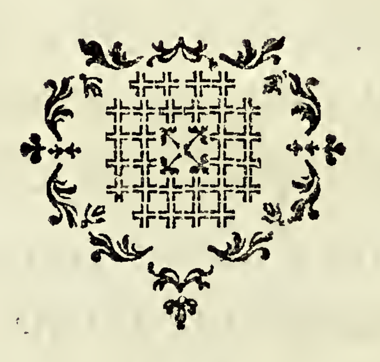




ARGUMENT.

TABLEAU général des préſens & des plaiſirs que promet l'Automne. Invitation aux Magiſtrats & aux jeunes Ecoliers de ſe rendre à la Campagne, & d'y paſſer le temps des vacances. Calme de la Nature au commencement de cette Saiſon; ſes effets ſur les animaux & ſur l'homme; la Chaſſe, la Pêche, le mouvement ſont les remèdes contre la mélancolie à laquelle cette Saiſon diſpoſe. Vie heureuſe d'un Gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne; les Vendanges, les Vents, les Pluies; Peinture des Glacières ſur les ſommets des grandes montagnes, & l'origine des Fleuves & des Ruiſſeaux. Les engrais des Terres, le dernier des travaux cham-

pêtres. Les engrais inventés par les Anglois. Il eſt néceſſaire que le Gouvernement protége & ſoulage les Cultivateurs. Dernier moment de l'Automne ; il attriſte l'âme. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les Oiſeaux ſe raſſemblent. Leur départ. L'homme ſe retire dans les Villes.





LES SAISONS.

L'AUTOMNE.

O VOUS qu'ont enrichis les tréſors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos préſens, terre heureuſe & féconde,
Récompenſez encor la main qui vous ſeconde;
Et toi, riant Automne, accorde à nos deſirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaiſirs,
Une douce chaleur, & des jours ſans orages.
Il vient environné de paiſibles nuages;
Il voit du haut des cieux le pourpre des raiſins,
Et l'ambre & l'incarnat des fruits de nos jardins;
De côteaux en côteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte & la joie inſenſée;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court le thyrſe en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, miniſtres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'Automne;
L'année à ſon déclin recouvre ſa beauté.
L'Automne a des couleurs qui manquoient à l'Eté.

Dans ces champs variés, l'or, le pourpre & l'opale
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies,
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs & ces vergers présentent à vos yeux!
Voyez, par les zéphirs la pomme balancée
Echapper mollement à la branche affaissée,
Le poirier en buisson courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or,
Et de ces lambris verts attachés au treillage,
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Eté brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels, & par des cris de joie
Rendez graces au Ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danse & les chants, les jeux & les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouissez, hâtez-vous, la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux.
Et Diane a donné le signal de ses jeux.

O QUI peut, sans regret, s'enfermer dans les villes!
Malheureux, qui jamais n'habitez nos asyles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des Cités,
Hélas! vos vains honneurs, vos tristes dignités,
La folle ambition, la fortune infidelle,

Vous écartent du port où ma voix vous appelle :
La campagne & mes chants ne ſont pas faits pour vous.
Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts ;
L'eſclave de la Cour, le flatteur de ſes Maîtres,
Ne ſent ni les vertus, ni les plaiſirs champêtres.
Les Viſirs, les Sultans ſont-ils faits pour goûter
Ces innocens plaiſirs qu'ils voudroient nous ôter ?
Miniſtres de Thémis, ou plutôt ſes victimes ;
Vos yeux ſont fatigués du ſpectacle des crimes ;
Venez jouir aux champs du tableau des vertus.
Suſpendez un moment vos travaux aſſidus ;
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.
Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres ;
L'opulent eſpalier vous montre ſes rameaux,
Et Bacchus vous appelle au penchant des côteaux.
Et vous, de vos parens jeune & chère eſpérance,
Vous à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous, martyrs de l'école & de ſes faux docteurs,
Quittez ces triſtes bancs conſacrés aux erreurs ;
Et venez dans nos champs, ſans pédant & ſans livre,
Connoître le plaiſir & commencer à vivre.
Ici, tout vous invite à des jeux innocens ;
Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.
Eſclaves, qu'on déchaîne au retour de l'Automne,
Prenez part un moment aux plaiſirs qu'il nous donne.

L'HOMME reſpire enfin ſous un ciel tempéré :
Des feux d'un globe ardent il n'eſt plus dévoré.
Le ſoleil eſt voilé, mais ſon diſque inviſible,
Porte un jour tendre & doux ſur le monde paiſible.

Quel calme ſur les eaux, dans les bois & les airs!
Quel ſilence étendu règne ſur l'Univers!
L'Alcion s'eſt fixé ſur les roſeaux tranquilles,
Ou raſe, en ſe jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs & des forêts,
Moins ému, moins bruyant, ſemble jouir en paix;
Sa volupté moins vive eſt encor douce & pure.
   Moi, je partage ici la paix de la Nature;
Dans ces heureux vallons, ſur ces riches côteaux,
J'ai ſenti le plaiſir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes,
Puiſſe au bonheur ſi pur que je goûte aujourd'hui,
Ne ſuccéder jamais le tourment de l'ennui!
Ah! nous étions heureux par la ſeule eſpérance,
Puiſſions-nous l'être encor au ſein de l'abondance!
L'homme a tout recueilli, n'a plus à deſirer,
Et le cœur ſatisfait va ceſſer d'eſpérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la Nature affoiblie,
Du ſoleil abaiſſé les rayons languiſſans
Ne pourront ranimer nos eſprits & nos ſens.

SORTONS de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaiſirs que le travail s'uniſſe:
Oppoſons la fatigue à l'ennui du repos.
   Aux habitans des airs, des forêts & des eaux,
L'Automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,

Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour ;
Et tantôt, parcourant les buiſſons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ſes compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, & ſuit avec ardeur
L'oiſeau dont les zéphirs vont lui porter l'odeur :
Il l'approche, il le voit ; tranſporté, mais docile,
Il me regarde alors & demeure immobile :
J'avance, l'oiſeau part, le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit ;
Il tourne, en expirant, ſur ſes aîles tremblantes,
Et le chaume eſt jonché de ſes plumes ſanglantes.
    Souvent, quand le ſoleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre alongée obſcurcit les vallons,
Je deſcends dans un pré, vers un golfe paiſible
Qu'environne un ombrage au jour inacceſſible.
Là, je vois le pêcheur, ſur les flots ébranlés
Lançant d'un bras nerveux ſes filets raſſemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement ſous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes,
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le ſable humide & bondit à mes pieds.
    J'enlève quelquefois à l'eau pure & bruyante
La truite ſuſpendue à la ligne tremblante.
    Cent fois, dans ma jeuneſſe, aux rives des ruiſſeaux
J'ai ſemé les buiſſons d'innombrables réſeaux :
Avec quel mouvement d'eſpérance & de joie,

Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe aîlée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée:
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.
O doux emploi des jours! agréables momens!...
Mais l'Automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage & l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts?
La Discorde, Bellonne ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au Monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorans en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître & frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instans.
Mais on part, il s'élance, & des sons éclatans,
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante & s'enfuit,

Et voit dans chaque objet la mort qui le pourſuit.
Sa route ſur le ſable eſt à peine tracée ;
Il devance, en courant, la vue & la penſée ;
L'œil le ſuit, & le cherche aux lieux qu'il a quittés.
 Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent ſur ſes pas au ſommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris ſur les vaſtes campagnes.
Effrayé des clameurs & des longs hurlemens
Sans ceſſe à ſon oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige ſa fuite :
Mais la troupe implacable, ardente à ſa pourſuite,
En ſaiſit mieux alors ſes eſprits vagabonds.
Il écoute & s'élance, & s'élève par bonds ;
Il voudroit ou confondre, ou dérober ſa trace,
Se détacher du ſable, & voler dans l'eſpace.
Mais que lui ſerviront ſes feintes, ſes retours ?
Les gazons, les taillis révèlent ſes détours.
Il revoit ces grands bois, théâtre de ſa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où couvert de leur ſang, conſumé de deſirs,
Pour prix de ſon courage, il obtint les plaiſirs.
S'il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour préſenter ſa trace à la meute incertaine,
Le chaſſeur qui la guide en préviendra l'erreur :
Que fera-t-il ? tremblant, morne, ſaiſi d'horreur,
Son armure l'accable, & ſa tête eſt penchée ;
Sous ſon palais brûlant ſa langue eſt deſſéchée ;
Il s'arrête, il entend des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuiſſans ;
Ses yeux appéſantis laiſſent tomber des larmes.

A la troupe en fureur il oppoſe ſes armes :
Mais ce vain déſeſpoir ne lui ſert qu'un inſtant ;
Il tombe , ſe relève , & meurt en combattant.
La fanfare au chaſſeur annonce ſa victoire.

Vous , nés pour les vertus, les travaux & la gloire ,
Venez , jeunes guerriers , noble ſang des héros ,
Echapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force & le courage ;
Préludez aux combats dont nos jeux ſont l'image ;
Bravez la faim , la ſoif , l'inclémence des airs ;
Combattez, foudroyez les tyrans des déſerts :
Ils pourroient aux humains diſputer la Nature ,
Et nos riches moiſſons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui briſent ſous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans ;
Percez le ſanglier , qui court avant l'aurore
Renverſer les ſillons où le bled vient d'éclore ;
Signalez par ces coups votre âge & vos loiſirs ;
Servez l'Etat enfin même dans vos plaiſirs.
N'imitez pas ces Grands, ces Nobles inutiles ,
Qu'énervent la molleſſe & le luxe des villes ;
Voyez-les s'avilir , & prétendre aux honneurs ,
Eſclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs ,
De frivoles devoirs fatigués ſans les ſuivre ,
Accablés du ſoin d'être, & du travail de vivre.

O funeste loiſir ! ô poids affreux du tems !
Vous n'êtes point connu du citoyen des champs ;
Il ſait du jour qui paſſe employer la durée.

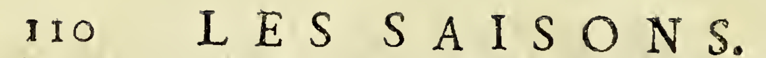
Au ſommeil, à l'amour ſa nuit eſt conſacrée ;
Sans entraves, ſans maître, & libre de choiſir
Les momens du travail, du repos, du plaiſir,
Il diſpoſe à ſon gré tout le cours de ſa vie.
Heureux qui loin du monde, utile à ſa patrie,
En enrichit la terre, en reſpecte les loix,
Et dérobant ſa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans ſon domaine, inconnu de ſes maîtres,
Se plaît dans le ſéjour qu'ont chéri ſes ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'eſt point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains Dieux du public il laiſſe leurs ſtatues,
Par l'envie & le tems ſi ſouvent abattues.
Pour juge il a ſon cœur, pour amis ſes égaux;
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ſes rivaux:
Il peut trouver du moins dans le cours de ſa vie
Un cœur ſans injuſtice, un ami ſans envie.
Il ne s'égare point dans ces vaſtes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du ſuccès;
Il ne peut être en butte à ces revers funeſtes
Qui ſouvent de la vie empoiſonnent les reſtes:
Elever ſes troupeaux, embellir ſon jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder ſon terrein,
Par ſa ſeule induſtrie augmenter ſa richeſſe,
Voilà tous les projets que forme ſa ſageſſe;
Il ne veut qu'arriver au terme de ſes jours,
Par un chemin facile, & qu'il ſuivra toujours.
La Chine & le Japon, l'aiguille & la peinture
N'ornent point ſes lambris d'une vaine parure;
On y voit les portraits de ſes ſages aïeux.

Ils vécurent ſans faſte, il veut vivre comme eux;
Il regarde ſouvent ces images ſi chères,
Qui parlent à ſon cœur des vertus de ſes pères.
Ses yeux ont-ils beſoin du vain luxe des arts?
Les cieux, les eaux, la terre offrent à ſes regards
Des forêts embraſſant les cîmes des montagnes,
Les ondes des moiſſons fuyant ſur les campagnes,
L'émail des prés en fleurs, les vergers opulens,
Des fleuves & des lacs, ou ſombres ou brillans
Répétant le ſoleil, les maſſes des nuages,
Des troupeaux animant ces riches payſages,
L'opale & l'incarnat qui parent le matin,
Les couleurs d'un beau ſoir où ſon œil incertain
Cherche, ſans la trouver, la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence.
Il voit l'Aſtre des nuits répandant ſa clarté,
Ou ſortant à demi d'un nuage argenté,
Et les bruits ſuſpendus, les couleurs effacées
Livrent ſon ame heureuſe à ſes douces penſées.
   Mais n'a-t-il pas encor de plus rians tableaux?
L'homme des champs, ſes goûts, ſes plaiſirs, ſes travaux,
Le reſpect pour les Dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'eſclave & du maître,
L'amour & l'amitié dans leur ſimplicité,
Le mêlange des mœurs & de la volupté :
Il voit le vrai bonheur, & le trouve en lui-même.
   Son cœur toujours content de l'épouſe qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en eſt pas conſumé;
Il oppoſe aux deſtins le plaiſir d'être aimé.
C'eſt aux champs que l'hymen unit des cœurs ſincères,
Et n'eſt point profané par des feux adultères;

Là, l'époux accablé ſous le fardeau des ans
Preſſe encor ſa moitié dans ſes bras languiſſans;
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'eſtime,
Et l'amour entouré des vertus qu'il anime.
Eh! quel plaiſir encor pour ces époux heureux,
D'élever dans leur ſein les gages de leurs feux!
De voir à leur inſtinct ſuccéder la penſée!
De préſerver d'erreur leur raiſon commencée!
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs que la Nature inſtruit à les aimer!
Leur père eſt à-la-fois leur maître & leur modèle;
Il leur peint des vieux tems la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorſque les vertus conduiſoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au Prince, à la Patrie,
Immoloient leur repos, leur fortune & leur vie;
Ils habitoient la Cour, ſans nuire & ſans flatter;
Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter;
Et ſans deſcendre alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, & citoient des ſervices.
Il vante, en leur préſence, un mortel généreux
Dont le cœur bienfaiſant s'ouvrit aux malheureux:
Le jeune enfant s'eſſaye aux vertus qu'il admire,
Le père s'applaudit des vertus qu'il inſpire.
Souvent aux jours de fête, à de ſobres feſtins
Sa table hoſpitalière appelle ſes voiſins;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des conviés:
Le rapport des eſprits que l'eſtime a liés,

L'enjoûment ſans folie, & l'amour ſans foibleſſe,
De l'amour paternel la ſainte & douce ivreſſe,
Des ſermens de s'aimer que le cœur a dictés,
Voilà de ces feſtins les ſages voluptés.
O vous ! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majeſté champêtre,
Ch***, couple heureux, reſpectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.
Mais le ſombre horizon ſe refuſe à l'aurore,
Et rend douteux long-tems le jour qui vient d'éclore.
Les voiles nébuleux ſur la terre étendus
Entourent de la nuit les êtres confondus ;
Les monts & les forêts, les champs & nos aſyles,
Tout eſt environné des ombres immobiles.
Le voyageur s'arrête, & d'un œil incertain
Sonde l'obſcurité qui couvre ſon chemin.
L'Aſtre du jour pâli répand des clartés ſombres,
Son diſque ſans rayons s'eſt montré dans les ombres,
Cet aſtre foible & pâle eſt plus grand à nos yeux.
Du météore humide enfin victorieux
Il l'entrouvre, il l'élève, & les vapeurs légères
Promènent ſur les champs leurs ombres paſſagères.
L'Aquilon les emporte au ſommet du Taurus,
Les aſſemble en nuage autour de l'Immaüs,
En couronne l'Atlas, & de vapeurs nouvelles
Nourrit de ces grands monts les neiges éternelles.
Là des rochers rompus, entaſſés par le tems,
Image des débris du combat des Titans,
Aux voûtes de l'Olympe ont élancé leurs cimes,
Ou penchent ſuſpendus ſur le fond des abymes,

Sur ces monts hérissés, monumens du cahos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux,
Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires,
Et l'orage autour d'eux fait gronder les tonnerres;
L'Hiver qui règne en paix sur ces tristes déserts,
Y semble avoir fixé le mouvement des mers
Au moment où des vents les fureurs irritées
Soulevoient, enfonçoient les vagues tourmentées.
Ce solide Océan, cette mer de glaçons,
Tous ces monts de cristal élevés sur les monts,
Ces rocs noirs & pendants, ces aspects formidables,
Conservent à jamais leurs horreurs immuables;
Le voyageur admire & passe épouvanté.
L'aigle même en ces lieux n'a jamais habité,
Et l'Astre qui les dore en ouvrant sa carrière
Sans y porter la vie y répand la lumière.
  Fleuves majestueux, ce sont-là vos berceaux,
Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
Où le marbre ébranlé se détachant des monts,
Tombe, roule & bondit dans vos flots vagabonds;
Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie & l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des côteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable & le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile,
Et s'échappant de l'antre où distilloient leurs eaux,
Forment en bouillonnant les sources des ruisseaux;



Ils ſerpentent d'abord ſur des plaines fécondes ;
Ils vont confondre au loin leur murmure & leurs ondes,
S'ouvrir en s'uniſſant un plus vaſte canal,
Et rouler ſur l'arêne un paiſible criſtal.
    Ainſi, du ſein des mers, une mer de nuages
S'exhale, ſe répand & part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'Univers,
Et par mille canaux retourne au ſein des mers.
    Ces voiles ſuſpendus qui cachent à la terre
Le Ciel qui la couronne & l'Aſtre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimats.
Si le Soleil encor ſe montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
La Nature, à grands pas, marche à ſa décadence.
    Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raiſin de rubis émaillé ;
De l'ambre le plus pur la treille eſt colorée.
Les celliers ſont ouverts, la cuve eſt réparée.
Boiſſon digne des Dieux, jus brillant & vermeil,
Doux extrait de la sève, & des feux du Soleil,
Source de nos plaiſirs, délices de la terre,
Viens diſſiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.
    Bacchus, Dieu des feſtins, père de l'enjoûment,
C'eſt toi qui répandis ſur les monts du Boſphore
Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore ;
Tu couvris de raiſins les rochers de Lesbos.
Ta liqueur inſpira les Muſes, les Héros,
L'eſpoir de s'abreuver de tes rubis liquides
Arma ſeul autrefois nos aïeux intrépides ;

Quand le Gaulois vainqueur, de pampres couronné
Pourſuit le peuple roi juſqu'au Tibre indigné.
La Vigne eſt ſa conquête, & des champs d'Heſpérie
Il la porte en trophée au ſein de ſa patrie :
Yvre de vin, de joie, il repaſſa les monts,
Les Alpes répétoient ſes cris & ſes chanſons,
Et les thyrſes guidoient ſa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut ſa gaîté brillante,
Le charme des feſtins, & le ſel des bons mots,
L'art d'écarter les ſoins & d'oublier les maux.
Cependant vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, & le travail commence.
Le vieillard, que conduit l'eſpoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du côteau,
Y voit l'heureux Lindor & Liſette charmée
Trancher au même ſep la grappe parfumée;
Ils chantent leurs amours, & le Dieu des raiſins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voiſins;
Et plus loin le tambour, le fifre & la trompette
Font entendre des airs que le vallon répéte.
Ce tumulte, les chants, les cris du vendangeur
Fixent ſur le côteau les regards du chaſſeur.
Mais le travail s'avance, & les grappes vermeilles
S'élevant en monceaux dans de vaſtes corbeilles,
Colin, le corps penché ſur ſes genoux tremblans,
De la vigne au cellier les tranſporte à pas lents;
Une foule d'enfans autour de lui s'empreſſe,
Et l'annonce de loin par des cris d'alégreſſe.
Tandis que le raiſin ſous la poutre eſt placé,
Qu'un jus brillant & pur dans la cuve eſt lancé,

Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mouſſe légère,
Sur les monts du couchant tombe l'Aſtre du jour.
  Le peuple ſe raſſemble, il hâte ſon retour;
Il arrive, ô Bacchus! en chantant tes louanges,
Et danſe autour du char qui porte les vendanges:
Ce char eſt couronné de fleurs & de rameaux,
Et la grappe en feſtons pend au front des taureaux.
Le plaiſir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la ſoirée;
Ils ſont tous contens d'eux, du ſort & des humains:
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a ſuſpendu la haine & la vengeance;
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris ſe tiennent embraſſés;
Tous deux laiſſent tomber des mots embarraſſés;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flâmes;
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes,
Et pleins des ſentimens qu'il voudroient exprimer,
Tous deux, en bégayant, ſe jurent de s'aimer.
  Alain, juſqu'à ce jour amant tendre & timide,
Puiſe dans le neċtar une audace intrépide,
Et pourſuit Aliſon qui réſiſte en fuyant:
Elle héſite, chancelle, & tombe en ſouriant.
Grégoire à Mathurine alloit porter ſon verre;
Sous ſes pas incertains il ſent trembler la terre;
Il a vu les lambris & le toit s'ébranler:
La table qu'il embraſſe eſt prête à s'écrouler.
Il tombe, il la renverſe, & la cruche briſée
Se diſperſe en éclats ſur la terre arroſée.

On ſe lève en tumulte, on part, & les buveurs
Font retentir au loin leurs chants & leurs clameurs;
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.

Il vient de l'Occident, il vole ſur leurs têtes,
Et paſſe en rugiſſant de vallons en vallons.
Tranquille en ce moment au bruit des Aquilons,
Le ſage laboureur ne craint plus leurs ravages;
Il a mis ſes tréſors à couvert des orages;
Un vin jeune & fumeux embaume ſes celliers,
Les gerbes de Cérès font ployer ſes greniers.
Il a fait plus: déja la glèbe retournée
Cache ſous le ſillon l'eſpoir de l'autre année,
Déja le riche engrais qui les rendra féconds,
Va ranimer les champs qu'ont épuiſés leurs dons.

Veut-il voir tous les ans ſes champs les plus rebelles
Etaler à l'envi l'or des moiſſons nouvelles,
Il apprendra cet art de choiſir les engrais,
Ce grand art qu'à Towshend a révélé Cérès.
Triptolême nouveau, je viens te rendre hommage:
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage;
Ami du bienfaiteur, ſans pouvoir l'imiter,
J'aſpire à ſes vertus, & j'aime à les chanter.
Dans les champs d'Albion, ſur un ſable infertile,
C'eſt toi qui le premier fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, & du mêlange heureux
Vis naître les moiſſons ſur un fonds ſablonneux.
Au ſol qu'une huile épaiſſe avoit rendu ſolide,
C'eſt toi qui le premier mêlas le ſable aride:

Par ſes angles tranchans le limon diviſé,
Laiſſa ſortir le bled du champ fertiliſé.
Mais ton exemple encor inſtruiſit ta Patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie,
A contraindre les champs depuis peu moiſſonnés,
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple induſtrieux, que l'Etat encourage,
Des ſecrets de ton art apprit à faire uſage;
La Tamiſe en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs tréſors; & des riches moiſſons
Qu'on vit ſous les Conſuls border les flots du Tibre,
Cérès avec plaiſir couronne un fleuve libre.

HÉLAS! dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu ſtupide enfin par l'excès de ſes maux,
Ne ſait point par ſon art ſeconder la Nature.
L'habitude & l'inſtinct dirigeant ſa culture,
Il n'invente jamais, & tremble d'imiter;
Pour ceſſer d'être pauvre, il n'oſe rien tenter;
Et traînant à regret ſa vie infortunée,
Il penſe qu'aux douleurs les Dieux l'ont condamnée.
Allez, Peuples des champs, faire entendre vos voix
Juſques dans cet aſyle où réſident vos Rois;
Allez au pied du trône expoſer vos misères:
Des enfans malheureux ſe plaignent à leurs pères.
Opprimés, diroient-ils, dans tes vaſtes Etats,
O Roi! nous gémiſſons, nous ne murmurons pas;
Ton peuple eſt accablé ſous un joug qu'il adore,
Et ſait dans ſes malheurs que ſon Roi les ignore.
En traçant ces ſillons qu'arroſent nos ſueurs,

Nous aimons la Patrie, & formons ſes vengeurs;
Ils iront de leur ſang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conſervé le dépôt des vertus;
Et le Ciel qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en conſoler, nous laiſſa l'innocence.
Nos devoirs ſont encor nos plaiſirs les plus doux;
Ces noms ſi ſaints, ſi chers, & de père & d'époux,
Ne ſont point au hameau de vains noms, mais des chaînes
Hélas! ces doux liens qui ſeuls charmoient nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs;
A nos triſtes enfans nous léguons nos malheurs;
Nous pleurons, auprès d'eux, de les avoir fait naître.
C'eſt au nom de tes Lois, c'eſt au nom d'un bon Maître
Qu'on vient à ces enfans arracher les ſecours
Dont l'amour paternel ſoutient leurs foibles jours.
De l'humble Agriculteur, ſans force & ſans défenſe,
Des brigands effrénés dévorent la ſubſtance.
Nous reſpectons la loi, victimes des abus.
Avec joie à l'Etat nous offrons nos tributs:
Les cœurs des malheureux ſont rarement avares;
Mais faut-il immoler à des monſtres barbares
Le ſang de nos enfans, le prix de nos travaux?
Faut-il ſeuls de l'Etat ſupporter les fardeaux?
Ou, loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères;
Aller porter nos pleurs aux rives étrangères?

Ah! les Rois ſont humains, ils veulent être aimés;
S'ils ſoupçonnoient les maux des peuples opprimés,

Ils voudroient les venger des oppreſſeurs avides,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des ſubſides.
C'eſt alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ſes ſoins & ſes travaux;
Et ſon aveugle inſtinct deviendroit du génie.
Il couvriroit de biens le ſol de ſa patrie;
Et le peuple des champs, plus riche & plus nombreux,
Rendroit heureux ſon Prince, en s'avouant heureux.

HÉLAS ! l'homme eſt forcé de ſe donner des chaînes;
C'eſt un poids qu'il ajoute au fardeau de ſes peines;
Il eſt né pour ſouffrir. Mais peut-il aujourd'hui
Réſiſter aux malheurs prêts à fondre ſur lui?
Le ſoleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard ſur la terre attriſtée:
Tout eſt changé pour nous. Ce théâtre inconſtant
Où l'homme paſſe un jour, & jouit un inſtant,
Cette terre, autrefois ſi belle & ſi fertile,
Se couvre d'herbe pâle & de chaume inutile.
   Non je ne verrai plus ſa grace & ſa beauté,
Les charmes du Printems, la pompe de l'Eté;
Les nuances du vert des bois & des prairies,
Le pourpre des raiſins, l'or des moiſſons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens;
A travers leurs rameaux j'entends des ſifflemens.
Doux Zéphir, qui le ſoir careſſois la verdure,
Quel ſon, quel triſte bruit ſuccède à ton murmure!
Les vents courbent les pins, les ormes, les ciprès,
Et ſemblent dans leur courſe entraîner les forêts;
Les arbres ébranlés, de leurs cîmes penchées

Font voler ſur les champs les feuilles deſſéchées.
Les rayons du Soleil, ſans force & ſans chaleur,
Ne perçant plus des airs la ſombre profondeur,
Eole étend ſur nous la nuit & les nuages.
L'ombre ſuccède à l'ombre, & l'orage aux orages.
L'homme a perdu ſa joie & ſon activité.
Les oiſeaux ſont ſans voix, les troupeaux ſans gaîté;
Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumière
Ce feu qui fait ſentir & vivre la matière.
La campagne épuiſée a livré ſes préſens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes ſens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois ſans verdure,
Je ſens à mes beſoins échapper la Nature.
Ce concert monotone & des eaux & des vents,
Suſpendant ma penſée & tous mes ſentimens,
Sur elle-même enfin mon âme ſe replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons ſans troupeaux, ces forêts ſans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'Univers,
Rappellent à mon cœur des pertes plus ſenſibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
De Ch** expirant je vois encor l'image;
Je le vois à ſes maux oppoſer ſon courage,
Penſer, ſentir, aimer au bord du monument,
Et jouir de la vie à ſon dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle & tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours!

Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparoître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il se trouve étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.
Cette idée est affreuse, & j'aime à m'y livrer;
Je cède avec plaisir au besoin de pleurer,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux & les crimes du monde,
Le poison des remords, les ennuis dévorans,
Les pleurs de la Vertu, les succès des Tyrans;
Et l'affreux Désespoir, l'œil ardent, le teint blême,
Se roulant dans son sang qu'il a versé lui-même.
La crainte & la tristesse entrent dans tous les cœurs.
Ceux même de qui l'âge écarte les langueurs,
Ceux qu'amusent encor l'erreur & l'espérance,
Sentent moins le plaisir de leur douce existence.
La naïve Rosette & le jeune Lubin
S'aimoient, vivoient contens, sans soins du lendemain;
Tous deux, un soir d'Automne, au bord de la prairie
Où leurs brebis paissoient l'herbe humide & flétrie,
Ils entendoient rugir la voix des Aquilons,
Et les eaux des torrens gronder dans les vallons.
Ce bruit les attristoit; le berger, sa compagne
Portoient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin;
Son amant attendri la pressa sur son sein;
Au plaisir de s'aimer tous deux ils se livrèrent,

Et, ſans ſe dire un mot, long-tems ils s'embraſsèrent.
Mais un trouble inconnu, de triſtes ſentimens
Juſques dans leurs plaiſirs pourſuivoient ces amans:
Tu vois, diſoit Lubin, l'état de la Nature;
Il n'eſt plus de berceaux, ni de lits de verdure;
Les oiſeaux des forêts ne chantent plus l'amour;
On peut ceſſer d'aimer. Oh ! ſi toi-même un jour !...
Ah ! Lubin, garde-toi de ſoupçonner Roſette;
Raſſure-là plutôt, ſon âme eſt inquiète;
Je ne ſais quelle peur a ſaiſi mes eſprits,
Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétris,
Ce bruit ſourd & lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funeſtes préſages;
Nous ſommes menacés. Oui, répondoit Lubin,
Nous ne nous rendrons plus ſur ce côteau voiſin,
Nous vivrons au hameau : mais, ſi tu m'es fidelle,
Je ſupporterai tout. Hélas ! lui diſoit-elle,
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins;
Et puis dans le village il eſt tant de témoins:
Nous ne ſerons plus ſeuls. Le couple aimable & tendre
S'apperçut que la nuit commençoit à deſcendre;
Il reprend en rêvant le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau:
C'eſt-là qu'heureuſe & belle, & chère à ſa contrée,
De l'amant qu'elle aimoit & des ſiens adorée,
Deſcendit Licoris à la fleur de ſes ans.
L'aſpect de ce tombeau conſterne nos amans;
Ils s'arrêtent tous deux; leur vue & leurs penſées
Sur ce lugubre objet reſtent long-tems fixées:
Tous deux ſans ſe parler, tous deux ſans mouvement,

Demeurent appuyés au fatal monument:
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Et jetant l'un à l'autre un regard trifte & tendre,
Pénétrés à-la-fois de douleur & d'amour,
Ils jurent de s'aimer jufqu'à leur dernier jour.
Ces fermens, un baifer raniment leur courage,
Et, femblable au rayon qui perce le nuage,
Le plaifir dans leurs yeux brille à travers les pleurs;
L'efpérance & l'amour ont charmé leurs douleurs.
Mais dans l'âge avancé, lorfque l'homme apprécie
Ce fonge d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile eft tombé, quand le fardeau des ans
Et l'ennui de l'Automne ont accablé nos fens,
Tandis qu'autour de nous la Nature mourante
Infpire les regrets, imprime l'épouvante;
Quel appui, quel fecours pourroit dans ces momens
Ou raffurer notre âme, ou calmer fes tourmens?

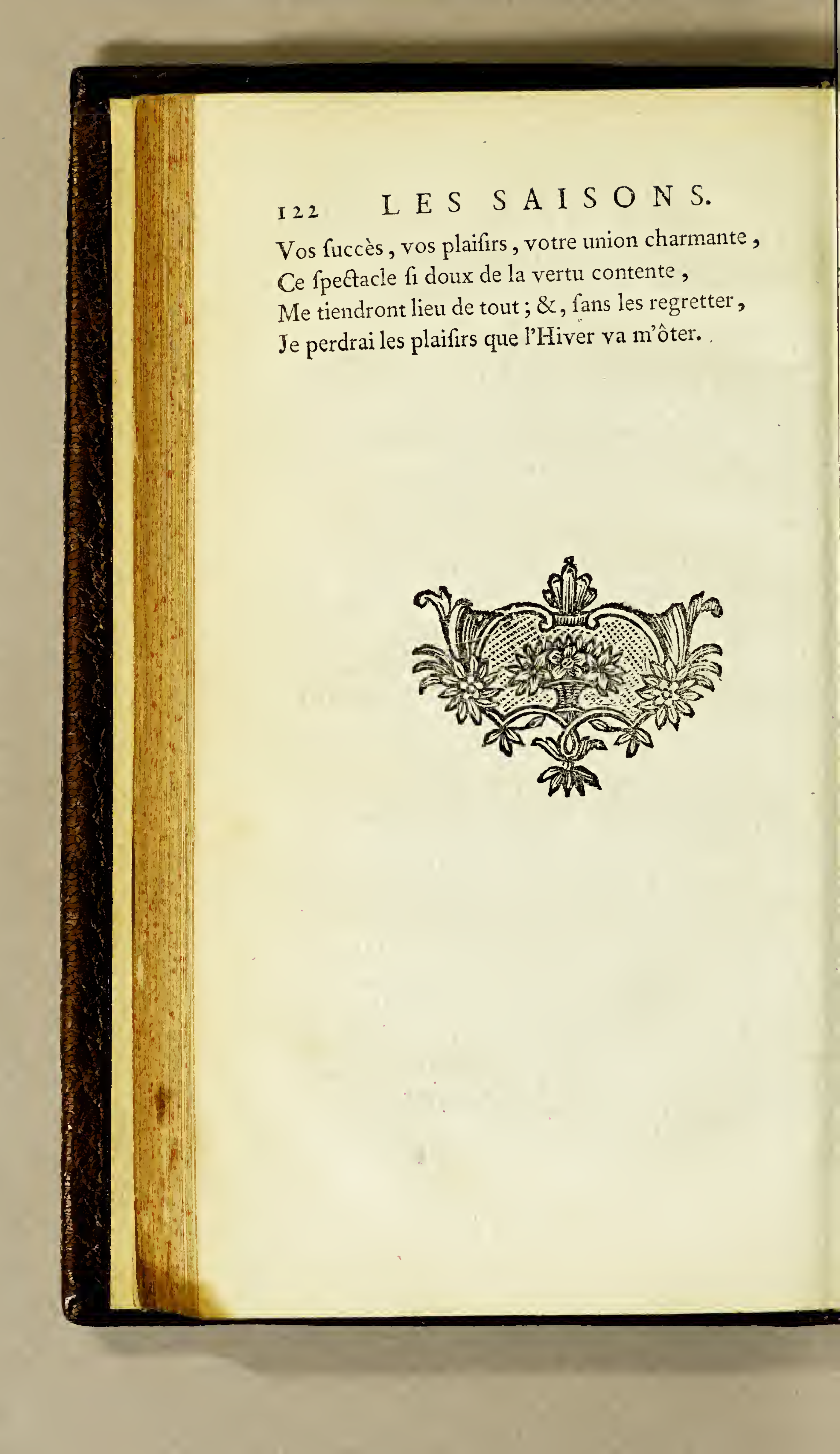
Voyez-vous ces oifeaux s'élancer des vallées?
Les airs font obfcurcis par leurs troupes aîlées;
Ils s'affemblent en foule au retour des frimats.
Ils erroient difperfés, lorfque dans nos climats
Ils jouiffoient en paix des dons de la Nature.
Contens, ils vivoient feuls. La faim & la froidure,
La crainte & la douleur les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre, ils font moins malheureux;
C'eft le fort des humains raffemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs afyles;
C'eft-là qu'un peuple aimable, au fein d'un doux loifir,
Sait goûter, ou du moins efpérer le plaifir.

C'eft

C'eſt l'abri que le ciel préſente à nos misères ;
L'homme foible & ſenſible y pleure avec ſes frères.

O DIVINE amitié ! nœuds ſacrés & puiſſans,
Doux rapports des eſprits, des goûts, des ſentimens ;
Plaiſirs purs & profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.
J'ai des amis conſtans, éclairés, vertueux ;
Avec eux je puis tout, & ne puis rien ſans eux :
Ils arment ma raiſon de leurs conſeils utiles ;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles,
Et mon eſprit, ſemblable aux foibles arbriſſeaux,
S'élève en embraſſant ces ſuperbes ormeaux.
Ah ! je pourrai dans peu les voir & les entendre ;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont ſe répandre,
J'oublirai mes douleurs ; & leurs doux entretiens,
Me rendant par degrés le ſentiment des biens,
S'il en eſt que le ciel me refuſe à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaiſirs de mes amis, vous remplirez mon cœur !
Oui je verrai, B* *, ta gloire & ton bonheur ;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaiſante,
Ton ame toujours pure & toujours indulgente,
Ta valeur, ta raiſon, ta noble fermeté,
Ton cœur ami de l'ordre, & juſte avec bonté ;
Je verrai la compagne à tes deſtins unie,
Embellir ton bonheur, ſeconder ton génie,
Et pour elle & pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le reſpect & l'amour.

Vos ſuccès, vos plaiſirs, votre union charmante,
Ce ſpectacle ſi doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout; &, ſans les regretter,
Je perdrai les plaiſirs que l'Hiver va m'ôter.





NOTES.

Page 97.

Ce qu'on attend de toi du repos, des plaiſirs.

La fin de l'Eté & le commencement de l'Automne ſont les moments où la Nature dans nos climats donne le plus de jouiſſances au ſens du goût, par le nombre & la variété des fruits & des légumes; c'eſt le moment où l'homme ramaſſe les biens néceſſaires à ſa conſervation, les bleds, les fruits, les vins; c'eſt alors qu'il poſsède, & alors ſeulement la poſſeſſion eſt une vraie jouiſſance; le corps a conſervé la vigueur qu'il a reçue du Printems & de l'Eté. C'eſt le tems où le travail épuiſe le moins nos forces; les muſcles ne ſont point relâchés par la chaleur, & pour jouir d'un repos agréable, il faut qu'il ſoit précédé par la fatigue.

99. Miniſtres de Thémis, ou plutôt ſes victimes.

Dans la plus grande partie de l'Europe on a, comme dit Boileau, » accablé l'équité ſous des » monceaux d'Auteurs « : & de tous ces Auteurs, il n'y en a point qui ne ſoit reſpecté, cité, ſuivi, plus ou moins, quoiqu'il n'y en ait peut-être pas un ſeul

(à en juger du moins par les plus célèbres), qui aſſure les propriétés des citoyens & la tranquillité de l'innocent ; les loix & les formes ſont à proportion en auſſi grand nombre, & ſe contrediſent autant que les Commentateurs. La Juriſprudence eſt dans ſon enfance, même dans pluſieurs Etats Républicains. En Angleterre, le code criminel eſt un chef-d'œuvre d'équité, d'humanité & de raiſon, les formes & les loix civiles ſont ſans nombre, & les procès n'y finiſſent jamais. La réforme des Loix ſera l'ouvrage des Juriſconſultes philoſophes. Le Préſident de Monteſquieu étoit capable de cette grande entrepriſe. Il auroit pu choiſir dans le fatras énorme de nos Loix celles qu'il falloit conſerver. Mais un Légiſlateur moins éclairé qui ſe borneroit à diminuer le nombre des Loix, dût-il choiſir mal, feroit encore un grand bien. Pourquoi le Code de Louis XIV n'abroge-t-il pas les Ordonnances de St. Louis? Pourquoi cite-t-on les Capitulaires, tandis que nous avons ſur les mêmes objets des Loix récentes? Pourquoi les Magiſtrats permettent-ils qu'on leur cite des Loix étrangères? Pourquoi donnent-ils force de Loix à des uſages, au recueil de leurs Arrêts? Ces abus & d'autres rendent la Juſtice arbitraire, & l'équité ne peut ſe ſoutenir au Barreau que par le grand ſens, l'intégrité, le déſintéreſſement de nos Magiſtrats, par leurs mœurs enfin qu'il ne faut pas corrompre. Le Préſident de Monteſquieu reſpectoit beaucoup les formes; il les regardoit comme une barrière qu'on oppoſe dans une Monarchie au deſ-

potiſme ; mais pouvoit-il reſpecter celles qui éterniſent les procès, celles qui conſument en frais les biens conteſtés, & enfin celles que l'innocent peut craindre.

99. Quittez ces triſtes bancs conſacrès aux erreurs.

Il faut que l'éducation de la Jeuneſſe ſoit dirigée par le Gouvernement. C'eſt à lui à décider des mœurs qu'on doit inſpirer aux jeunes citoyens ; c'eſt à lui à veiller ſur la manière dont on les rend propres aux différens emplois auxquels ils ſont deſtinés. Mais la plupart des Gouvernements peuvent-ils être aſſez éclairés pour ſavoir préciſément quelles mœurs, quel tour d'eſprit, quel caractère conviennent à leur conſtitution préſente ? Peuvent-ils ſavoir quelles ſortes d'éducation, d'inſtructions, aideront la Nature à former tel génie ou tel talent ? Quelles miſérables inſtructions ne feront pas donner à la jeuneſſe ceux qui penſent encore que les hommes ne doivent pas être éclairés ? Vous qui corrompez l'âge préſent, quelles vertus ferez-vous enſeigner à ſa poſtérité ?

Ce qui rend encore la bonne éducation juſqu'à préſent impoſſible, c'eſt le peu de mérite de la plupart des Livres élémentaires. On n'en a point de bons ſur les objets les plus importants, ſur l'Agritulture, ſur le Commerce, ſur l'Economie domeſtique, ſur ces Loix mêmes auxquelles les jeunes gens doivent obéir un jour. Que dis-je ? On n'a pas même encore un Livre qui donne les principes & les

devoirs détaillés de cette morale, qui doit être commune à tous les hommes. Les Livres élémentaires n'ont guères été faits que par des hommes médiocres, & il faudroit qu'ils fussent l'ouvrage d'hommes supérieurs. Ce feroit aux Académies dirigées par les Gouvernements à travailler aux ouvrages néceſſaires à l'éducation de la Jeuneſſe.

99. Le ſoleil eſt voilé, mais ſon diſque inviſible
Porte un jour tendre & doux ſur le monde paiſible.

Attempered ſun ariſe
Sweet beamed, and ſhedding oft Throug lucid clouds
A pleaſing calm.

Thomſon.

100. Ah! nous étions heureux par la ſeule eſpérance;
Puiſſions-nous l'être encor au ſein de l'abondance!

Le Soleil, dont les rayons s'affoibliſſent, ne donne plus le même mouvement aux eſprits & aux liqueurs qui circulent en nous, & nous perdons l'eſpérance qui donnoit la vie à notre ame; nous ſentons moins notre exiſtence, & ce ſentiment ne s'affoiblit point ſans que nous éprouvions de la triſteſſe. C'eſt pour retrouver ce ſentiment vif de leur exiſtence; c'eſt pour ſe donner plus de vie, plutôt que pour flatter le ſens du goût, que les hommes ſe permettent les excès des liqueurs ſpiritueuſes; c'eſt pour ſe réveiller qu'on s'accoutume au Café, qui déplaît d'abord par ſon amertume;

c'eſt pour s'animer que les Perſans, les Turcs & une partie des Indiens, prennent de l'Opium qui n'a aucune ſaveur ; les Chinois, les Japonois, & aujourd'hui la plupart des peuples de l'Europe font uſage de Thé qui agite. Les peuples des Iſles Célèbes ont une boiſſon déſagréable, mais qui les enivre, & ils en font un uſage immodéré : les Sauvages aiment avec fureur, même la plus mauvaiſe eau-de-vie. On peut remarquer que toutes ces liqueurs qui donnent plus de vie, donnent en même-tems de la gaieté.

100. A nos jeux, nos plaiſirs, que le travaille s'uniſſe.

Le travail entretient le reſſort des fibres, facilite les ſécrétions, & prévient dans les muſcles l'excès du relâchement, ſouvent ſuivi de convulſions & de mélancolie. Mais lorſque nous ſommes tombés dans cet état, pour nous en tirer, l'action ſeule ne ſuffit pas, il faut du plaiſir, il faut que le travail ſoit rendu agréable par ſon objet & par l'eſpérance.

102. D'un tranſport vif & doux mon cœur eſt agité,
Quand je les vois tomber ſur ces verges perfides
Qu'infecta de ſes ſucs l'arbriſſeau des Druïdes.

Il me paroît que la pipée n'amuſe guères que dans la première jeuneſſe, & lorſqu'elle eſt la ſeule chaſſe qui puiſſe ſatisfaire cet amour de la proie que la Nature donne à nos enfants, comme aux petits

chats & aux jeunes tigres. Dans un âge plus avancé, on devient trop ſenſible à la pitié pour qu'elle ne gâte point le plaiſir de la pipée. Dans les autres chaſſes on ne touche point de la main le gibier qu'on bleſſe, on n'entend point de ſi près ſes cris de douleur, on ne voit point de ſi près les convulſions de ſon agonie. Or, la pitié agit ſur nos organes, à proportion de la diſtance où nous ſommes des animaux ſouffrans, à proportion que les ſignes de leurs douleurs ſont plus ou moins ſenſibles; cela eſt ſi vrai, qu'on n'éprouve guères de pitié pour les poiſſons, les inſectes, &c. qui ne donnent que des ſignes peu ſenſibles de la douleur. C'eſt le cri, c'eſt la plainte, c'eſt la vue du ſang qui nous font éprouver les tourments de la pitié. Quelquefois pour nous délivrer de ces tourments nous ôtons la vie à l'animal ſouffrant, lorſqu'il n'eſt pas de notre eſpèce ou des eſpèces que nous aimons; ſouvent nous nous éloignons de lui le plus vîte qu'il nous eſt poſſible, ou bien nous volons à ſon ſecours. Lorſque nous eſpérons le ſoulager, il nous inſpire une ſorte d'amour, un intérêt très-tendre, ſur-tout s'il interrompt ſes plaintes; car s'il continue les mêmes ſignes de douleur qui nous ont attirés autour de lui, ils nous déchirent; nous prenons pour lui une ſorte d'averſion. Alors les meilleurs des hommes mêlent, aux conſolations qu'ils donnent, un peu de colère & d'humeur : j'ai fait ces obſervations ſur les animaux comme ſur notre eſpèce : un chien bleſſé attendrit d'abord tous les chiens du voiſinage qui viennent à lui &

le careſſent, s'il hurle trop fort & trop long-tems ils l'étranglent.

102. Où le courage & l'art mènent à la victoire.

Le plaiſir que nous donne la chaſſe a pluſieurs cauſes, mais la première eſt ce beſoin de ſentir notre puiſſance, nos forces, notre intelligence, notre adreſſe, &c. Et c'eſt parce que la chaſſe du Cerf nous donne ce ſentiment plus que toutes les autres, qu'elle eſt la première, & qu'elle peut même devenir l'objet d'une paſſion; mais le ſentiment de notre puiſſance, c'eſt-à-dire, de nos forces & de pluſieurs qualités, nous étant moins donné par les autres chaſſes, quelle eſt donc la cauſe de ces tranſports, de ces palpitations qu'éprouvent preſque tous les chaſſeurs à la vue de la première Perdrix qu'ils vont tirer. Ils marchent, ils font un exercice modéré, un uſage libre de pluſieurs organes, & par cette raiſon, ils ont plus de ſenſibilité, ils ſont plus diſpoſés à ſentir vivement le plaiſir.

103. Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
Sans ceſſe à ſon oreille apportés par les vents,
Vers ces monts importuns il dirige ſa fuite.

Againſt the breeze he darts that way the more
To leave the leſſening murderous cry behind,
Deception short! &c.

Thomſon.

103. Il revoit ces grands bois, théâtre de ſa gloire, &c.

The glades mild opening to the golden day,
Where, in kind conteſt, with his butting friends
He wont to ſtruggle, or his love enjoy.

Thomſon.

104. Echapper dans nos bois aux dangers du repos.

Ces vers & les ſuivants donnent aſſez à entendre que ſi j'aime la chaſſe, je n'approuve pas les abus dont elle peut être la cauſe, celui qui dit des animaux qui en ſont l'objet :

Ils pourroient aux humains diſputer la Nature,
Et nos riches moiſſons deviendroient leur pâture.

Celui qui conſeille à la jeune nobleſſe d'eſſayer ſon adreſſe & ſes forces, comme Hippolyte, contre les animaux qui nuiſent au Laboureur, n'approuve pas qu'on les multiplie, j'ai cependant eſſuyé ce reproche dans les Ephémérides. Les Auteurs éclairés & vertueux de ce Journal utile, auront été injuſtes une fois dans leur vie. Ils penſent que quiconque poſsède ou cultive un champ, a le droit de tuer les animaux qui lui diſputent ſa propriété ou ſon travail.

Il eſt conſtant que dans l'état de nature le droit de chaſſe eſt commun à tous les hommes, & que dans pluſieurs Républiques il l'eſt à tous les propriétaires. Mais peut-être dans une Monarchie eſt-il juſte

de réferver le droit de chaffe à la Nobleffe; elle eft compofée d'un ordre d'hommes toujours armé pour l'Etat, quittant pour le défendre le foin de fes affaires & de fes plaifirs, toujours prêt à prodiguer pour la tranquillité de l'Etat fes biens, fa fanté, fon repos. Je crois que des hommes qui font de fi grands facrifices, méritent quelques priviléges, & le droit de chaffe en eft un qui peut n'être point à charge aux citoyens des ordres inférieurs.

De plus, la chaffe préferve les Nobles des dangers de la molleffe, elle rend le corps plus léger & plus robufte; elle forme le coup-d'œil, elle apprend à juger des diftances & de la nature d'un pays, elle accoutume à la fatigue, & peut enfin rendre plus propre à la guerre des hommes deftinés à la guerre.

J'ajouterai que dans une Monarchie, lorfque l'habitant des campagnes eft ignorant, lorfqu'il n'a que des mœurs groffières & qu'il n'eft foumis aux loix que par la force, il faut pour fa propre fûreté lui défendre les armes. Mais alors il faut qu'il y ait des hommes qui le protégent contre les animaux, & ce foin regarde la Nobleffe; c'eft moins fon privilége que fon devoir, la chaffe n'eft plus pour elle un fimple amufement, mais une des fonctions de fon état.

S'il y a des Nobles qui multiplient à l'excès les animaux qu'ils doivent détruire, je penfe à leur égard comme les Auteurs des Ephémérides.

113. Veut-il voir tous les ans ſes champs les plus rebelles
Etaler à l'envi l'or des moiſſons nouvelles.

Gulliver explique au Roi de Lilliput les principes des grands politiques de l'Europe. Si j'avois, lui répond ce Prince, un homme qui fît ſortir deux épis d'un grain qui n'en produit qu'un, j'en ferois plus de cas que de tous vos politiques. Preſque tous les Gouvernements de l'Europe penſent aujourd'hui comme le Roi de Lilliput, & le tems n'eſt pas loin où ils encourageront plus efficacement qu'ils ne font encore la ſcience de l'Agriculture; elle ſera perfectionnée par la Chymie; on entendra mieux l'économie champêtre ſur laquelle on commence à écrire avec ſuccès en France, en Allemagne, en Suède & en Suiſſe; on établira même des Ecoles de cette ſcience. La Jeuneſſe ira s'y inſtruire; elle y prendra des connoiſſances utiles, au lieu des mots & des frivolités dont on ſurchage ſa mémoire.

114. Rendu ſtupide enfin par l'excès de ſes maux.

Un travail difficile & continu ſoit de l'eſprit ſoit du corps, dégoûte, fatigue, ennuie, quand il ne peut contribuer à rendre notre état meilleur. On travaille plus volontiers, pour vivre agréablement, que pour vivre; la pareſſe invincible eſt un vice plus commun chez le pauvre que chez l'homme qui veut ajouter à ſon aiſance : celui qui n'a que le projet de conſerver ſa vie, veut la conſerver avec

le moins de travail poſſible, il retranche autant qu il le peut à ſes beſoins, il perd de ſa ſenſibilité, il tombe par degrés au rang des animaux les plus vils & les plus ſtupides, il ſemble ſe borner à leurs ſentiments & à leurs beſoins.

L'un des Philoſophes qui a fait le voyage de ces riches contrées, ſi cruellement opprimées par les Eſpagnols, & autrefois ſi heureuſes ſous les Incas, vit un Péruvien de l'âge d'environ trente ans, couché ſur les débris d'un Temple du Soleil, il n'étoit couvert que de quelques lambeaux, & il avoit auprès de lui quelques-uns de ces fruits que la Nature prodigue dans ce beau climat. Le Philoſophe avoit beſoin d'un guide, & pour déterminer le Péruvien à lui en ſervir, il lui offrit beaucoup d'argent; aux propoſitions du Philoſophe, le Péruvien le regarde fixement, & lui dit en détournant la tête, *je n'ai pas faim.*

114. Des enfants malheureux ſe plaignent à leurs pères.

La manière dont les Cultivateurs ſont traités dans la plus grande partie de l'Europe, en Eſpagne, en Portugal, en Pologne, dans une partie de l'Allemagne, &c. doit intéreſſer au ſort de ces malheureux les hommes de toutes les conditions.

116. Non je ne verrai plus ſa grace & ſa beauté, &c.

Les moments où l'homme commence à regretter ce qu'il a perdu, ne ſont pas ſans plaiſir; on eſt

bientôt dans cet état qu'on appelle la douce mélancolie. Nos nerfs ne ſont point comme les cordes d'un Claveſſin, dont le ſon ceſſe dès qu'on ne le touche plus. Ils ſont plutôt comme les cordes d'un Piano-forté, qui réſonnent encore lorſqu'on a ceſſé d'en jouer. Nos nerfs conſervent quelque tems la ſituation & l'action qu'un ſentiment quelconque leur avoit données, & ils reproduiſent ce ſentiment. De plus, dans les regrets nous nous formons une image des biens que nous avons perdus, & des plaiſirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image eſt preſque toujours accompagnée d'un ſentiment agréable ; nous jouiſſons alors dans le paſſé : voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni ſe conſoler, ni ſe diſtraire. On aime ſes larmes & on fuit les plaiſirs nouveaux, parce qu'ils ne vaudroient pas le ſouvenir des anciens, on eſt plus tendrement occupé qu'affligé, & on eſt bien loin d'être malheureux.

117. La campagne épuiſée a livré ſes préſens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes ſens.

Lorſque la terre a perdu ſa verdure, ſes couleurs vives, ſon éclat, & pour ainſi dire ſa propreté ; lorſque la campagne ne préſente que du limon détrempé & des couleurs ſombres, l'homme perd les plaiſirs attachés à l'organe de la vue : lorſque la terre eſt dépouillée des moiſſons, des feuilles, des herbes, elle préſente une ſurface anguleuſe & inégale. Elle n'a plus ce certain poli, cet uni que

les bleds, les herbes & les feuillages répandoient fur les furfaces étendues ; le fens de la vue perd les plaiſirs qu'il doit à fes rapports avec le fens du tact.

Les oifeaux ne chantent plus, & rien ne rappelle à l'homme la gaieté des autres êtres qu'il partageoit ; il n'a plus ce plaifir qu'il devoit à la mélodie du chant des oifeaux ; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu & grave qui lui donne une fenfation forte, répétée & trifte ; il a perdu les plaifirs du fens de l'ouie.

La campagne n'a plus de parfums, on ne refpire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'eft point agréable, quand elle ne fuccède point à la fenfation de la chaleur ; le fens de l'odorat a perdu fes plaifirs.

Le fens du tact eft bleffé par les impreffions d'un air humide & froid, & il le feroit dans la campagne par le contact de tous les corps.

La campagne ne donne donc plus de plaifir aux fens; les nerfs délicats qui les compofent, fe tendent en recevant des impreffions défagréables, & enfuite fe relâchent avec excès comme tous les mufcles à qui les foibles rayons du foleil ne donnent plus de reffort & d'activité. L'homme n'a plus ce plaifir que la vue d'un riche & beau pays donne à un cœur humain & fociable. Il voit fon efpèce malheureufe comme lui-même ; l'obfcurité qui augmente, des bruits qui le menacent le difpofent à la crainte ; fa machine l'attrifte, ce n'eft plus le fentiment des regrets qu'il éprouve, c'eft celui des privations. Il

auroit beſoin de nouveaux plaiſirs, & s'ils lui manquent, il tombe dans l'abattement; il ſe livre à un profond ſentiment de ſa foibleſſe, au dégoût de tout & quelquefois de la vie. C'eſt vers la fin de Novembre & au commencement de Décembre que les ſuicides ſont le plus communs.

117. Et tombe par degrés dans la mélancolie.

Les grands mouvements dans la Nature, les tempêtes, les bruits continus, la longue obſcurité donnent un ſentiment de crainte, mais qui ne conduit pas toujours à la triſteſſe. Lorſque cette crainte n'eſt pas excitée par des dangers imminents, elle eſt mêlée quelquefois d'une ſorte de plaiſir; celui de ſentir vivement notre exiſtence.

118. Cette idée eſt affreuſe, & j'aime à m'y livrer.

Oſons dire une vérité qui paroîtra d'abord un paradoxe, c'eſt que nous trouvons quelquefois en nous le beſoin de ſentir la douleur.

Dans un état d'apathie ou de foibleſſe, privés de deſirs ou de forces, nous exiſtons peu, la vie ſemble nous échapper, l'ame paroît uſée, cet état de langueur eſt pour nous le paſſage de l'être au néant, & nous aimons à en ſortir par la douleur qui nous avertit fortement de la vie.

118. Je cède avec plaiſir au beſoin de pleurer.

Oui, le beſoin de nous trouver ſenſibles eſt ſi

grand, que nous cherchons à nous prouver, à exercer notre ſenſibilité par la douleur : c'eſt ce qui fait courir l'homme aux Gladiateurs, à la Grève, à des Spectacles qui le déchirent. On aimeroit mieux la fièvre ou la goutte qu'une maladie de langueur. Dans une converſation inſipide, nous cherchons la contradiction qui doit nous bleſſer ; les hommes qui s'ennuient ſaiſiſſent volontiers les occaſions d'avoir de l'humeur, ils en prennent, ils en donnent avec une ſorte de volupté.

S'il arrive un accident, une cauſe d'un chagrin léger, dans une ſociété où régnoit l'ennui, vous verrez tous les membres de cette ſociété s'entretenir longuement du ſujet de leur petite peine, l'exagérer, y revenir ſans ceſſe, prévoir ſans raiſon des conſéquences funeſtes, les parcourir avec détail, & rejetter d'abord tous les ſujets de conſolation ; obſervez dans ce moment leurs viſages, leurs geſtes, le ſon de leur voix, vous leur verrez une vie, une chaleur, une fécondité qu'ils ſont charmés de retrouver.

Ce beſoin d'être fortement ému par le ſentiment de la douleur ou par la crainte du danger, attache en partie le Soldat au métier de la guerre, le Navigateur à la navigation, l'homme déſœuvré au Jeu qui le conduit à ſa perte, l'Amant froid ou foible à la coquette, l'ami peu ſenſible à l'ami capricieux & inégal, & le dévot même à ſes macérations.

118. Et cherche un aliment à ma douleur profonde.

Un homme d'eſprit vouloit garder à ſon ſervice un domeſtique négligent, qui lui donnoit fréquemment de l'impatience. *J'ai remarqué*, me diſoit-il, *que lorſque j'ai eu de la colère le matin, je ſuis plus heureux & plus aimable le reſte de la journée.*

Le célèbre Cardan, dit dans l'hiſtoire de ſa vie, que ſi la Nature ne lui faiſoit pas ſentir quelque douleur, il ſe procuroit lui-même ce ſentiment déſagréable, en ſe mordant les lèvres, & en ſe tiraillant les doigts juſqu'à ce qu'il en pleurât.

Lorſque notre ame vient d'être émue, elle reçoit plus vivement les impreſſions de tout genre; l'homme agité par l'amour, dans les moments de la jalouſie paſſe à des ſentiments de haîne très-violents, a-t-il ſenti les fureurs de cette haîne paſſagère, il n'en eſt que plus amoureux. La colère eſt aiſément ſuivie de la plus tendre compaſſion, ſi vous éprouvez au Spectacle la terreur ou la pitié, vous admirerez plus vivement un trait ſublime, une penſée lumineuſe, la beauté de la Poéſie, &c.

L'ame tirée de la langueur, agitée, miſe en mouvement par la douleur factice ou réelle eſt plus ſenſible de toutes les manières de l'être, & jouit mieux des plaiſirs, des ſentiments agréables.

Après avoir éprouvé une peine paſſagère, mais vive, un accès de goutte, une contrariété, après avoir tremblé pour ſoi-même, pour ſon ami, ou pour Idamé, après avoir pleuré ſur ſes propres malheurs

ou ſur ceux de Didon ou de Phédre, on jouit avec une ame renouvellée, des plaiſirs de la ſociété & de ceux de la Nature, on ſe trouve plus animé, plus gai, plus tendre. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement pour ſe reconnoître ſenſible que l'homme cherche quelquefois la douleur, c'eſt pour ſe rendre plus ſenſible au plaiſir, il conſent d'acheter une ſomme de plaiſir par une certaine meſure de douleur.

118. La crainte & la triſteſſe entrent dans tous les cœurs.

Eſt-il poſſible que ces enfants ou ces hommes faits que les *Mies* & les Poètes charment dès qu'ils les font frémir ou pleurer, eſt-il poſſible que dans ce grand nombre d'hommes qui ſemblent avides de la douleur, il y en ait beaucoup qui ſe ſoient dit : je vais m'affliger un moment, pour me rendre plus ſenſible au plaiſir ? Non, ils ne ſe le diſent pas, mais ils le ſçavent, ils le ſentent.

L'expérience, dès l'âge le plus tendre, nous donne des réflexions, des règles, des maximes, que nous ne nous rappellons pas hors des circonſtances qui nous les ont données, nous ne les avons point revêtues de mots, d'expreſſions, & ſi nous n'éprouvons plus le ſentiment qui les a fait naître, elles ſont pour ainſi dire perdues pour nous ; ce que je dis ſe paſſe dans l'ame de l'homme le plus éclairé, & bien plus ſouvent dans l'ame des enfants & du peuple.

Ils ſont à cet égard dans la claſſe des animaux,

qui réfléchiſſent jusqu'à un certain point, mais ſans revêtir leurs réflexions de ces ſignes, de ces mots, qui donnent le moyen de ſe rappeller ſes idées lorſqu'on le veut; ces réflexions ne ſe préſentent aux animaux que dans le beſoin, c'eſt-à-dire, dans les occaſions ſemblables à celle qui les a fait naître.

Ces réflexions, ces vérités qui nous ſont preſqu'inconnues, ne laiſſent pas que de nous décider ſouvent, elles forment en partie nos habitudes, & ce qu'on appelle l'*inſtinct de l'homme*.

Toutes les paſſions, tous les beſoins nous font faire une foule de ces réflexions ſecrètes; c'eſt ainſi que les hommes acquièrent tous du plus au moins la connoiſſance des principes méchaniques, tous prennent un lévier plus ou moins long, ſelon que les corps qu'ils ſoulèvent ſont plus ou moins peſants, tous ſçavent conſerver ou reprendre l'équilibre, ſans s'expliquer les loix du mouvement, ils ſe ſouviennent ſans l'exprimer, ſans ſe le dire, qu'après avoir éprouvé la douleur ils ont été plus ſenſibles au plaiſir, & ils cherchent à être remués par la douleur.

120. Mais dans l'âge avancé lorſque l'homme apprécie,
Ce ſonge d'un moment, &c.

Les hommes d'un âge avancé repouſſent la plupart les impreſſions de la douleur, ils s'éloignent volontiers du Spectacle des malheureux, & aux Tragédies, aux Romans pathétiques, ils préfèrent la Comédie & des Contes plaiſants. C'eſt qu'ils ont moins d'intérêt à redevenir ſenſibles.

Parce qu'en devenant ſenſibles ils ne retrouveroient pas les jouiſſances qu'ils ont perdues, parce qu'ils ne retrouveroient pas les ſenſations, les illuſions, les plaiſirs de leur jeuneſſe, & qu'ils ſentiroient la douleur ſans en être dédommagés.

De plus, les émotions fortes, les grands mouvements les fatiguent, ils attaquent en eux les principes de la vie, tout ce qui eſt violent tend à les détruire. Plus occupés de leur conſervation que de l'envie de jouir, ils ne veulent que des émotions douces qui les animent, & les égaient ſans leur ôter le repos.

C'eſt-là, qu'un peuple aimable, au ſein d'un doux loiſir,
Sçait goûter, ou du moins eſpérer le plaiſir.

On pourroit dans les campagnes, auſſi bien que dans les villes, oppoſer les plaiſirs de la ſociété à la triſteſſe qu'inſpire la Nature. C'eſt ce que l'homme feroit dans des pays où il n'érigeroit point ſa triſteſſe en vertu & où il jouiroit de la liberté & de quelqu'aiſance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête Deſpote, de s'occuper ſérieuſement du bonheur de ſes humbles eſclaves, les hommes; ſi ce bon Deſpote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'Automne, & qu'il en conclue que cette ſaiſon inſpire la mélancolie, je ſuis perſuadé qu'il inſtituera des Jeux pour égayer ce triſte moment de l'année, & que la fin de l'Automne deviendra dans les campagnes, comme dans les villes, le tems des aſſemblées, des fêtes, des feſtins & des mariages.

121. Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.

Nous nous rapprochons de l'homme dans les moments où nous ſommes mécontents de la Nature, & nous nous rapprochons de nos amis dans les moments où nous ſommes mécontents de nous-mêmes; mais ces ſituations qui nous rendent la ſociété plus néceſſaire, nous rendent ſouvent moins ſociables: l'homme mécontent de lui-même eſt porté à la crainte, à la haine, à la colère, à la parſimonie, à la pareſſe, &c.

L'homme content de ſon ſort & de lui-même eſt diſpoſé à la joie, à l'amour de ſes ſemblables, à la généroſité, au courage, à l'activité, &c.

Pourquoi donc interdire trop les plaiſirs aux hommes & les ramener au ſentiment de leur foibleſſe?

Ecoutez cette fable: les hommes vécurent heureux & bons, lorſque le grand Oromaze leur eut donné les tréſors de la Nature & l'art d'en faire uſage; fiers de leurs plaiſirs & de leurs vertus, remplis de l'eſtime que leur inſpiroient pour eux-mêmes, leurs ſentiments nobles & leur bonheur, ils offroient en actions de graces à Oromaze, leur joie, leurs belles actions & leurs travaux.

Arimane qui ne peut produire que le mal & que ſon inquiétude force à produire, éternel ennemi d'Oromaze vouloit lui enlever ſes ſujets & l'Empire. Après de profondes méditations, il forma ſon plan déteſtable & ne tarda pas à l'exécuter. Il appella les vents impétueux enchaînés ſur les pôles du monde, ils accoururent, & entaſsèrent les nuages; ils éle-

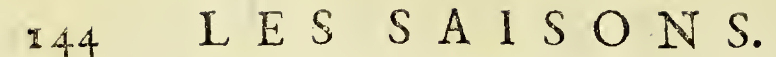
vèrent dans les airs les souffres répandus sur la surface du globe & ils en formèrent les tonnerres: la puissante main d'Arimane souleva les montagnes & en fit sortir des torrents embrâsés, il répandit les fleuves & les lacs sur les plus riches contrées.

Les hommes admirèrent d'abord les grands mouvements de la Nature; étrangers au mal, ils ne connoissoient pas la crainte, mais la perte des fruits dont ils se nourrissoient, la mort de leurs femmes, de leurs enfans, ou leurs propres blessures leur firent connoître toutes les douleurs. Arimane fit naître de nouveaux désordres dans les éléments, & l'apparence d'un désordre nouveau effraya les hommes.

Arimane eut alors des Temples; il y reçut les hommages de la crainte, & il vit avec une maligne joie qu'elle étoit plus puissante sur les hommes que l'espérance.

Ceux qui avoient éprouvé les pertes les plus sensibles ou de vives douleurs étoient devenus d'un caractère pusillanime & ne jouissoient qu'en tremblant des présents de la terre; accablés sous le poids des maux, ils oublioient de leur opposer la vertu & le plaisir.

Arimane les choisit pour l'aider à consommer ses noirs desseins; il les dispersa sur la terre, & d'un bout du monde à l'autre, ils crièrent, souvenez-vous que les plaisirs nous viennent d'Oromaze, & qu'en jouissant des plaisirs, vous offensez Arimane, & vous vous exposez à ses vengeances.



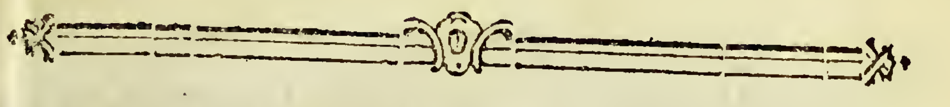
Ils furent écoutés, & les peuples tremblants se privèrent des dons de la Nature.

Les favoris d'Arimane s'apperçurent que les plus vertueux & les plus éclairés des hommes, lui étoient peu soumis & restoient attachés à Oromaze ; les hommes s'estiment encore, leur disoit Arimane, & l'élévation de l'ame est un crime à mes yeux. Ses favoris se répandirent de nouveau sur la terre, ils persuadèrent aux hommes que leurs vertus étoient fausses, que leurs talents n'avoient aucun mérite, & que leur raison n'étoit qu'aveuglement.

Voilà qui est bien, dit Arimane, Oromaze a perdu pour jamais ses sujets & l'empire, voilà les hommes devenus ignorants, pusillanimes, méchants, humbles, austères & malheureux. *Ils me seront soumis.*



ARGUMENT.



ARGUMENT.

*T*EMPÊTES *& déluge qu'amène ordinairement le ſolſtice d'Hiver. Sentimens de frayeur qu'inſpire le déſordre des élémens. Réflexions ſur l'ordre général de l'Univers. Gelée. L'Hiver ſous le Cercle Polaire, dans nos climats. Givre, Neiges, Glaces, & leurs effets dans les pays de montagne. Etat de la Nature, dont ſouffrent tous les êtres ſenſibles. Ses rigueurs inſpirent à l'homme une triſteſſe profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par des beſoins. Il doit aux rigueurs de la Nature l'état ſocial. Naiſſance de la Société : ſes progrès. Les Arts & les Sciences naiſſent tous de quelque beſoin. Les Beaux-Arts, l'élé-*

gance des Mœurs naiſſent du beſoin de plaire & de l'amour. Plaiſir que donne la Société dans ſa perfection. La plupart de ces plaiſirs ne ſont point néceſſaires au bonheur, même pendant l'Hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette ſaiſon. La vie heureuſe d'un grand Seigneur avancé en âge & retiré dans ſes terres, où il excite l'induſtrie & fait du bien.



LES SAISONS.

L'HIVER.

QUEL bruit ſourd & lointain deſcendu des montagnes
Retentit dans les bois, roule ſur les campagnes,
Redouble, arrive, éclate, & des plaines de l'air
Annonce à nos climats les fureurs de l'Hiver?
Le fougueux Aquilon déchaîné ſur nos têtes,
Sous un ciel ſans clarté promène les tempêtes;
Il ſiffle, tourne, gronde, & des vallons déſerts,
Rapide tourbillon s'élançant ſur les mers,
Il élève des monts ſur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés briſe les vaſtes ondes,
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé
Balance l'Océan ſur le globe ébranlé.
Les vents du haut des cieux précipitent les nues;
Nos champs ont diſparu ſous des mers inconnues,
Sur les eaux qui tomboient le ciel verſe des eaux;
Et les torrens preſſés par des torrens nouveaux
Bondiſſent ſur la plaine en proie à leurs ravages,

Le fleuve les reçoit, il franchit ses rivages,
Des hameaux abattus, des temples renversés,
Il traîne dans son sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars sur d'immenses vallées,
Soulevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttans contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes & ces vents qui se livrent la guerre,
Sur ses vieux fondemens ont fait trembler la terre;
Le monde est menacé du retour du chaos;
Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du Dieu du jour, dans la Nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumière.
O terrible Ouragan, suspendez vos fureurs!
O Campagne, ô Nature, ô Théâtre d'horreurs!
Quoi! d'un père adoré l'Univers est l'ouvrage,
Il chérit ses enfans, & voilà leur partage!
Le Soleil sans paroître avoit fini son tour,
Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour;
J'entendois les combats de Neptune & d'Eole.
J'étois seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger qui, du moins un moment,
Dissipe de nos maux le triste sentiment.
Je me trouvois alors dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous, en proie à la Nature.
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents augmentoient ma tristesse.
Je cherchois un appui qui soutînt ma foiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,

Et rendît l'eſpérance à ce monde alarmé.
A travers ces chaos, dans ce déſordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchoit l'Etre ſuprême.

CEPENDANT, au milieu de ces grands mouvemens,
L'Eternel impoſa le calme aux Elémens.
L'orage avoit tari le vaſte ſein des nues;
Déja ſe diviſoient leurs ondes ſuſpendues;
Et le flambeau des nuits, d'étoiles entouré,
Montoit ſur l'horiſon, d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers fuyant dans l'air humide,
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide.
On voyoit les forêts & les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les aſtres oſciller.
Ce bruit ſourd qui précède & qui ſuit les orages,
Expiroit dans les bois & le long des rivages.
Je ſentis ſe calmer le trouble de mon cœur.
Mon eſprit s'élevoit juſques à ſon Auteur;
Je ſuivois la Nature en ſes métamorphoſes;
Et, cherchant les rapports des effets & des cauſes,
Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'Univers.
Ces orages, diſois-je, & ces triſtes Hivers,
Nos maux & nos plaiſirs, nos travaux & nos fêtes,
Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.
Ils naiſſent de leur cauſe aux jours déterminés;
Et par ces changemens, la ſageſſe infinie
Dans l'Univers immenſe entretient l'harmonie.
Les vents qui ſur ces mers tourmentoient ces vaiſſeaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;

Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Elémens de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les Moissons.
Hiver, cruel Hiver, ton retour salutaire,
A de nouveaux présens doit disposer la terre.
Tandis que sur ces bords tu répands les frimats,
Le globe des Saisons va sur d'autres climats
Renouveller la vie, & varier l'année.
Soleil, marche, & poursuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie & les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisois ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la Nature.

LES AIRS étoient sereins; des Soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux:
Mais Borée apporta dans les ombres paisibles,
Ces atômes perçans, ces frimats invisibles
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé.
Là, le terrible Hiver établit son empire.
Dans ces lieux désolés où la Nature expire,
Habitent le désordre & l'uniformité.
Au bord de l'horizon le Soleil arrêté,
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,

Roule ſix mois entiers autour de l'hémiſphère,
Deſcend, ſe précipite, & ſix mois éclipſé,
Laiſſe régner la nuit ſur l'horizon glacé.
Le Pôle lance alors des feux rouges & ſombres;
Et leur triſte lueur qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'Hiver en ce moment s'y livre à ſes fureurs;
Il ſubjugue Neptune, il couvre de ſes chaînes
Cette mer ténébreuſe où les vaſtes baleines,
Se montrant en Automne aux yeux des matelots,
Sembloient de longs écueils élevés ſur les flots.
Il envoie au midi la peur & les orages,
La famine & les vents, la mort & les ravages.
D'un froid âpre & funeſte il pénètre nos ſens.
Le Soleil lance en vain quelques traits impuiſſans;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de criſtal ont chargé la Nature.
On n'entend plus le ſoir la courſe des ruiſſeaux;
La caſcade muette a ſuſpendu ſes eaux,
Et ſouvent le Berger, au lever de l'Aurore,
L'obſerve en l'écoutant, & croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis ſur les vaſtes étangs,
Renferment ſous un mur leurs triſtes habitans.
Ce fleuve eſt enchaîné dans ſa courſe rapide;
Il voudroit s'élancer de ſa voûte ſolide,
Sous le criſtal vainqueur il roule empriſonné.
De givre, de glaçons ce bois eſt couronné;
Ils brillent ſuſpendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimats raſſemblés dans les airs,

Pèſent ſans mouvement ſur les côteaux déſerts,
Et la voûte des Cieux, qui ſemble être abaiſſée,
Dépoſe avec lenteur la vapeur condenſée.
Si le Fermier parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ſes champs il ne les connoît plus.
Et la vaſte blancheur ſur le monde étendue,
Déconcerte ſes pas & fatigue ſa vue;
Ce voile univerſel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, & les bienfaits des Dieux.
Aux flancs des monts altiers, à leurs cîmes glacées,
L'Hiver a ſuſpendu les neiges entaſſées;
Et lorſqu'aux champs de l'air luttent les Aquilons,
Quand les feux du Soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées
Où l'homme a conſervé ſes vertus & ſes droits,
Où paiſible & guerrier, libre & ſoumis aux lois,
L'habitant fortuné de la ſage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'eſpace de la vie.

La, j'ai vu deux Epoux, ou plutôt deux Amans:
Leurs cœurs s'étoient donné leurs premiers ſentimens;
Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois ſombre, entouroient leur aſyle;
La même volonté ſembloit les animer.
Modérés, bienfaiſans, heureux d'être & d'aimer,
Souvent ſous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
Le couple fortuné conduiſit l'abondance.
La tendreſſe contente ajoute à la bonté.
Un jour où le Soleil prodiguant ſa clarté,

D'émeraude & d'azur, de rubis & d'opale
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux;
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le Chamois errant dans la montagne,
Le jeune & tendre époux s'arrache à sa compagne:
Une terreur secrette attrista ses adieux.
Mais, avant qu'Hespérus eût brillé dans les Cieux,
Il retourne à pas lents & courbé sous sa proie.
Son fils, à sa rencontre accourt ivre de joie;
Le père l'apperçoit, &, lui tendant la main,
Le soutient sur la glace & poursuit son chemin.
Déja de sa cabane il découvroit l'entrée;
C'est-là qu'il va revoir une épouse adorée;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.
Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens;
Et des glaçons flottans sur sa croupe ébranlée
La masse tombe, roule, & comble la vallée;
Jusqu'aux voûtes des Cieux leur chûte a retenti.
Du peuple vertueux l'asyle est englouti.
Hélas! sous ses glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie!
Les yeux levés au Ciel & les bras étendus,
L'époux foible, mourant, répète, elle n'est plus.
Son fils pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés & pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents & pénibles.
Aussi-tôt des voisins généreux & sensibles,

Viennent les enlever à ces ſcènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur,
Il s'élance & s'arrache à leur pitié cruelle.
  Ah ! courons, mes amis, je l'entends qui m'appelle ;
J'y cours. Il dit, il vole, & la bêche à la main,
Dans ces monts de criſtal ſe traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur maſſe étendue & profonde.
Un ſeul de ſes voiſins l'embraſſe & le ſeconde ;
Son délire du moins adoucit ſes douleurs.
Courbé ſur les glaçons qu'il baigne de ſes pleurs,
A la clarté du jour & dans la nuit obſcure,
Combattant le ſommeil, la faim & la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, haraſſé,
Pourſuit un mois entier ſon ouvrage inſenſé.
  Mais il revoit enfin la vérité funeſte ;
Et meſurant des yeux le travail qui lui reſte,
Déſolé, ſans eſpoir, avide de la mort,
Il veut ſe dérober aux horreurs de ſon ſort :
Il regarde ſon fils, & ſe ſoumet à vivre.
Je n'ai pu, diſoit-il, la ſauver ni la ſuivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
  Le Soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du Sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entaſſés,
Et du ſein moins profond des frimats affaiſſés,
L'époux infortuné voit ſortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit ſa cabane.
Saiſi dans ce moment de joie & de terreur,
Il reprend ſon travail, le quitte avec horreur,

Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui ſemble revoir ſon épouſe accablée,
Son ſein livide & froid, ſes traits défigurés,
Ou ſous les murs ſanglans ſes membres déchirés:
Il étoit pourſuivi par cette affreuſe image.
Un bruit lugubre & ſourd interrompt ſon ouvrage;
Il entend ſous la glace une voix & des cris,
Il entend.... c'eſt ſon nom & le nom de ſon fils;
Il prête en friſſonnant une oreille attentive.
Ciel ! ô ciel! ſeroit-ce elle, eſt-ce une ombre plaintive?
Seroit-il retombé dans ſon égarement?
Il le craint; mais ſon fils, ſon fils en ce moment
A reconnu la voix, & s'écrie, ô ma mère!
Hors d'eux-mêmes, tremblans, & le fils & le père
Frappent ſur les glaçons à coups précipités;
Et bientôt des frimats les reſtes écartés,
Leur laiſſent voir du toit les ſolives puiſſantes
Qui n'ont point ſuccombé ſous leurs charges peſantes.
La porte ſur ſes gonds tourne & s'ouvre à leurs voix!
Chère épouſe.... elle vit... c'eſt elle... je la vois.
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée;
Et tombant dans ſes bras dont elle eſt entourée,
Baiſe ſon front chéri qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs!
Hélas! ſous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je diſois, il perd tout, le voilà ſeul au monde.
Il ne pouvoit répondre, & tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour-à-tour ſerroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux: les ſoins, la complaiſance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance;

Ils vivent l'un par l'autre, ils exiſtent pour eux ;
Le jour ſuccède au jour, & les voit plus heureux.

CEPENDANT l'Hiver règne, & l'Aſtre de la vie
Diſſimulant ſa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans ſous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux Êtres animés.
Des champs & des forêts l'hôte le plus timide,
S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
Et courant au hameau, ſemble avoir oublié
Et les piéges mortels, & l'homme ſans pitié.
Hélas ! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
L'hôte informe & cruel de la ſombre Hercinie
S'inſtruit à triompher des horreurs des ſaiſons.
Il marche d'un pas lent, hériſſé de glaçons,
Où dans un antre obſcur, fièrement impaſſible,
Il oppoſe au beſoin ſon courage inflexible.
Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens du meurtre & de ſang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes,
Et courant en fureur à travers les campagnes,
Ils oſent s'élancer ſur l'homme épouvanté.
Ce Roi de l'Univers, ſa grace & ſa fierté,
Ce front où de ſon rang la nobleſſe eſt empreinte,
Ne leur inſpire plus le reſpect & la crainte.
Ces monſtres affamés cherchent dans les tombeaux
Des oſſemens poudreux ou d'horribles lambeaux :
On entend quelquefois des cris lents & funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et ſe mêler dans l'air aux triſtes ſifflemens

Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents:
Ces funeſtes concerts que les monts réfléchiſſent,
Semblent être l'écho des mânes qui gémiſſent.
Le lâche qui pourſuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui bleſſe un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide aſſaſſin, le monſtre ſanguinaire
Qui plongea le couteau dans le ſein de ſon frère,
Croit voir en ce moment les ſpectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déſerts;
Leurs longs gémiſſemens, leurs clameurs lamentables,
Retentiſſent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

Ah! ſi l'ami des lois, le juſte eſt ſans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il ſouffre, il voit ſouffrir. Sur tout ce qui reſpire,
La douleur & la mort étendent leur empire.
O toi qui fis nos ſens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins ſenſible, ou ſuſpens tes rigueurs.
Dieu qui diſposas tout, Dieu dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les Soleils & les Mondes,
Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs?
Glacé par les frimats, brûlé par les chaleurs,
Jeté par la Nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déſerts ſauvages,
Abandonné ſans force au choc des élémens,
Le martyr de ſes ſens & de ſes ſentimens,
De chagrins en chagrins conduit par l'eſpérance,
Il paſſe dans les pleurs ſon moment d'exiſtence,
Et ſe traîne, accablé ſous le poids de ſes maux,
Sur un monde en ruine, à travers les tombeaux.

Mais c'eſt trop oublier les bontés de mon Maître,
Et les plaiſirs ſans nombre attachés à mon être.
Talens, amour des arts, agréables inſtincts,
Palais où le bon goût préſide à nos feſtins,
Cercles brillans & gais où la raiſon s'éclaire,
Où l'eſprit s'embellit par le deſir de plaire,
Doux beſoin du plaiſir, aimable volupté,
Sentimens animés par la ſociété,
Tendres liens des cœurs, amitié ſainte & pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la Nature.

Aimons, vivons enſemble, adorons notre Auteur:
Il a mis dans nos ſeins le génie inventeur,
Et de ce noble inſtinct l'activité féconde
Aſſervit à nos vœux les airs, la terre & l'onde;
Mais ce génie enfin devoit être excité.
L'homme ſans ſes beſoins n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid & les orages,
Un jour il aſſembla des joncs & des feuillages;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut ſous ſon toit de roſeaux.
Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
Souvent il arrachoit une herbe empoiſonnée;
Mais l'arbre qu'il choiſit lui prodigua ſes dons,
Le champ qu'il ſillonna lui livra les moiſſons.
L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure,
Alloit aux animaux diſputer la pâture.
Et le Tigre cruel, le Lion affamé,
Triomphoient aiſément d'un rival déſarmé:
Souvent il échappoit; mais couvert de morſures

Il portoit en tremblant ſes mains ſur ſes bleſſures :
Il fuyoit au harſard ; ſes cris longs & perçans
Rempliſſoient des forêts les antres gémiſſans ;
Les inſectes de l'air, la ronce enſanglantée,
Aigriſſoient les douleurs de la plaie irritée ;
Et bientôt épuiſé, rampant avec effort,
D'un ſon de voix horrible il invoquoit la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée ;
La pierre inévitable aux monſtres fut lancée ;
La maſſue écraſa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ſes traits.
La rigueur des Hivers à l'homme encor ſauvage,
Du feu tombé des Cieux apprit à faire uſage.
La foudre ſerpentoit ſur les rameaux briſés,
Des peupliers fumans, des cèdres embraſés.
Ce prodige étonna l'homme foible & ſtupide ;
Il obſerva le feu dans ſa courſe rapide,
Il le vit dans les bois s'étendre & s'arrêter.
Il apprit à l'éteindre, à le reſſuſciter ;
Et bientôt aſſervi, l'élément indocile
De l'homme ſon vainqueur devint l'eſclave utile.
Aux rives d'Aréthuſe, aux bords des Leſtrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit ſourd & ſemblable au tonnerre,
Qui grondoit ſous les eaux & rouloit ſous la terre,
Virent au même inſtant le Soleil ſe voiler,
Les plaines ſe mouvoir, les forêts s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever juſqu'aux nues,
Et les vents balancer ſes vagues ſuſpendues.
L'Æthna tonne ; il s'entr'ouvre, & de ſes flancs briſés

Il vomit à grand bruit des torrens embrâſés.
Les éclairs jailliſſoient de ſa cîme tremblante ;
Il lançoit des rochers, une cendre brûlante.
Atteint par ces rochers, par les flots enflammés,
Déchirés & ſanglans, a demi conſumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux ſauvages,
Fuyant, ſe rencontrant ſous les mêmes ombrages,
Rapprochés par la peur, égarés, éperdus,
Rempliſſoient les déſerts de leurs cris confondus.
  Le Ciel ſe calme enfin; la Nature eſt tranquille,
Et chaque être animé reconnoît ſon aſyle.
L'homme aux pieds de l'Æthna, dont le ſein brûle encor,
Voit en ruiſſeaux ardens l'argent, le fer & l'or,
Rouler avec le feu qui les rendit fluides ;
Auſſi-tôt arrachés du flanc des monts arides
Tranſportés au Lipare, aux antres de Lemnos,
Du Bronte infatigable ils comblent les fourneaux.
Le métal enflammé coule, étincelle, écume,
Et le peſant marteau retentit ſur l'enclume.
  Déja l'acier tranchant, ſous ſes coups redoublés,
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
Les marbres diviſés ont crié ſous la ſcie ;
La bêche ouvre des champs la ſurface endurcie ;
Et le Courſier d'Enna, regrettant ſes forêts,
Traîne le Soc rampant à travers les guérets.
  L'homme jouit alors des tréſors de la terre ;
Il ne ſe borna plus au triſte néceſſaire,
Et ſe trouva des goûts & des beſoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les Arts & les travaux.
Des bords de l'Océan, des forêts enflammées,

Sortirent des Cités par les arts animées ;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaiſſeau qui ſillonnant les mers
Maîtriſant la tempête & les vagues rebelles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

Jadis dans les forêts les ſauvages humains,
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains ;
Sur le ſable rougi du ſang de l'innocence,
Le ſang étoit encor verſé par la vengeance :
La crainte les ſoumit au frein ſacré des loix.
On arma de faiſceaux des Conſuls ou des Rois :
Leur pouvoir eut long-tems des bornes ſalutaires ;
Du bonheur des humains ſages dépoſitaires,
Monarques bienfaiſans, Citoyens couronnés,
Ils inſpiroient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance ;
Mais à ſes mœurs encore il manquoit l'élégance,
Il manquoit les Beaux-Arts. Le plus vif des deſirs,
Ce beſoin qui conduit au plus doux des plaiſirs,
L'Amour donna l'eſſor aux talens, au génie.
Il meſura le chant, fit naître l'harmonie.
L'homme, à peine arraché des antres & des bois,
Au ſon des inſtrumens ſut marier ſa voix ;
L'art donné par l'Amour, ſervit à l'Amour même ;
Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.
L'uniſſon de la voix, celui des inſtrumens,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémiſſemens ;
Remué par ces ſons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connoître la danſe ;

*

Elle animoit ſes jeux, augmentoit ſa gaîté,
Et diſpoſoit encor l'âme à la volupté.
Mais il eſt d'autres arts que l'Amour a fait naître.
Tendre Dibutadis, c'eſt lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça ſur un mur l'ombre de Polémon.
A peine des Beaux-Arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au ſexe qu'il adore;
Ce ſexe en fut l'arbitre. Appollon enchanté
Fit recevoir les loix que dictoit la beauté:
On vit naître le goût. La richeſſe indolente,
Invoqua, l'or en main, l'induſtrie indigente;
Un luxe ingénieux amuſa ſes loiſirs.
L'homme plus délicat ſur le choix des plaiſirs,
Leur allia bientôt la grace & la décence.
Dans les Arts & les Mœurs on connut l'élégance.
Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux
Dont les feux répétés tremblent dans les criſtaux,
Vainqueur du ſombre Hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux & diſpoſer des fêtes.
Sur ces riches lambris l'opulence & les arts
Se diſputent entre eux de fixer vos regards.
Ici, par les Vanloo la Nature exprimée,
Reſpire, penſe, agit ſur la toile animée;
Là, l'aiguille ſavante égala les pinceaux:
La volupté choiſit le ſujet des tableaux.
Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine:
L'or & l'émail des fleurs, les perles & l'hermine,
D'un peuple aimable & jeune ornent les vêtemens.
L'incarnat des rubis, le feu des diamans,

Répandent un jour doux ſur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont ſe fixer ſur elles.
Le deſir de tout vaincre & l'eſpoir du ſuccès,
Brillent modeſtement dans leurs yeux ſatisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danſe.
L'Amour, ſans ſe montrer, fait ſentir ſa préſence,
Et plein d'un ſentiment vif & délicieux,
Chacun ſent le plaiſir qu'il voit dans tous les yeux.
  Entrez dans ces ſallons où de bruyans Protées
Echangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte & les maſques trompeurs
Font naître à chaque inſtant d'agréables erreurs:
Là, le maintien décent, la froide retenue,
N'impoſent pas la gêne à la joie ingénue:
Là, les ſexes, les rangs, les âges confondus,
Suivent, en ſe jouant, la Folie & Momus.
  O doux amuſemens d'une aimable jeuneſſe!
Dans les jours des frimats vous charmiez ma triſteſſe,
Lorſque j'étois encore à la fleur de mes ans:
Mais j'oppoſe aujourd'hui les arts & les talens
Aux langueurs des Hivers, au déclin de mon âge,
Et je goûte un bonheur auſſi doux & plus ſage;
Je veux que mes plaiſirs m'inſpirent des vertus.
  J'entendrai Cornélie, Alvarès & Burrhus:
L'âme dans ces héros ſe choiſit des modèles,
Et s'eſſaie avec eux à des vertus nouvelles;
Là, tous nos ſentimens ſont purs & généreux;
Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux:
Je voudrois m'élancer au ſecours de Zopire.
Que j'ai verſé de pleurs ſur la mort de Zaïre!

Mais ces pleurs étoient doux ; le plaiſir d'admirer,
Autant que la pitié, me forçoit à pleurer.
O ſpectacles divins! écoles reſpectables
Du véritable honneur, des vertus véritables!
Théâtre où, pour inſtruire & les Grands & les Rois,
L'auguſte vérité fait entendre ſa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui, d'aimables Cenſeurs de l'humaine folie
Vont ſur une autre ſcène amuſer mon loiſir,
Et déguiſer encor leurs leçons en plaiſir :
Ils nous ont délivré des gothiques uſages,
Des antiques travers, du vernis des vieux âges ;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir ſans ſonger à s'inſtruire ?
Les Muſes, les Amours, unis pour me ſéduire,
M'enlèvent à l'inſtant dans un monde enchanté,
Où tout vante, reſpire & peint la volupté.
Melpomène eſt ici plus tendre que terrible ;
C'eſt au plaiſir d'aimer qu'elle me rend ſenſible.
Quels ſons harmonieux! quels tableaux raviſſans!
Tous les arts à-la-fois ſéduiſent tous mes ſens ;
Les chants & les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards ſont conduits de merveille en merveille :
Je deſcends de l'Olympe au bord des vaſtes mers ;
J'ai vu les champs de Mars, & la nuit des Enfers ;
Je leur vois ſuccéder de rians payſages,
Où de jeunes beautés danſent ſous les ombrages ;
Leurs pas pleins de molleſſe irritent mes deſirs ;
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaiſirs.

Ici les ſpectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encore à mes yeux un ſpectacle agréable.

C'EST vous, ſexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux ſi brillans, ces théâtres pompeux.
Lorſque le grand LOUIS ſuſpendoit ſes conquêtes,
Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes;
Les talens raſſemblés célébroient dans ſa Cour,
Ses victoires, ſes goûts, vos charmes & l'Amour.
Des mœurs & des plaiſirs arbitres éclairées,
Vous avez en tous tems illuſtré nos contrées;
Vous changiez en héros nos ſtupides aïeux.
C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couroient ou défendre, ou venger l'innocence;
Un mot de votre bouche étoit leur récompenſe.
Le vaillant Paladin vous conſacroit ſon bras:
C'eſt vous qu'il invoquoit au milieu des combats;
Il vous rendoit un culte; & ces honneurs ſuprêmes
Vous élevoient encore au-deſſus de vous-mêmes.
Illuſtres par vos choix, & non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs;
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles;
Aux charmes des beaux arts vous les rendiez ſenſibles.
On vit la courtoiſie habiter les châteaux;
L'eſprit fut introduit dans les jeux des héros;
Apollon célébroit les guerriers & les belles;
Le Paladin chantoit & combattoit pour elles.
Régnez, ſexe charmant, régnez ſur l'Univers:
C'eſt ſur-tout au François à reſpecter vos fers;
Qu'il doive encor ſa gloire au deſir de vous plaire.

Conſervez, ranimez ſon brillant caractère,
Cet amour pour ſon Prince & pour la liberté,
L'art d'embellir la vie & la ſociété,
Et ce mélange heureux de ſoupleſſe & d'audace,
De force & de gaîté, de grandeur & de grace.

Mais quoi! pour triompher de l'ennui des Hivers,
Faut-il donc tous les arts, les bals & les concerts?
O! ſi je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient, au Printems, à mes yeux enchantés!
Me retrouver encore auprès de la Nature,
Eſpérer les zéphirs, & prévoir la verdure!
Là, ſous un toit modeſte aux Muſes conſacré,
Et de Chantres divins, de Sages entouré,
Je jouirois en paix des charmes de l'étude.
  Heureux l'ami des arts qui, dans la ſolitude,
Sait goûter tour-à-tour l'Arioſte & Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke & Newton!
Heureux qui ſait jouir, & qui cherche à connoître!
  Muſes, guides de l'homme, ornemens de ſon être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez ſenſible aux graces, aux beautés,
Muſes, je vous aimai dès l'âge le plus tendre:
Je voulois tout ſentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel tranſport, quel plaiſir vif & pur
J'appris à diſtinguer ſur le céleſte azur,
Ces globes dont Newton meſura la carrière,
Et que l'Aſtre du jour dore de ſa lumière,

De ces brillans ſoleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés ſuſpendus autour d'eux !
Mon eſprit s'élançoit dans l'étendue obſcure ;
Je voyois ſous mes pas s'agrandir la Natnre,
J'ajoutois chaque inſtant un monde à l'Univers ;
Et franchiſſant encor l'immenſité des airs,
Revenu ſur la terre, à ce point inviſible
Qui décrit dans l'eſpace un trait imperceptible,
J'obſervois les reſſorts, les mœurs des animaux.
Je ſavois dans leurs rangs placer les végétaux ;
J'étois ravi de voir, à travers un Méandre,
La sève en circulant s'élever & deſcendre ;
J'appris pourquoi les mers bravant la peſanteur,
Vont, deux fois en un jour, du Pôle à l'Equateur ;
Je cherchois dans les airs les cauſes du tonnerre ;
J'aurois voulu percer le centre de la terre,
Voir ſous la main du tems les marbres s'y former,
Et ſous les monts tremblans les métaux s'enflammer.

Mais c'eſt l'homme aujourd'hui que j'aſpire à connoître ;
Je cherche à pénétrer les ſecrets de ſon être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés les tems, nos loix & nos erreurs :
J'interroge à regret les faſtes de l'hiſtoire.
Ces monumens confus de misère & de gloire
Me montrent les Etats l'un par l'autre abattus,
Le choc des Nations, & trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou ſur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins ptotégé qu'enchaîné par les loix,

Le jouet des tribuns, ou l'eſclave des Rois.
La fraude le ſubjugue, ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatiſme ſublime,
Qu'Athênes reſpira dans les loix de Solon,
Seul démon de Socrate, âme du grand Caton.
Vertu des Antonins, bonté vaſte & féconde,
Inſpirez, conduiſez les arbitres du monde,
Et que le tems rapide amène à nos neveux,
Non des ſiècles brillans, mais des ſiècles heureux.
Que les Muſes, les arts & la philoſophie
Paſſent d'un peuple à l'autre & conſolent la vie.
Vérité, juſte effroi des mortels corrompus,
Puiſſans par les erreurs, & grands par les abus,
Achève, il en eſt tems, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple, & te déguiſe au ſage.
En vain l'aveugle orgueil & l'envie en fureur,
Défendent contre toi l'ignorance & l'erreur;
Ils n'éclipſeront pas le jour qui vient d'éclore,
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

Souvent les voyageurs m'entraînent ſur leurs pas:
J'erre avec Magellan de climats en climats;
Ou les voiles d'Anſon m'emportent ſur les ondes.
Je compare les loix & les mœurs des deux Mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alizés
Dépoſent la fraîcheur ſur les champs embrâſés,
Où l'art n'a point encor ſubjugué la Nature.
L'homme y recueille en paix des moiſſons ſans culture:
Les forêts à ſa faim offrent des alimens;
Le froid n'offenſe point ſon corps ſans vêtemens;

La nuit, dans un hamac qu'il ſuſpend au branchage
Le jour, errant ſans ſoins ou couché ſous l'ombrage,
Il eſt triſte, indolent, ſans mœurs & ſans bonté;
Son âme s'endurcit dans ſa ſtupidité;
Nul beſoin n'éveillant ſa ſombre léthargie,
Ainſi que ſans lumière, elle eſt ſans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour;
Des mers du Gangaride aux champs de Viſapour;
Dans Agra, dans Delhy, dont le peuple ſervile
Redoute encor Timur dans ſa race imbécile,
Là, d'un Trône uſurpé mépriſables ſoutiens
Défenſeurs des tyrans contre les Citoyens,
Les Nobles, les Omras oppriment l'induſtrie,
Qui ſemble pour eux ſeuls enrichir leur Patrie.
Qu'on ne me vante plus ce bonheur des climats
Où jamais Orion n'envoya les frimats,
Qu'un ſol riche, un ciel pur, & l'or ſoient leur partage.
Le nôtre eſt la raiſon, l'horreur de l'eſclavage,
Un cœur ami des loix, & des vertus de Mars.

Mais je reviens encor dans le temple des arts.
Le ſanctuaire s'ouvre, & j'apperçois Virgile.
Il s'avance, appuyé ſur le Chantre d'Achille:
L'un ſublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre ſage, élégant, tendre & majeſtueux:
Je crois ſentir en moi le feu qui les inſpire.
Déja dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorſque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs & de pampre nouveaux,
Il rit, verſe du vin, & chante ſa maitreſſe;

Il me fait partager ſa joie & ſon ivreſſe.
Ovide me tranſporte au palais du ſoleil;
Et, tranquille habitant de l'Olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me ſens ranimé par de douces chaleurs;
J'y foule les gazons, j'y marche ſur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'impoſture agréable
Donne à mes ſens trompés un plaiſir véritable.
  Du plus grand de nos Rois le Chantre harmonieux
Rempliroit ſeul mes jours d'inſtans délicieux:
Vainqueur des deux rivaux qui régnoient ſur la ſcène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène;
De la crédule hiſtoire il montre les erreurs;
Il peint de tous les tems les eſprits & les mœurs
Que n'a-t-il point tenté dans ſa carrière immenſe?
Lui ſeul réunit tout, la force, l'abondance,
Le goût, le ſentiment, la grace, la gaîté.
Le premier de ſon ſiècle, il l'eût encore été
Au ſiècle de Léon, d'Auguſte & d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas! ni le voir, ni l'entendre:
Perdu pour ſes amis, il vit pour l'Univers.
Nous pleurons ſon abſence en répétant ces vers;
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime;
A ce grand homme encor je devrai mes plaiſirs.

Mais tandis que l'étude occupe mes loiſirs,
Lorque je goûte en paix mon bonheur ſolitaire,
Il le faut avouer, du ſtupide vulgaire

Les plaiſirs de l'eſprit ſont encore ignorés.
Tout mortel eſt ſenſible, & peu ſont éclairés.
Sages cultivateurs, dans vos humbles aſyles,
Vos momens ſont à vous, vos loiſirs ſont utiles.
Le bonheur de la vie eſt dans l'emploi du tems.
Il faut des ſoins légers & des travaux conſtans,
Plus agir que penſer. Vos jours toujours ſemblables
Coulent dans des plaiſirs ſimples, inaltérables;
Votre eſprit eſt tranquille; il ſait de mois en mois
Attendre la Nature, en écouter la voix.
L'Hiver a ſes travaux. La gerbe deſcendue,
Sur l'argile applanie eſt déja répandue;
Sous vos coups meſurés les épis écraſés,
Laiſſent ſortir le grain de ſes liens briſés:
Bientôt dans la Cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du tems vous pourrez vous inſtruire,
Et rapporter à Liſe un corſet chamarré,
Des beautés du canton triſtement admiré.
Vous allez renverſer ſur leurs rameaux antiques
Ces chênes dévoués à vos dieux domeſtiques,
Par un peuple naiſſant ils ſeront remplacés.
Délivrez vos guérets de ronce embarraſſés;
Qu'un rempart aux torrens en défende l'entrée,
Et quand le tems rapide amène la ſoirée,
Qu'un facile travail, de doux amuſemens,
De la longue veillée abrége les momens.
Façonnez les appuis du pampre qui doit naître,
Ou taillez en longs pieux le branchage du hêtre;
Préparez le travail dans les jours du repos,
Armez de fers aigus ces herſes, ces rateaux;

Réparez l'inſtrument que le tems endommage,
Et de la rouille active arrêtez le ravage.
Cependant votre épouſe aux lueurs d'un braſier,
D'un doigt ſouple & léger entrelaſſant l'ozier,
Précipite gaîment une chanſon naïve,
Ou traîne en gémiſſant la romance plaintive.
Sous vos paiſibles toits vos voiſins raſſemblés,
Preſſent votre foyer de cercles redoublés,
Où préſide un Neſtor, l'oracle du village.
Il annonce au canton le beau tems ou l'orage,
Même ſans ſe tromper il prédit tous les ans,
Les refus de la terre ou ſes riches préſens.
De l'antique féerie on raconte une hiſtoire;
L'Orateur qui la croit, l'atteſte & la fait croire.
Un ſpectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit ſa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire eſt ſaiſi d'épouvante;
Le ſilence & la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle eſt reſſerré.
Mais pendant ces récits la robuſte jeuneſſe
Se livre ſans contrainte à ſa vive allégreſſe.
A peine la muſette & l'humble chalumeau
Ont raſſemblé le ſoir les galans du hameau,
Que dans un vaſte enclos, préparé pour la danſe,
Ils viennent étaler leur ruſtique élégance;
Leurs pas ſont ralentis ou preſſés au haſard;
Ils ſuivent ſans cadence un inſtrument ſans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village;
La Muſe & la Bergère ont le même langage.

Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris :
Le baiser est donné, mais il paroît surpris :
Au larcin de l'Amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
Le vieillard qui sourit aux jeux de ses enfans,
Tournant vers sa moitié des yeux reconnoissans ;
Qu'ils jouissent, dit-il, des plaisirs de leur âge,
Et qu'un jour mon bonheur puisse être leur partage.
O mortels innocens, que votre sort est doux !

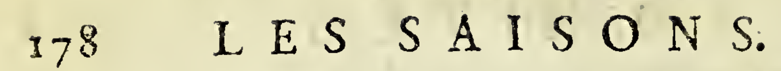
Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime & son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre ;
Le bon sens est son code, & l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asyles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme étoit ravie,
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
L'étude & les plaisirs, la guerre & les Amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours ;
Mais dans ces tems d'erreur, de folie & d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse,
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,

Doit au peuple son tems & l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre ;
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un Seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée & tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur & plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus ;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Etre ami de soi-même, amant de la Nature.
J'étois content ; mais seul dans cet heureux séjour
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour :
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne.
Nous élevions un fils pour l'Etat & pour nous ;
J'avois tous les plaisirs d'un père & d'un époux ;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
Où l'homme qui vieillit sent déja sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse & mon fils.
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance :
Le jour, sur leurs tombeaux j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers, mais mon âme affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à desirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.
Un jour, où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile

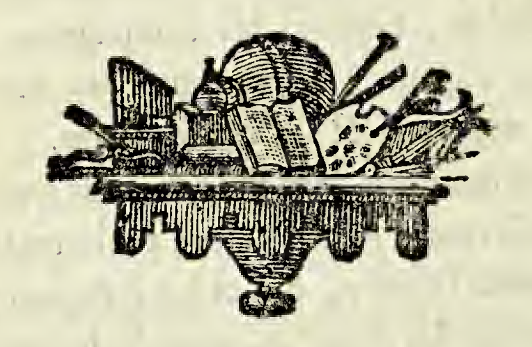
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai fenfible aux cris d'un malheureux ;
Je courus à fa voix : fes plaintes redoublèrent ;
Je lui tendis les bras, & nos larmes coulèrent ;
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
Et je lui favois gré de me rendre des pleurs.
  Hélas ! l'infortuné, fans force, fans courage,
Se traînoit avec peine, & quittoit fon village
Où la faim confumoit fon père & fes enfans.
Je calmai fa douleur, & mes foibles préfens,
Sous le chaume où pleuroient fes enfans & fon père,
Firent naître la joie, à leurs cœurs, étrangère ;
Je fentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir ;
Je reconnus en moi la trace du plaifir.
  A l'aride fougère, aux chardons inutiles
Cérès avoit livré fes champs les plus fertiles ;
Un peuple nourri d'herbe & vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux.
Je voulus réveiller cette trifte indolence,
Et rappeller ici l'induftrie & l'aifance.
Charmé de mes deffeins, j'entrevis le bonheur,
Et déja le chagrin pefoit moins fur mon cœur.
  L'indigent féconda la terre abandonnée ;
Je payai fes momens. Du prix de fa journée
Il meubla fa cabane & vêtit fes enfans ;
Ils vivoient des moiffons qui couronnoient mes champs.
  Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on foulage ;
C'eft l'effet du travail, en tout tems, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve & l'orphelin,
Rouler fur les fufeaux ou la laine ou le lin ;

Les vieillards, par des ſoins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaiſir d'être utiles;
On paya les impôts ſans ſe croire opprimé :
Tout fut riche & content, & moi je fus aimé.
O mon ami! l'amour, les ſens & la jeuneſſe,
Des plaiſirs les plus doux m'ont fait ſentir l'ivreſſe;
Mais protéger le foible, inſpirer la vertu,
Eſt un plaiſir plus grand qui m'étoit inconnu.
Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au ſeuil de leur chaumière;
Lorſque j'ai raſſemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit & chante, & me doit ſon bonheur;
Quand je me dis le ſoir ſous mon toit ſolitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit; j'éprouve en ce moment
Une céleſte joie, un ſaint raviſſement,
Et ce plaiſir divin ſouvent ſe renouvelle:
Le tems n'en détruit pas le ſouvenir fidèle,
On en jouit toujours; & dans l'âge avancé,
Le préſent s'embellit des vertus du paſſé.
Du tems, vous le voyez, j'ai ſenti les outrages:
Déja mes yeux éteints ſont chargés de nuages,
Mon corps eſt affaiſſé ſous le fardeau des ans;
Mais, ſans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes ſens;
J'embraſſe avec ardeur les plaiſirs qu'il me laiſſe.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieilleſſe;
Je m'occupe, je penſe, & j'ai pour volupté
Ce charme que le Ciel attache à la bonté.
Ainſi dans tous les tems jouit le cœur du ſage,
Et ſon dernier ſoleil brille encor ſans nuage.

Oui, l'arbitre éternel des êtres & des tems,
Réserve des plaiſirs à nos derniers inſtans.
O Dieu ! par qui je ſuis, je ſens, j'aime & je penſe,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoiſſance ;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent juſqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de ſon Roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis ſortir le jour, l'harmonie & les Mondes ;
Et quand ta main puiſſante eut ſemé dans les cieux
Les globes éclairés, les ſoleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'exiſtence,
Pour épancher ſur eux ta vaſte bienfaiſance :
Tu répandis la vie & la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immenſité ;
Ta main ſur leur ſurface éleva les montagnes,
Enfonça l'Océan, déploya les campagnes.
Suſpendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux & les êtres vivans.
Le tems ſuivi des jours, des ſaiſons, des années,
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées ;
Tu nous donnas la terre, & l'ordre d'en jouir ;
Tu nous donnas des ſens, un cœur & le plaiſir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le ſoutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'eſt dans ces champs embelllis par tes mains,
Dans ces champs où ta voix appelle les humains ;
Que l'homme libre & pur jouit en ta préſence
Du travail, de tes dons, & de ſon innocence,
Tes dons ſont infinis, ſon cœur eſt modéré.
Il conſerve ſans trouble un bonheur ignoré ;



Tel un humble ruiſſeau coule au fond d'un bocage,
Toujours clair & tranquille, & caché ſous l'ombrage,
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés,
Là, j'ai joui des biens qui m'étoient deſtinés;
J'en ai connu le prix, j'en ai ſenti l'ivreſſe,
L'étude, mes jardins & les chants du Permeſſe
Ont été tour-à-tour l'emploi de mes inſtans,
Les jeux de mon enfance & ceux de mes vieux ans;
Et philoſophe heureux, homme content de l'être
Je viens de ſes préſens rendre grace à mon Maître.





NOTES.

Page 149.

Mon cœur épouvanté cherchoit l'Etre-ſuprême.

Les hommes des pays que maltraite la Nature, des pays ſujets aux inondations, aux vents furieux, aux ouragans, aux tremblements de terre, &c. comme le Japon, le Mexique, l'Egypte, &c. ont toujours été diſpoſés à la plus baſſe, & ſouvent à la plus cruelle ſuperſtition; avant que les hommes s'élèvent dans la ſociété perfectionnée, juſqu'à la connoiſſance du monde & de l'ordre général qui prouve un Dieu bon, ils ne voyent que leurs maux particuliers, & en conſéquence ils imaginent un Dieu barbare qui ſe plaît au tourment des hommes. Ils ont inventé le ſyſtême des deux principes, & ils ont donné au bon ou au mauvais principe un pouvoir plus ou moins étendu, ſelon que leur vie étoit plus ou moins malheureuſe.

Les êtres nuiſibles & malfaiſants ſont plus communément des objets de culte que les êtres bienfaiſants ou utiles; le Soleil même a rarement eu des autels dans les climats tempérés, où il ne paroît que pour embellir & féconder la Nature; il a été adoré & l'eſt encore ſous la ligne, où il dévore les campagnes & les animaux.

151. D'un froid âpre & funeſte, il pénètre nos ſens.

Le ſentiment du froid eſt un mode de la douleur, il donne à nos nerfs une forte tenſion ; il les tient à-peu-près dans cet état, où ils ſont au moment qu'un objet extraordinaire jette quelqu'étonnement dans notre ame : on ne peut pas, quand on veut s'exprimer avec préciſion, donner à cet étonnement le nom de crainte ; l'ame n'eſt pas effrayée, elle eſt avertie ; & en conſéquence toute la machine ſe diſpoſe à veiller à ſa conſervation. Cet état donne à l'ame une ſorte d'impatience & d'inquiétude, on ſe ſent moins le goût, le beſoin, la diſpoſition au plaiſir qu'aux paſſions qui naiſſent du deſir de notre conſervation ; on a le ſentiment de ſes forces, non pour jouir, mais pour ſe défendre. Le caractère a pris je ne ſais quoi d'auſtère & de dur. Henri III, ſelon M. de Thou, perdoit en Hiver ſa molleſſe & ſon penchant au plaiſir ; il avoit alors l'eſprit d'ordre, de réforme, de juſtice. Il y a plus d'un exemple du même genre.

Le froid reſſerre les extrémités de toutes les fibres ; & le ſang, qui circule moins facilement dans ces extrémités, retourne en plus grande abondance vers le cœur : ces fibres raccourcies, & plus arroſées d'eſprits & de ſang dans l'étendue qui leur reſte, ont plus de force & de reſſort ; on a plus de vigueur, de courage, de confiance en ſoi-même.

Les nerfs engourdis à leurs extrémités, portent

au cerveau un moindre nombre de ſenſations ; ils y portent des ſenſations moins vives ; l'ame agit plus ſur elle-même ; elle combine davantage les idées reçues : ſes ſentiments & ſes penſées ont plus de ſuite & de profondeur : c'eſt peut-être le tems où l'eſprit a plus de forces.

Quand le ſentiment de nos forces eſt uni à une ſorte de crainte, quand la crainte vient plutôt de l'idée qu'on eſt menacé que du ſentiment de ſa propre foibleſſe, l'ame eſt aiſément diſpoſée à la colère, à la vengeance, à la haine, à ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'eſt jamais capable. Des grands crimes, dont l'Hiſtoire fait mention, la plupart ont été commis dans les tems des plus fortes gelées ; c'eſt une remarque du ſçavant Abbé Dubos : des Magiſtrats, d'après les Regiſtres des Parlements, ont fait la même obſervation.

152. Et la vaſte blancheur ſur le monde étendue.

Si la lumière nous donne une ſenſation agréable, parce qu'au grand jour il nous eſt plus facile de trouver le plaiſir & de fuir la douleur ; ſi l'obſcurité nous donne une ſenſation triſte, parce que dans l'ombre il nous eſt plus difficile de fuir la douleur & de trouver le plaiſir, il s'enſuit que le blanc qui renvoie beaucoup de lumière, nous plaît d'abord, & que le noir qui n'en renvoie point fait un effet contraire ; mais la couleur blanche étant trop continue, trop étendue, trop éclatante, comme dans

la neige, nous déplaît, parce qu'elle fatigue l'organe; & de plus, la neige fait disparoître les dimensions, les variétés, &c.

156. Des champs & des forêts, l'hôte le plus timide.

The fondless wilds
Pour forth their brown inhabitants. The are
Tho timorous of heart and hard beset
By death in various forms, dark snares, and dogs.
And more un-pitiing man.

Thomson.

156. L'hôte informe & cruel de la sombre Hercinie.

There thro' the pining forest half absorpt,
Rough tenant of there shades, the shapeless bear
With dangling ice all horrid, stalks forlorn
Slow pai'd, and sower as the storms encrease.

. . . .

And, with stern patience, scorning weak complaint,
Hardens his heart against assailing want.

Thomson.

158. L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.

L'homme mal vêtu & mal armé par la Nature, est frugivore, carnivore, ictiophage; il vit dans tous les climats; il est celui des animaux qui par le nombre de ses besoins & par la variété des situations où il se trouve, a des rapports avec un plus grand nombre

d'êtres ; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de ſenſations & d'idées ; il a la faculté de conſerver ſes idées par les mots ; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de mémoire : la variété de ſes beſoins le force à combiner ſes idées, à inventer ; mais s'il eſt inventeur, il eſt encore plus imitateur, & le penchant à l'imitation eſt un des plus puiſſants qu'il ait reçu de la Nature.

158. Souvent il échappoit, mais couvert de morſures, &c.

At quos effugium ſervârat, corpore adeſo,
Poſteriùs, tremulas ſuper ulcera tetra tenentes
Palmas, horrificis occibant vocibus orcum ;
Donicum eos vitâ privârant vermina ſæva
Expertes opis, ignaros quid vulnera vellent.

Lucrèce.

161. Le chant des premiers airs exprima, *je vous aime.*

Le ſentiment de l'amour eſt ſi délicieux, même dans l'état ſauvage, qu'il eſt ſans doute celui dont l'homme a cherché d'abord à reproduire en lui les émotions douces & vives par le ſecours des arts.

162. Leur allia bientôt la grace & la décence.

Le ſentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire ; elle leur inſpire la retenue ; elle leur apprend à connoître les meſures, les bornes, la délicateſſe, les bienſéances. Dans les

pays où les hommes vivent beaucoup avec les femmes & les respectent, ils s'instruisent de ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire, & dans leurs discours, dans leurs écrits on voit quelque chose de cette retenue, de cette délicatesse, de ce sentiment fin des bienséances naturel aux femmes : là le génie est sans rudesse, & s'il perd un peu de son énergie, il connoît la grace, il l'allie à la force : là, les méthodes sont faciles, la Philosophie a moins d'obscurité, & il y a du goût dans tous les ouvrages.

163. Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

Nos bons Poètes dramatiques ne perdent jamais de vue le grand but d'être utiles aux mœurs, & ils ont influé sur le caractère de la Nation plus qu'on ne le pense. Le Moraliste ne parle qu'à la raison, & le Poète dramatique parle à l'imagination & au cœur : le Philosophe démontre la nécessité de la vertu & le Poète l'inspire. C'est au Théâtre qu'on apprend à l'aimer, parce qu'on la voit en action, & qu'on la voit aimable. Ce sont les Poètes dramatiques qui répandent la saine Philosophie, les vérités d'usage ; on entend leurs préceptes dans le moment où l'on est ému, & le sentiment les grave pour jamais. C'est par les Poètes dramatiques que les maximes honnêtes, les sentiments généreux deviennent populaires ; ils passent de bouche en bouche, parce qu'il y a du plaisir à répéter des vers harmonieux, qui expriment, avec précision, un sentiment fort ou tendre, ou un grand sens.

163. L'ame dans ces héros se choisit des modèles.

C'est moins parce qu'ils nous présentent des modèles, que nous aimons les Héros de notre Théâtre, que parce qu'ils nous élèvent à nos propres yeux & qu'ils nous donnent une grande idée de notre espèce.

Si nous aimons les arts parce qu'ils peignent la Nature, nous les aimons plus encore parce qu'ils la changent; les ramener à l'exacte vérité, c'est les détruire; nous saisissons avec transport les illusions qu'ils nous donnent, nous entrons avec joie dans le palais enchanté qu'ils édifient, & nous y sommes heureux au milieu des chimères.

L'homme mécontent des êtres a créé des fantômes, il leur a donné des traits, un caractère propre à exciter en lui les émotions dont il est avide. Il a créé la scène sur laquelle il les fait agir & parler, il répand le même esprit d'invention sur leurs actions & sur leurs discours. Là, tout est au-delà du vrai, parce que le vrai seul, ne nous auroit ni satisfait, ni étonné; tout est dans le possible, parce que nous voulons être trompés.

Voilà l'origine, voilà du moins une des causes de ce qu'on appelle dans les arts, *la belle Nature*, dont les idées ne sont pas les mêmes dans la société naissante ou perfectionnée.

Chez des peuples où la législation & l'industrie sont encore dans l'enfance, le Héros idéal des Poètes, c'est l'homme terrible par la force, l'adresse & la légèreté du corps, par une volonté inflexible,

par l'énergie des paſſions ; c'eſt l'homme dont on a beaucoup à eſpérer & plus encore à craindre.

Lorſque l'eſprit s'eſt éclairé, lorſqu'on a des idées ſaines ſur la juſtice, l'amour de la patrie, &c. lorſqu'on eſt inſtruit de ce qu'on doit à ſoi-même & aux autres, lorſqu'on connoît les nuances qui dans les qualités de l'ame ſéparent le vice de la vertu; l'équité, la générosité, l'humanité, l'amour des loix, voilà les qualités des Héros ; le Héros idéal, c'eſt l'homme dont il y a plus à eſpérer qu'à craindre.

Dans la ſociété naiſſante ou perfectionnée, l'art élève, agrandit, ennoblit la nature de ſon pays & de ſon ſiècle ; il donne je ne ſais quoi de grand au vice même, il le rend odieux, il ne l'avilit pas ; les ſcélérats qu'il peint ſont, comme les furies, atroces & non mépriſables.

163. Là, tout nos ſentimens ſont purs & généreux.

Il y a deux ſortes de ſublime, l'impreſſion que nous recevons de l'un & de l'autre eſt toujours de l'étonnement ; mais l'étonnement cauſé par l'un eſt une ſorte de terreur, une crainte commencée, & l'étonnement cauſé par l'autre eſt une admiration mêlée d'amour.

Qui te l'a dit? Ce mot d'Hermione qui peint ſi fortement le délire de la paſſion ; le *j'étois aimé* d'Oroſmane qui peint avec tant d'énergie la plus cruelle des ſituations : voilà du ſublime terrible.

Il s'en préſentera, dans Tancrède ; *ſoyons amis*,

Cinna, c'eſt moi qui t'en convie. Voilà le ſublime qui excite l'admiration & l'amour. Cette dernière eſpèce de ſublime plus commune chez les modernes que chez les anciens, eſt celle qui élève notre ame & qui rend nos ſentiments nobles & généreux.

163. Je voudrois m'élancer au ſecours de Zopire.

L'illuſion va rarement auſſi loin; mais l'illuſion n'eſt pas dans les ouvrages de l'art la ſeule cauſe de nos plaiſirs. Il y a plus. Si l'illuſion étoit continue, le Spectacle deviendroit un ſupplice : nous aurions ſous les yeux des malheureux qui exprimeroient leur douleur avec énergie, & nous n'aurions pas l'eſpérance de la ſoulager, cette eſpérance eſt preſque le ſeul ſentiment qui puiſſe adoucir les tourments de la pitié.

L'ame d'abord ébranlée par la pitié ou par la terreur, paſſe rapidement de ces ſentiments à une joie vive lorſqu'elle s'apperçoit que ſa douleur n'a pas un fondement réel ; bientôt l'éloquence forte des perſonnages, le langage énergique & meſuré des paſſions, le jeu de l'Acteur, &c. nous rendent notre illuſion que nous perdons & que nous retrouvons encore.

164. Mais ces pleurs étoient doux; le plaiſir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.

Nous allons chercher au Spectacle de puiſſantes émotions, nous allons y ranimer, y augmenter notre

ſenſibilité ou en jouir, & la perfection de l'art n'eſt pas de nous déchirer, mais de nous donner de grandes émotions avec le moins de douleur poſſible.

C'eſt en inſpirant les ſentiments d'admiration & d'amour, en même-tems que ceux de terreur & de pitié, que les grands Poètes François ont rendu ſi délicieuſes les émotions que nous recevons au Théâtre.

Notre admiration a pluſieurs objets, d'abord ce monde nouveau, cette nouvelle eſpèce d'hommes aſſez au-deſſus de nous pour nous étonner, aſſez près de nous, pour que nous ne déſeſpérions pas de les atteindre; nous admirons enſuite l'éloquence, la pompe de leur langage, l'harmonie des vers, la profondeur de génie qui a ſi bien vu & peint les paſſions, leurs nuances, &c. Nous admirons les mœurs des Nations, les grands tableaux, les penſées grandes & vraies; nous admirons la nobleſſe & la vérité de l'Acteur, ſouvent le mérite de la difficulté vaincue, &c.

Les grands Poètes qui ne précipitent point l'action, & qui n'entaſſent pas les évènements, emploient les premiers Actes à préparer l'intérêt que nous devons prendre aux perſonnages; c'eſt dans ces premiers Actes qu'en développant par degrés les caractères des Héros, le Poète nous les fait connoître; avant de nous les montrer dans le plus grand danger, il nous fait vivre avec eux, il nous fait aimer ceux qu'il va mettre en péril, & c'eſt parce que nous les aimons, que les larmes qu'ils nous font

répandre sont si douces, ou que leurs succès nous donnent une joie si vive & si pure.

Il faut remarquer que la langue de la douleur est plus énergique & plus abondante que celle de la vertu ou du plaisir; on ne peut presque jamais peindre le plaisir avec énergie sans emprunter les expressions de la douleur. Dans les langues que je sais, & je suppose qu'il en est de même de celles que j'ignore, souffrir, brûler, languir, s'anéantir, se dissoudre, mourir, &c. sont des expressions consacrées aux sensations les plus agréables.

La douleur est donc celle des émotions qu'il est plus facile de nous donner, celle dont on trouve plus aisément l'expression, & borner l'art au mérite de nous effrayer ou de nous faire pleurer, ce seroit le détruire; on nous donneroit bientôt des Tragédies en prose mal écrite, des aventures extraordinaires de personnages communs, des pièces pantomimes où le Poète sans imagination laisseroit le mérite d'exprimer à l'Acteur, &c.

Des ouvrages de ce genre feroient peut-être une illusion plus continue, & par conséquent une impression plus douloureuse; mais elle seroit la seule, ils plairoient pourtant à des hommes qui n'auroient aucune idée de l'art, à des hommes qui verroient avec indifférence, dégrader ou perfectionner leur espèce, à des hommes assez ignorants ou assez blasés, pour être incapables de sentir le beau, le merveilleux raisonnable, le charme d'une poésie éloquente, &c. Sans doute à des spectateurs de ce genre, il ne faut

qu'une forte émotion, l'émotion de la douleur, & telle qu'ils l'éprouveroient aux combats des Gladiateurs ou à la Grève.

L'homme de goût, l'homme fenfible, a le befoin d'admirer, il a le befoin d'élever & d'éclairer fon ame. Cependant fi une Tragédie excitoit plus le fentiment de l'admiration que celui de la terreur ou de la pitié, elle feroit froide, comme Nicomède, Efther, &c.

Si après avoir intéreffé pour vos perfonnages, vous ne les montrez pas dans le plus grand péril, cette pièce n'auroit qu'un effet médiocre comme Bérénice, &c.

C'eft ce mélange de fentiments d'admiration & de pitié, d'amour ou de terreur qui fe fucèdent, fe foutiennent, fe raniment, fe tempèrent; c'eft, dis-je, ce mélange qui compofe le plaifir que vous éprouvez à nos belles Tragédies, & ce plaifir eft le plus grand, le plus noble & le plus utile que les arts aient jamais donné aux hommes.

164. Théâtre où pour inftruire & les Grands & les Rois
L'augufte vérité fait entendre fa voix.

J'ai fouvent penfé qu'il étoit confolant pour une partie des Peuples de l'Europe, de voir ceux dont dépendent nos deftinées, les Souverains & les Hommes en place, fe plaire à un genre de Spectacle, où ils trouvent la fatyre de leurs fautes, l'éloge de leurs vertus, les détails de leurs devoirs;

à un genre de Spectacle qui eſt une véritable école de juſtice, de bienfaiſance & de grandeur d'ame. Il eſt impoſſible que des hommes qui choiſiſſent par goût un ſi noble amuſement, ne conçoivent pas de l'horreur pour la tyrannie, & reſtent ſans vertus.

Quelques Etats Républicains ont proſcrit notre Théâtre, qui, diſent-ils, inſpire l'amour de la Monarchie, & ils ont raiſon ; mais ce Théâtre n'en doit être que plus cher aux François.

164. Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?

La plupart des hommes, mais ſur-tout des jeunes gens, préfèrent la Tragédie qui les tranſporte dans le pays des illuſions, à la Comédie qui les ramène à la vérité ; ils préfèrent le plaiſir de verſer des larmes à celui de rire, parce qu'on ne revient pas aſſez promptement du ſentiment du ridicule aux enthouſiaſmes momentanés, aux erreurs de l'amour, aux ſentiments agréables, aux illuſions qui font le bonheur de la jeuneſſe.

164. Vont ſur une autre ſcène amuſer mon loiſir.

C'eſt ſur-tout à la Comédie qu'on voudroit interdire le langage meſuré, parce que les vers y détruiſent, dit-on, toute illuſion, toute vérité ; je crois qu'il faudroit dire ſeulement que les vers d'une Comédie doivent être d'une extrême facilité, qu'il faut y éviter les tranſpoſitions, la phraſe poétique, le

ton de la Poéfie, & que ce n'eft enfin que par la mefure & la rime qu'il faut s'appercevoir qu'une Comédie eft en vers : alors le fpectateur aura deux plaifirs de plus, celui de retenir plus aifément ce que vous dites, fi ce que vous dites vaut la peine d'être retenu, & celui d'admirer la difficulté vaincue.

164. Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Molière eft celui de tous les Philofophes qui a le mieux vu les défauts qui s'oppofent à l'efprit de fociété, & il les a combattus par le ridicule; il nous faudroit aujourd'hui un Poète Philofophe qui combattît les défauts qui naiffent de l'efprit de fociété : ce Poète trouveroit une foule de caractères, qui n'étoient point connus du tems de Molière. Il y a peu d'avares, mais il y a des hommes avides; de plus, l'avidité a rendu les intrigants un caractère commun. Il y a peu de maris jaloux, mais il y a peu de maris; les pères tyranniques font rares, les pères indifférents ne le font pas. On n'a plus les préjugés bourgeois, mais on ne connoît plus les douceurs de la vie fimple & domeftique. Le caractère des perfonnes qui fe donnent des peines infinies pour obtenir, fans titre, ce qu'on appelle de la confidération, feroit piquant au Théâtre. Quoique Molière & fes imitateurs aient peint les conditions, on peut les peindre encore, parce qu'elles n'ont pas le même efprit qu'elles avoient autrefois, & fur-tout celui qui leur convient.

L'efprit

L'efprit de fociété porté à l'excès, a donné trop de force & d'étendue aux égards; on pourroit les oppofer à l'amour de l'ordre & de la juftice. Les Gens de Lettres ne font plus pédants, mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde : on pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint à l'excès le ridicule, le faux modefte, le défiant de caractère, le défiant par principes, le tracaffier, le connoiffeur, le bienfaifant par intérêt, les donneurs d'idées, l'homme de goût, l'homme d'un goût difficile, parce qu'il n'a pas de quoi fentir le beau, l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions, &c. &c. &c.

164. Tous les arts à la fois féduifent tous mes fens.

On dit qu'un Prince d'Afie propofa un Prix, pour celui de fes Sages qui inventeroit une manière de faire jouir à la fois tous nos fens. Si Quinault avoit vécu de ce tems, il auroit eu le prix. Ce créateur de l'Opéra voulut nous faire fentir, dans le même moment, les plaifirs que peuvent donner la Poéfie, l'Architecture, la Peinture, la Mufique & la Danfe.

N'allez pas chercher à ce Spectacle ces impreffions puiffantes, cette terreur fublime, cette pitié tendre que vous fait éprouver une belle Tragédie.

La perfection de l'Opéra confifte à vous donner une multitude de fentiments, plutôt qu'un fentiment unique & profond; de l'étonnement, de l'intérêt, des impreffions variées, l'admiration de plufieurs talents; voilà ce qu'il vous promet.

Quand les Décorations, la Muſique, la Danſe & le Poème, concourroient parfaitement à faire ſur vous une ſeule impreſſion, elle feroit plus foible que celle qu'y feroit une belle Tragédie bien déclamée.

L'effet de l'un des arts nuiroit à l'effet de l'autre, & vous ſentiriez trop continuement le défaut de vérité.

De ce que l'Opéra ne peut nous faire une impreſſion forte & profonde, il s'enſuit qu'il nous ennuiera, s'il ne nous fait que des impreſſions du même genre. Mais il nous charme par la multitude & par la variété des ſentiments qu'il nous donne. Quand la bonne Muſique y ſera plus commune, il y aura peut-être des airs pathétiques qui nous feront verſer des larmes, mais il y en aura peu; & en laiſſant le genre tel qu'il eſt, un grand nombre d'airs tendres, gais ou voluptueux, nous ſauvera de l'ennui. L'Opéra me paroît une belle fête, & telle qu'aucune autre Nation n'en peut donner; c'eſt l'amuſement d'un peuple riche, éclairé, ſenſible & ami des voluptés de bon goût. Laiſſez à ce ſpectacle la féerie, la mythologie, le merveilleux; que ce merveilleux ne ſoit pas, comme en Italie, dans les évènements & les caractères; qu'il tienne à des êtres fantaſtiques & de convention, il ne nous révoltera pas. Nous avons un Spectacle pour la raiſon & pour le cœur; conſervons celui qui n'eſt fait que pour l'imagination & pour les ſens.

On doit cependant exiger que ſes Poèmes ſoient intéreſſants; la ſenſibilité qu'ils auront excitée ſ

répandra ſur toutes les parties de l'Opéra ; le ſpectateur attendri par le Poème, ſentira plus vivement les effets de la Muſique & de la Danſe ; tel air, pauvre & ſans caractère, nous a touché dans Atys ou dans Caſtor, qu'on n'auroit pas écouté ſi ces Poèmes avoient été froids.

165. Ici, les ſpectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encor à mes yeux un ſpectacle agréable.

Le coupable que la préſence des hommes fait ougir ; le fanatique, l'homme devenu inſenſible our n'avoir pas exercé ſon cœur aux ſentiments onnêtes ; le malheureux qui a éprouvé d'extrêmes njuſtices, ſont les ſeuls qui puiſſent voir ſans plaiſirs s hommes raſſemblés pour avoir du plaiſir. Les cours, les ſervices, les amuſements, que l'homme tend de l'homme, lui rendent ſon eſpèce agréable chère. Chez un peuple riche où règne le goût la parure & un luxe élégant, le mélange des uleurs douces & brillantes, répandu ſur les vêtements d'une foule nombreuſe, plaît beaucoup au ns de la vue : ce plaiſir ſe mêle au ſentiment de uſieurs autres plaiſirs, & il faut le compter pour elque choſe.

67. Je cherche à pénétrer les ſecrets de ſon être.

Un de ces ſecrets eſt la force de l'habitude. Elle ite, contient ou change le deſir de ſatisfaire nos

ſens, elle augmente ou diminue en nous ce beſoin
continuel de ſentir notre exiſtence, qui eſt dans la
ſociété la cauſe principale de nos goûts, elle exalte
ou abaiſſe le deſir de ſentir & d'étendre notre puiſ-
ſance, qui eſt la cauſe principale de nos paſſions &
de notre activité; ces trois mobiles, dont les deux
derniers portent ſans ceſſe l'homme à perfectionner
ſon ame, ſes qualités, ſes jouiſſances, ſont aiſément
arrêtés par l'habitude.

Dans des climats, ſous des gouvernements o
l'homme pour ſe rendre meilleur & plus heureu
auroit trop d'obſtacles à vaincre, l'habitude arrêt
la Nature. Celui des animaux ſur lequel l'habitud
a le plus d'empire, c'eſt l'homme : le lion,
tigre, le cheval, la brebis, ont par-tout le mêm
inſtinct; mais ici l'homme eſt raiſonnable & bon :
il eſt méchant & ſtupide; vous le voyez dans cet
contrée actif & ſociable, vous le trouvez dans
contrée voiſine, pareſſeux & farouche. Le peup
de cette belle Monarchie a de la franchiſe &
courage, les Eſclaves de ce Deſpote ſont lâches
perfides. On courbe l'homme & il reſte plié,
prend cette attitude pour celle que lui donne
Nature. Il s'endort dans ſa miſère, il eſt vain de ſ
abrutiſſement. *La ſervitude*, dit le Marquis de Va
venargues, *avilit les hommes au point de s'en faire aim*

168. Je compare les loix & les mœurs des deux monde

Je voudrois faire une queſtion. La découverte
l'Amérique & celle du paſſage aux Indes par le C

de Bonne-Efpérance ; ont-elles fervi au bonheur de l'efpèce humaine ? Il faut d'abord interroger un Américain, mais dans quelle contrée irai-je le prendre ?

Si je choifis un Péruvien, il me fera le parallèle de la tyrannie de fes maîtres modernes & de ce gouvernement fublime, fous lequel on ne connoiffoit ni l'efprit de propriété, ni le menfonge ; dont la bienveillance & l'efprit de communauté étoient les refforts, & dont on voit une foible image au Paraguai.

Si je parle à un Mexicain, il me dira que tout eft à-peu-près égal entre le gouvernement des Empereurs & des Vice-Rois ; que fes ancêtres étoient tyrannifés par les Prêtres de Villiputzi, qu'il l'eft lui par fon Evêque, des Moines & fon Curé.

Si je m'adreffe à un habitant de la prefqu'ifle de Panama, au lieu de me répondre, il verfera des larmes, en fe rappellant le bonheur des anciens Tlafcaltèques & en me montrant fes fers.

Si je veux m'éclaircir dans quelqu'une des Antilles, & fi j'y cherche quelque rejetton de cette race fi douce, fi bienfaifante & fi heureufe qui habitoit ces ifles ; je n'en trouve plus : les reftes de cette race ont été mis en pièces fur les étaux des Bouchers, pour fervir de nourriture aux chiens de leurs Conquérants.

Si je paffe des Antilles dans l'Amérique Septentrionale, j'y trouve quelques Peuplades de Sauvages, que nos guerres & nos eaux-de-vie détruifent de jour en jour ; je quitte ce continent où nous empoi-

ſonnons ceux que nous n'avons pu vaincre ou corrompre.

Je fais voile pour la côte d'Afrique, & je la parcours depuis les Canaries jusqu'au Cap de Bonne-Eſpérance ; à la faveur du Zaïre, du Sénégal, de la Gambra, j'entre dans l'intérieur de ce beau pays ; je trouve par-tout la guerre ; je vois les plus doux des hommes, & qui n'ont rien à ſe diſputer dans une contrée où la terre prodigue tout, je les vois occupés à ſe nuire, à ſe maſſacrer & à ſe faire Eſclaves. J'apprends que les Nègres vivoient autrefois en paix, mais que les Anglois, les François, les Portugais, avec un art infernal, sèment & entretiennent la diviſion parmi ces peuples qui leur vendent leurs priſonniers de guerre. Or, je ſais comment ces priſonniers ſont traités dans nos iſles à ſucre, & dans les colonies des Portugais & des Eſpagnols.

Je double le Cap, & je trouve quelques Portugais énervés de molleſſe, qui me parlent des prodiges qu'ont fait leurs ancêtres : ces prodiges ſont la deſtruction des peuples & la dévaſtation des plus belles contrées, depuis la Caffrerie juſqu'à la Mer rouge.

Je vais à la côte d'Yemen, je vois que les Arabes y ſont encore libres, puiſſants, riches, polis & heureux ; mais j'apprends que ce n'eſt pas la faute des Européens qui ont ſouvent tenté de les détruire.

Je me promène enſuite ſur les côtes de Malabar, de Coromandel & d'Orixa ; j'entre dans le Gange ; je viſite les Malais, Siam, les iſles de la Sonde, les Moluques, les Philippines, &c. je trouve par-tout

des traces de nos cruautés & de nos perfidies. Les Arabes nous avoient prévenus dans ces contrées, & les peuples de l'Orient qui avoient perdu depuis long-tems leurs loix & leurs mœurs, ne ſont pas auſſi intéreſſants que des Péruviens & des Tlaſcaltèques. Pluſieurs de ces peuples étoient méchants, j'en conviens; mais je dis, avec le Marquis de Vauvenargues, » *on n'a pas le droit de rendre malheureux* » *ceux qu'on ne peut pas rendre bons* « & je pars pour le Japon & pour la Chine.

Je demande aux Japonois & aux Chinois quels avantages ils ont tiré de leur commerce avec nous.

Les premiers me répondent qu'il en a coûté la vie à quatre ou cinq cents mille d'entr'eux, pour avoir fait connoiſſance avec les Jéſuites.

Les Chinois me diſent que nous méritons le nom de *demi-diables*, qu'ils nous ont donné : que nous n'entendons rien à l'Agriculture, à la Police, à la Morale; & que s'ils n'avoient pas pris la ſage précaution de nous arrêter ſur leurs frontières, nous aurions corrompu leurs peuples & bouleverſé leur empire.

Après m'être aſſuré que la découverte de l'Amérique & celle du paſſage aux Indes, ont été funeſtes aux trois quarts des habitants du Globe; il me reſte à examiner les biens qu'elles ont procuré à l'Europe.

Je vois d'abord une maladie terrible qui attaque les ſources de la génération, & qu'on ignoroit avant que les Eſpagnols euſſent abordé à Saint-Domingue.

Je ne puis douter que l'uſage immodéré du Café,

du Thé, du Chocolat, des Epiceries n'aient chez les Européens, une partie des effets que nos eaux-de-vie ont chez les Sauvages.

La maſſe de l'or & de l'argent, qui augmenta tout-à-coup en Eſpagne, inſpira d'abord à Charles-Quint, & à ſon fils, le deſſein d'attenter à la liberté de l'Europe, & fut l'aliment de ces longues & cruelles guerres qu'excita l'ambition de la maiſon d'Autriche.

Les richeſſes que les Rois d'Eſpagne & de Portugal tiroient des Indes, leur firent bientôt négliger l'adminiſtration de leurs Etats ; les Rois étoient riches & les Sujets devenoient pauvres.

Mais l'envie de partager les tréſors de l'Eſpagne réveilla l'Angleterre & la Hollande; la navigation ſe perfectionna, l'eſprit de commerce s'introduiſit, les principes en furent apperçus : c'eſt à-peu-près dans ce tems que les découvertes nouvelles ont commencé à être de quelque utilité à l'Europe, & moins funeſtes aux deux Indes.

Ces découvertes avoient été faites dans un moment où nous étions plongés dans les préjugés des Romains & des Vandales, il régnoit parmi nous des opinions qui rendent l'homme atroce & deſtructeur.

On penſoit moins à établir des colonies commerçantes qu'à faire des conquêtes : on dévaſtoit les pays conquis, parce que la cupidité des Vainqueurs n'avoit aucun frein chez les peuples vaincus auxquels ils croyoient ne devoir ni pitié, ni juſtice.

Dans les contrées que ſoumettoient les Européens, les Princes ne virent qu'un nouveau Domaine, ils en firent d'abord un objet de brigandage, & depuis un objet de finance; il fallut que des Républicains s'établiſſent en Amérique & en Aſie, pour apprendre aux Rois ce qu'on doit faire des colonies éloignées; pluſieurs Monarchies encore portent l'eſprit de finance dans leurs établiſſements, & le mêlent à celui de commerce.

C'eſt donc le caractère de l'Europe dans le quinzième ſiècle, qui a fait les malheurs des trois quarts de la Terre & de l'Europe même.

Mais les nouvelles découvertes ont été un remède à ce caractère; elles l'ont changé & le changent encore; l'étude qui détruit le plus les préjugés, c'eſt l'étude des Nations; la lecture des Voyageurs & les voyages nous ont plus éclairé dans un ſiècle, que toutes les Univerſités & la lecture des Anciens n'avoient fait juſqu'alors.

L'eſprit de commerce a remplacé peu-à-peu l'eſprit de conquête.

La Philoſophie a éclairé le commerce même, & a montré qu'il n'en eſt point de ſolide ſans une induſtrie intérieure & une bonne agriculture.

Le commerce étendu & le change ont fait naître des richeſſes qui ſont pour ainſi dire le mobilier de toutes les Nations: la deſtruction d'un peuple eſt la ruine de tous les autres, la dévaſtation n'eſt plus une ſuite de la guerre, & la guerre de jour en jour doit être moins fréquente.

L'induſtrie encouragée a donné aux hommes des arts nouveaux, des machines nouvelles. Un homme qui poſsède dix mille livres de rente, dans une des grandes villes de l'Europe, jouit de mille commodités qui manquoient à l'Empereur Auguſte, maître du monde.

Des grands chemins, des canaux, des rivières rendues navigables, facilitent en Europe, en Chine, au Japon, le tranſport des denrées & les voyages; des forêts abattues, des marais deſſéchés, ont donné aux hommes un terrein nouveau. Le globe eſt plus habitable qu'il ne l'étoit autrefois.

La Médecine, plus éclairée, nous a montré les dangers des productions étrangères, & l'utilité dont elles peuvent être quand on en fait un uſage modéré. Cette Médecine en même-tems s'eſt enrichie de pluſieurs ſpécifiques & de quelques plantes utiles.

Les Pelleteries, les étoffes de ſoie, de coton, d'écorce, de poil, fourniſſent des vêtements nouveaux au riche & au pauvre.

Le Riz, cet aliment ſi ſain, le Manioc, le Sagou, &c. quelques racines d'Afrique & d'Amérique, le Poiſſon ſalé, tranſportés d'un climat à l'autre, donnent par-tout une nourriture plus abondante.

Les hommes de tous les climats n'ont pu devenir néceſſaires les uns aux autres, que le ſentiment d'humanité n'ait acquis plus de forces, & le progrès de la Philoſophie les augmente encore.

Déja le deſpotiſme relâche ſes fers. La Ruſſie va devenir une Monarchie réglée, d'autres Etats deſ-

potiques l'imiteront, & des Monarchies prêtes à tomber sous le joug du despotisme éviteront ce malheur.

Les Monarques sentiront qu'en portant leur autorité à l'excès, ils affoibliroient leurs Empires, qui deviendroient la proie des Etats libres.

Les peuples qui n'auront plus à craindre les coups d'autorité, perdront l'esprit d'indépendance ; plus éclairés, ils ne croiront pas à l'infaillibilité des Administrateurs, mais ils pardonneront leurs fautes.

A mesure que les peuples compareront leurs loix, chacun verra l'insuffisance des siennes, & la Jurisprudence sera perfectionnée.

Presque tous les Gouvernements de l'Europe sont devenus des machines trop compliquées, la subtilité s'est introduite dans la manière de régir les peuples : à mesure que les lumières augmenteront, il y aura dans tout plus de simplicité, & sur-tout moins de ces mystères d'administration qui ne sont jamais que des mystères d'iniquité.

Un de nos meilleurs Ecrivains & de nos meilleurs esprits, rassemble dans un ouvrage excellent, les lumières de tous les bons Auteurs qui ont écrit sur le commerce, & il y ajoute les siennes. La nécessité de rendre le commerce libre sera mieux démontrée ; elle ne peut l'être que l'administration ne soit moins surchargée, on ne peut donner de vraies lumières sur le commerce, sans en donner en même-tems sur la finance.

Enfin, sur tous les objets importants au bonheur

des hommes, les lumières ſe ſont augmentées & ne ſe perdront plus. Les Editeurs de l'Encyclopédie ont rendu un ſervice immortel au genre humain; quoiqu'il y ait dans ce Dictionnaire beaucoup d'articles foibles, & ce ne ſont pas ceux de ces deux hommes illuſtres, il n'en eſt pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des Arts & des Sciences. L'eſprit humain ne peut faire de pas en arrière, comme il en a fait depuis le règne de Conſtantin juſqu'au quinzième ſiècle; il faudroit une révolution du globe entier pour ramener la barbarie. De jour en jour notre eſpèce doit tirer de nouveaux avantages de la terrible découverte de l'Amérique, du paſſage aux Indes, du progrès du Commerce, du progrès des Sciences, de la Navigation & de la Philoſophie. J'aime à eſpérer & j'eſpère.

170. Et du pinceau des arts l'impoſture agréable
Donne à nos ſens trompés un plaiſir véritable.

Je ne dirai pas d'après Homère, que *la Poéſie eſt le plus beau préſent que les Dieux aient fait aux hommes*, mais je dirai qu'au milieu des peines légères répandues ſur la vie, dans les moments de vuide ou de regrets, au milieu du travail & du repos, les hommes ſont heureux d'avoir un art qui puiſſe les ranimer ou les diſtraire, les tirer de la langueur, ou les faire paſſer par des nuances imperceptibles, d'un ſentiment triſte à un ſentiment agréable; un art enfin qui les élève au-deſſus de leur condition, ou ne

les y ramène que pour leur faire fentir ce qu'elle a de plus aimable & de plus touchant.

Les hommes les moins éclairés peuvent du moins réveiller leur fenfibilité par les drames pathétiques, ou ranimer leur gaieté par les drames comiques.

Ceux même à qui la Nature a refufé de l'imagination, ou dont les affaires, les études férieufes, la frivolité ont defféché l'imagination, aiment encore quelque genre de poéfie, qui exprime les fentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils regrettent; le Géomètre mal organifé, qui difoit, après avoir lu Iphigénie, *qu'eft-ce que cela me prouve ?* aimoit les Contes de la Fontaine.

La Poéfie, dit M. de Voltaire, *eft la mufique des ames grandes & fenfibles ;* cela eft vrai, fur-tout de la Poéfie épique, qui emploie rarement pour nous émouvoir le grand reffort de la pitié, & qui s'interdit le ridicule, elle veut plus nous étonner que nous attendrir. Elle nous amufe par le merveilleux des évènements, elle nous élève par celui des caractères, elle nous attache par des tableaux fublimes, mélancoliques ou riants. Le Poète fait paffer en nous le fentiment qui l'infpiroit dans le moment où il a fait fes récits, fes defcriptions; mais pour partager ce fentiment il faut plus de fenfibilité, & une fenfibilité plus exercée que celle du commun des hommes; c'eft ce que penfe Ariftote, qui dit que la Poéfie épique eft faite pour plaire, fur-tout aux efprits éclairés, & la Tragédie pour plaire à tout le monde.

Pour aimer les beautés d'imagination, il faut avoir

de l'imagination ; La Motte qui en avoit peu , s'ennuyoit à la lecture de l'Iliade, & l'Abbé Trublet qui n'en avoit point ne pouvoit lire deux chants de ſuite de la Henriade.

Il y avoit au commencement de ce ſiècle une conſpiration du bel eſprit contre la Poéſie, & il eut quelque tems l'avantage, Rouſſeau ſeul combattoit pour elle; mais les vraies lumières, la ſaine philoſophie, ont rendu à la Poéſie tous ſes honneurs ; & un Poète philoſophe qui l'a embellie dans tous les genres, l'a fait aimer & reſpecter des vrais Philoſophes.

Au lieu de conteſter l'utilité & le pouvoir de la Poéſie, on a cherché les cauſes de ce pouvoir & les moyens de l'aſſurer. Si nous avons jamais une Poétique plus détaillée que celle d'Ariſtote & fondée comme elle ſur la connoiſſance profonde du cœur humain, on la devra aux Philoſophes.

Au lieu de trouver puérile & barbare, le travail d'aſſembler des ſpondées & des dactyles, ou des rimes, les Philoſophes ont vu que le retour des mêmes ſons, la meſure, l'harmonie meſurée étoient agréables, & ils ont vu les cauſes du plaiſir qu'elles nous donnent.

Les Philoſophes ont même tant d'eſtime pour la Poéſie, qu'ils ſouhaitent qu'elle s'occupe du ſoin d'embellir les vérités utiles, les principes de morale, & les vertus qui ſont la baſe & le bonheur des ſociétés. Il leur eſt démontré que les préceptes embellis par l'imagination, la meſure & l'harmonie

font effet fur tous les peuples, ils fe fouviennent que Caffandre difoit la vérité, mais qu'elle ceffa de perfuader lorfqu'elle fut abandonnée d'Apollon.

170. Vainqueur des deux rivaux qui régnoient fur la fcène.

Perfonne n'admire plus que moi les belles Tragédies de Racine, & le génie de ce grand homme, dont la réputation augmente dans toute l'Europe, à mefure que le goût eft plus éclairé.

Perfonne n'admire plus que moi le génie & les belles Scènes de Corneille. Le refpect qu'on a en France pour fes ouvrages, honore la Nation; un peuple chez lequel il n'y auroit pas de grandeur d'ame, auroit moins d'admiration pour Corneille.

Mais j'avoue que je préfère à leurs Tragédies celles de M. de Voltaire : cette opinion eft plus répandue qu'avouée; ce qui le prouve, c'eft que les Tragédies de M. de Voltaire font plus fouvent repréfentées que celles de Racine & de Corneille. On va frémir à Mahomet, à Sémiramis; on va fondre en larmes à Tancrède, à Zaïre; & on revient dire par habitude, que rien ne peut égaler Corneille & Racine.

On convient d'abord qu'ils font moins pathétiques que M. de Voltaire. C'eft avouer que celui-ci a mieux conçu la Tragédie; qu'il a plus d'enthoufiafme, & qu'il a fait parler les paffions avec plus de véhémence & d'énergie. Il me femble qu'il eft celui de tous les Poètes Tragiques, qui eft Tragique précifément autant qu'il faut l'être.

Ses Tragédies ont plus d'action que celles de Racine, & que la plupart de celles de Corneille. Ses cinquièmes Actes sont plus remplis & plus Tragiques que ceux de Racine; ils sont préparés par des moyens plus simples que ceux de Corneille.

Chez M. de Voltaire le sujet des Tragédies est d'un intérêt plus général, le moment de l'action a quelque chose de plus grand, de plus imposant. Le moment de Mahomet est une révolution dans les Empires & les opinions de l'Orient. Celui de l'Orphelin de la Chine est la chûte de l'Empire, le plus ancien, le plus étendu, le plus policé de la Terre, &c.

M. de Voltaire a mis plus de spectacle dans ses Tragédies, & n'en met point trop.

On trouve dans les personnages de M. de Voltaire d'aussi beaux caractères que dans ceux de Corneille & de Racine; on peut opposer à tout, Alvarès, Mahomet, Orosmane, Sémiramis, Idamé & le César naissant de Rome sauvée.

Quant aux caractères des Nations, M. de Voltaire a peint les Romains avec autant d'élévation, mais avec plus de vérité & de simplicité que Corneille.

Brumoi & quelqu'autres Critiques estimés, ont reproché à Racine de n'avoir peint que nos mœurs sous des noms étrangers, ce n'est guères en effet que dans Athalie que ce grand Poète a su donner à ses personnages le style, le ton, les tours, les opinions, les idées, les sentiments qui convenoient le plus aux lieux & aux tems où vivoient ces person-

nages. Racine étoit nourri de la lecture de la Bible, & il ſavoit parler la langue de Jéruſalem comme celle de Verſailles.

M. de Voltaire qui ſçait ſi bien l'hiſtoire de tous les lieux & de tous les ſiècles, a peint avec force les Chinois, les Grecs, les Arabes, les Tartares, les Eſpagnols, la Chevalerie, &c.

Perſonne n'a ſaiſi auſſi ſouvent que lui ces nuances que la ſeule différence des lieux donne à des ſentiments communs à tous les hommes.

C'eſt un mérite qui échappe quelquefois à la repréſentation, mais il eſt ſenti vivement par des Lecteurs qui connoiſſent l'hiſtoire, & dans l'hiſtoire les détails des mœurs.

M. de Voltaire choiſit, ſoutient, arrange ſon plan, pour graver dans l'eſprit des hommes une opinion utile, une grande vérité. Mahomet effraie ſur les dangers du fanatiſme. Alzire indigne contre l'intolérance. L'Orphelin de la Chine fait ſentir l'avantage des Nations polies & ſavantes, ſur les peuples qui ne ſont que guerriers. Sémiramis donne l'horreur des crimes ſecrets, &c.

Les Tragédies de M. de Voltaire inſpirent plus que toutes les Tragédies anciennes & modernes, l'humanité & la bienfaiſance.

Il eſt celui de tous les Poètes Tragiques qui répand le plus de lumières & la ſaine philoſophie.

Son dialogue eſt plus vif & plus coupé que celui de Racine.

Son dialogue ne dégénère jamais en diſpute ſubtile comme celui de Corneille.

M. de Voltaire a souvent la force de Corneille, & presque toujours l'élégance de Racine.

Ses vers ont plus d'harmonie & de sentiment que ceux de Corneille, &c.

Il a des situations plus frappantes & des coups de Théâtre plus heureux que Racine.

Ses pièces ont plus de régularité que celles de Corneillle, &c.

171. Sages cultivateurs dans vos humbles asyles.

Il y a dans ce morceau sept ou huit vers imités ou traduits de M. Haller.

173. Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même.

Ce vers est traduit de M. Haller.

175. On vit dans mon château la Veuve & l'Orphelin.

J'ai vu quelques Villages de ma Province plongés dans la paresse, & réduits à la plus extrême pauvreté, & j'y ai vu régner depuis l'activité & l'aisance; Madame la Présidente de Neuvron y avoit établi des métiers pour les vieillards, les femmes & les enfants, & leurs seuls ouvrages payoient les impôts. C'est en rendant le pauvre meilleur, c'est en lui inspirant le goût du travail, qu'on le tire de la misère; il ne faut être que machinalement sensible à la pitié pour faire l'aumône, mais il faut être bon & éclairé pour faire le bien.

176. Et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Tous les ſentiments qui naiſſent de l'averſion ſont pénibles ; la haîne, l'envie, la colère, l'indignation, &c. troublent l'ame, & le corps, ſont des modes de la douleur ; les deſirs, les eſpérances que donnent ces paſſions, ne ſont jamais accompagnés d'une douce joie, & leurs jouiſſances mêmes ne ſont jamais pures.

Tous les modes du ſentiment d'amour ſont des ſentiments agréables, l'homme eſt heureux pendant leur durée ; les deſirs, les eſpérances qui naiſſent de ces ſentiments, ſont des émotions douces, également utiles au bonheur & à la ſanté, leurs jouiſſances ſont délicieuſes.

L'humanité eſt l'amour de nos ſemblables ; la bonté n'eſt que cet amour aſſez vif pour être forcé de ſe manifeſter ; la générosité n'eſt que cet amour aſſez puiſſant pour nous faire faire des ſacrifices.

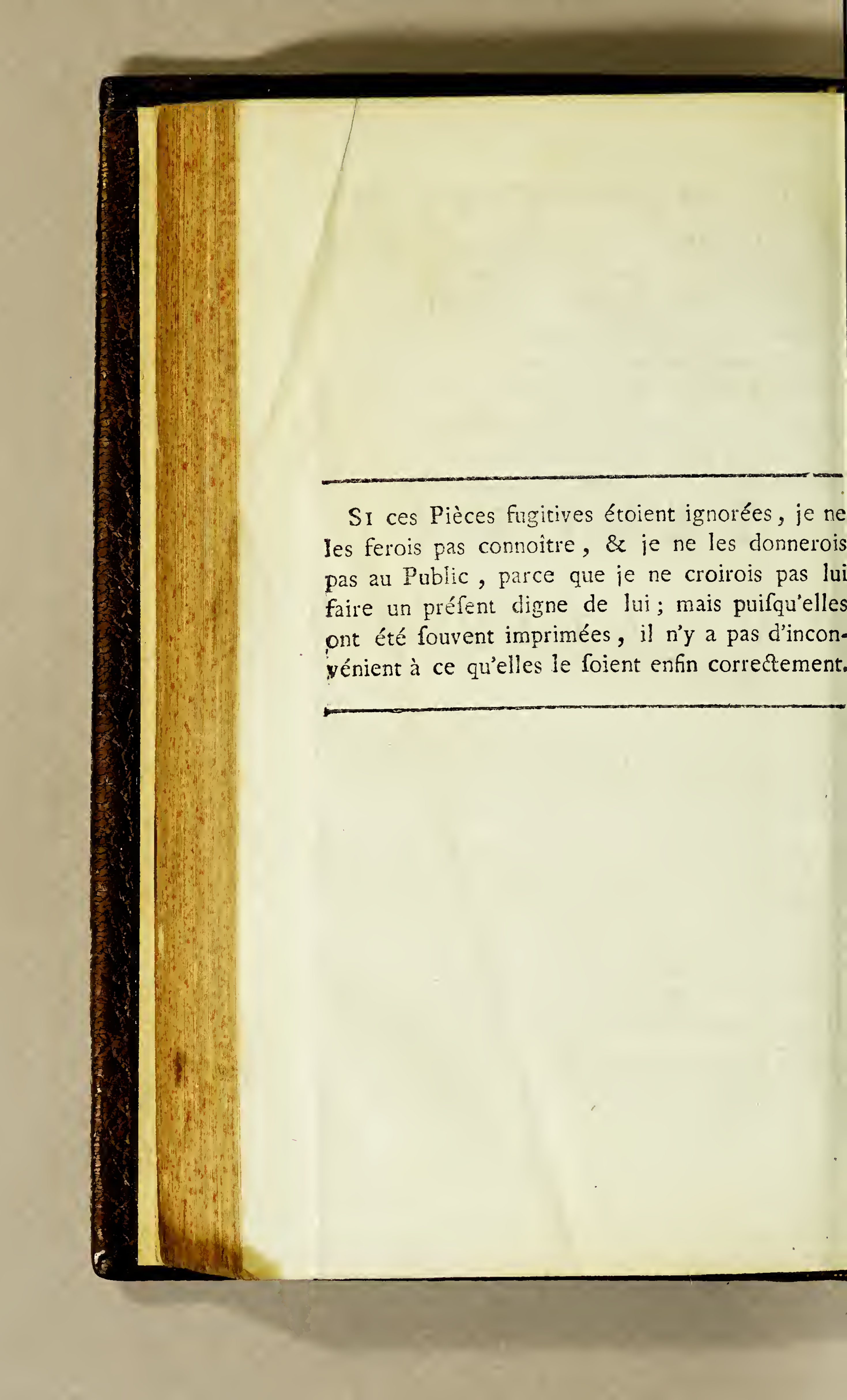
L'inſtinct, l'organiſation ſans doute concourent juſqu'à un certain point à nous donner ce ſentiment d'humanité ; mais il naît principalement de l'eſpérance des biens que nous pouvons recevoir des hommes ; il naît de l'eſpérance d'augmenter par leurs ſecours nôtre puiſſance, nos jouiſſances, notre ſécurité, &c. Cette eſpérance peut être plus ou moins fondée ; les biens que nous attendons de la ſociété ſont plus ou moins grands, nous naiſſons plus ou moins ſenſibles à l'amour, à la pitié, &c. Auſſi le

ſentiment d'humanité, la bonté, la généroſité, varient ſelon les lieux, les circonſtances du climat, du gouvernement, des opinions religieuſes, &c. Si ces ſentiments naiſſent en nous de l'eſpérance d'augmenter notre pouvoir, la ſomme de nos biens, &c. ils ne ceſſent pas toujours avec cette eſpérance; l'amitié, la bienveillance durent ſouvent plus long-tems que leurs cauſes. On aime parce qu'il y a du plaiſir à aimer : on cherche à entretenir ce plaiſir par des illuſions; ce n'eſt pas ſeulement à ſa maitreſſe, c'eſt à ſon ami, à ſa patrie, à la ſociété, que le beſoin d'aimer prête des charmes.

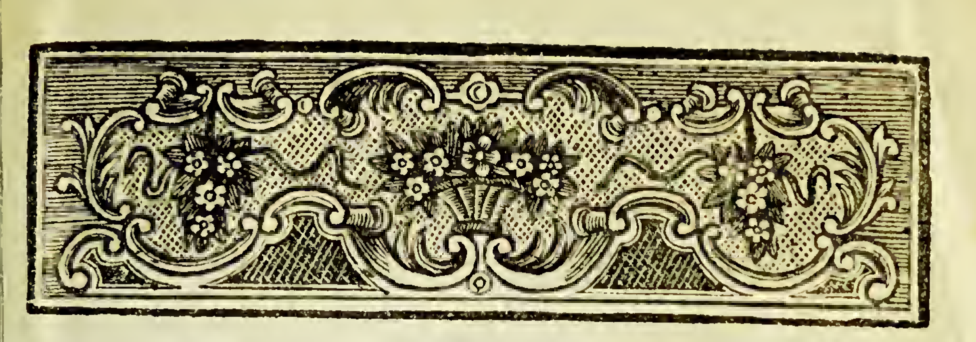
Ce beſoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble & tendre, la détermine dans ſes actions, ſe mêle à tous ſes penchants. Souvent il fait taire l'intérêt perſonnel, & les paſſions baſſes qui nous iſolent & nous concentrent.

La bienveillance, la bonté, la généroſité peuvent faire le charme de tous les âges, mais elles donnent aux vieillards les ſeules jouiſſances vives & pures qu'ils puiſſent connoître encore; c'eſt par elles qu'ils repouſſent la langueur, la puſillanimité, les paſſions triſtes qui ſont leur partage. Pour ſentir agréablement la vie, il faut qu'ils vivent, pour ainſi dire, d'une vie empruntée; c'eſt à l'humanité à la leur donner. Les chaînes particulières ſe relâchent dans la vieilleſſe, on eſt ami moins zélé, parent moins tendre, &c. Mais en faiſant du bien on eſt homme encore; on ſe ranime au plaiſir des autres, on vit & on aime.

PIÈCES FUGITIVES.



Si ces Pièces fugitives étoient ignorées, je ne les ferois pas connoître, & je ne les donnerois pas au Public, parce que je ne croirois pas lui faire un présent digne de lui; mais puisqu'elles ont été souvent imprimées, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elles le soient enfin correctement.



PIÈCES FUGITIVES.

PIGMALION.

ÉLÈVE d'Apollon & favori des Belles,
Entre les Arts & les Amours
L'heureux Pigmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles,
Sous ſon ciſeau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'Artiſte, en la formant, ſe rappeloit l'image
Des Beautés qui l'avoient charmé;
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon ouvrage.
Mon Art a, dit-il, raſſemblé
Des tréſors qu'en cent lieux l'Amour voulut répandre;
Que leur accord me plaît! & que j'ai bien ſu rendre
La jambe de Doris, & la gorge d'Églé!

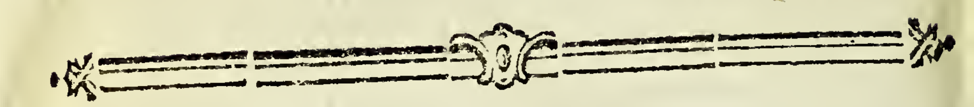
J'adorois dans Philis cette taille légère :
Que j'exprime avec vérité
Les ſecrets appas de Glicère !

Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène ſa vue.
L'amour-propre & la volupté
Le ramènent ſans ceſſe aux pieds de la Statue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un inſtant de l'objet qui l'enchante :
Il s'excite au travail ; mais ſa main languiſſante
S'arrête, tombe, & laiſſe échapper ſon ciſeau.

Il quitte la Statue, il revient auprès d'elle ;
Il la revoit, elle eſt encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaiſir je lui rendrois hommage !
Je l'inſtruirois à faire uſage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être !
Il devroit ſon bonheur à mon Art, à mes feux ;
Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon être ;
Il ignoreroit tout ; mais ſon cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, ſur ce marbre enchanteur
Répands la flâme la plus pure ;
D'une beauté nouvelle enrichis la Nature ;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embraſſe, à ces mots, le marbre qu'il adore :
Il croit avoir ſenti de foibles mouvemens ;

Il frémit, il obſerve, il voit, il doute encore;
Une timide joie agit ſur tous ſes ſens.
Il a vu palpiter une gorge naiſſante;
De tranſports plus ardens cet objet le remplit:
Il y porte une main tremblante;
Sous ſes doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle ſur ſa bouche une bouche enflammée:
Elle répond, dit-il, à mon emportement!...
Par le plaiſir la Statue animée,
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon amant.
Elle éprouve, ſans rien connoître,
Une aveugle félicité;
Son cœur naiſſant eſt agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son âme eſt ſans idée, & n'a que des deſirs;
Ses premiers ſentimens ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens,
Et ſes plus ſimples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.
Ah! déſormais, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté ſuprême:
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux;
Vous vivez, vous aimez, & j'aime.





A MADAME DE...

POURQUOI m'envoyer pour étrennes
Ce vaſe, où les plus belles fleurs
Au blanc émaillé de Vincennes
Oppoſent leurs vives couleurs ?
Donner eſt un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les inſtans,
Et ſur mon cœur, depuis long-tems,
Il ne vous reſte rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits ſont faits pour l'amour,
Votre cœur eſt fait pour le ſage :
Il eſt rempli de fermeté,
De tendreſſe & de vérité ;
Et votre amitié ſans nuage,
N'a rien de la légèreté
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point ſentir l'eſclavage ;
On vous ſoumet ſa volonté,
Et l'on croit de ſa liberté
Ne faire qu'un meilleur uſage.

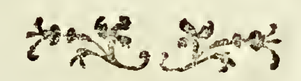
Votre eſprit juſte & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en ſe montrant;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent & jamais concerté,
Votre enjoûment plaît ſans médire;
En partageant votre gaîté,
On peut croire qu'on vous l'inſpire.

Vous voyez ſans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider & ſans prétendre,
Votre ſentiment eſt à vous;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous ſavez ne pas les prendre.

Vous avez tout, eſprit, raiſon,
Vertu, bon goût, & l'art de plaire;
Mais vous protégez trop Titon:
C'eſt le ſeul reproche à vous faire.





ÉLÉGIE.

Enfin je vais revoir ce cabinet tranquille,
Où l'Amour & les Arts ont choiſi leur aſyle ;
Je verrai ce ſopha placé ſous ce trumeau
Qui de mille baiſers nous répétoit l'image ;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la Beauté ſans voile, à l'Amour ſans bandeau.
Là, Philis ſe livroit au bonheur d'être aimée ;
Là, lorſque de nos ſens l'ivreſſe étoit calmée,
Attendant ſans langueur le retour des deſirs,
Un amour délicat varioit nos plaiſirs.

Nous liſions quelquefois ces vers plein d'harmonie,
Où Tibulle exhala ſa flâme & ſon bonheur ;
Je t'adorai, Philis, ſous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce tems dura peu ! de fleurs à peine écloſes,
Le gazon de ces prés étoit entrelacé ;
Le Printems s'annonçoit par le retour des roſes,
Par le Printems Mars étoit annoncé.
Pour ſuivre mon devoir dans une route obſcure,
Il fallut te quitter : quels momens ! quels adieux !
Je crus me ſéparer de toute la Nature.
Mais les pleurs des Amans ont appaiſé les Dieux ;
Louis calme la terre ; il me rend à moi-même.

Je ne vends plus mon tems aux querelles des Rois,
Je ne ſuis qu'à ce que j'aime,
Et n'obéis plus qu'à tes loix.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon ſauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à-tour
De l'étude aux plaiſirs, & des arts à l'Amour :
C'eſt l'ennui qui le rend volage;
En l'occupant nous ſaurons le fixer;
Nous ſaurons de nos jours faire le même uſage.
Je ne ſais que t'aimer, viens m'apprendre à penſer;
Conduis ma jeune Muſe, & reçois-en l'hommage;
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet & le prix.
Que mon ſort & mes vers n'excitent point l'envie;
Qu'ils ſoient dignes de l'exciter.
Oublié déſormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te careſſer & te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.





SUR LA PAIX DE 1748.

LAS des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que LOUIS accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obſcurément utile,
Je ne partageois les lauriers
Ni de Saxe, ni de Belle-Iſle.
J'eſſuyois les récits mortels,
Et les airs triſtement capables
De nos Lieutenans-Colonels;
De mille plaiſans déteſtables
J'eſſuyois les fades bons-mots,
De leurs feſtins la lourde ivreſſe,
Et leurs plaiſirs ſans politeſſe.
Victime des Rois & des ſots,
Je m'ennuyois pour la patrie.
Mais c'en eſt fait, Mars en furie
Ne tonne plus ſur nos remparts;
Nous replions nos étendarts,
Et pour les plaines de Hongrie,
LOUIS fait partir ſes houſſards.
Aux Dieux des plaiſirs & des arts
J'offre les inſtans de ma vie.

Ne crois pas qu'à nos beaux eſprits
Je veuille diſputer la gloire ;
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.





ÉPITRE A....

Du Ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli visage,
Des bras, des mains, un teint, & cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystère,
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point-là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile:
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor; je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle:

Ils regardoient, Philis; ils parleront.
En s'animant du feu de la penſée,
Vous ſentirez, & vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empreſſée.
D'amans nouveaux, au ſon de l'inſtrument
Que votre main plus légère & plus ſûre,
Dès cet inſtant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la meſure,
Ou fredonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez & qu'expriment vos yeux?

Si vous danſez, ils admirent vos graces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras;
La volupté ſemble tracer vos pas,
Et mille Amours s'empreſſent ſur vos traces.
Plus d'une Belle enrage en ce moment,
Mais n'en dit mot, & vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui régnera ſur vous,
De votre voix les ſons à mon oreille
Seront alors plus touchans & plus doux.
Vous me verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, & vous ſerez parfaite;
Si vous n'aimez, ſoyez du moins coquette.
J'ai juſqu'ici parlé pour votre bien;
M'eſt-il permis de parler pour le mien?
Si vous ſortez de l'état inſipide
Où votre cœur languit dans ſes beaux jours,

Jeune Philis, ſouvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous ſervir de guide.
En profitant de mes ſages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour ſalaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire :
Je vais chercher comment on vous plairoit.





ÉPIGRAMME.

La jeune Églé, quoique très-peu cruelle,
D'une Honeſta veut avoir le renom;
Prudes, pédans vont travailler chez elle
A réparer ſa réputation.
Là, tout le jour, un cercle miſanthrope
Avec Églé médit, fronde l'Amour:
Hélas! Églé, ſemblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.





LE SOIR.

Le Soleil finit fa carrière ;
Le tems conduit le globe ardent,
Et dans des torrens de lumière
Le précipite à l'Occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque tems il fe reproduit;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère & fluide
Que raffemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le fein altéré.
Des rofes qu'il a ranimées,
Zéphir embellit les couleurs;
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de fes aîles parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet afyle,
Où loin du tumulte & du jour,
Ma Mufe légère & facile
Offroit des chanfons à l'Amour.
Senfibles aux accords de ma lyre,
Puiffe Lifette à fon retour

Applaudir aux vers qu'elle inſpire !
Mes yeux errans ſur ce côteau,
Dans le lointain ont vu Liſette ;
Ah ! courrons vîte à ſa houlette
Attacher un ruban nouveau :
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ſes cheveux,
Et qu'elle liſe dans mes yeux
Le plaiſir de la voir ſi belle.

Aux bruits des champs, à leurs concerts,
Déja ſuccède le ſilence ;
L'ombre deſcend, la nuit s'avance,
En planant ſur les champs déſerts.
Déja ſur ſes aîles légères
Morphée amène le repos :
Dieu puiſſant, ſuſpends les travaux,
Endors les époux & les mères,
Et ne verſe point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères !

Mais de l'horiſon nébuleux
S'élance un aſtre qui l'éclaire,
Et ſur l'Océan ténébreux
Fait jouer ſa foible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté ;
Ces feux pâles, ces clartés ſombres,

Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle ,
Je m'arrête pour l'écouter ;
Comme elle , je voudrois chanter
Le plaiſir que je ſens comme elle.
Échappée aux regards jaloux ,
Liſette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ſes yeux s'animent ,
Les miens annoncent mes deſirs ;
Nos regards confondus expriment
L'eſpoir & le goût des plaiſirs.
Aimable fils de Cythérée ,
De l'ivreſſe de nos eſprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à ſa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le paſſage inſenſible ;
Que dans ſa courſe imperceptible
Le tems vole plus lentement.
Dans les fougues du plaiſir même ,
Que ſans ceſſe le ſentiment
Ajoute à mon bonheur ſuprême ;
Que dans les bras de ce que j'aime ,
Des tranſports , de l'emportement ,
Je paſſe à ce calme charmant
Où l'âme , après la jouiſſance ,
Sans tumulte , mais ſans langueur ,
Dans un voluptueux ſilence
Se rend compte de ſon bonheur.

Mais la molleſſe où tu nous plonges,
Sommeil, ſuſpendra nos deſirs;
Dans des tableaux vrais que les ſonges
Nous retracent tous nos plaiſirs.
Puiſſai-je encor dans ton empire
Près de Liſette ſoupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire!





LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

LA Grèce & l'Orient aux pieds de leur vainqueur
Jouiſſoient d'une paix profonde ;
Alexandre content dans ce repos du monde ,
A ſes goûts ſans réſerve abandonnoit ſon cœur.
Des feſtins & des jeux , dans les murs d'Ecbatane ,
Rempliſſoient ſes momens , varioient ſes plaiſirs ;
Statira , Taïs & Roxane
Partageoient tour-à-tour & combloient ſes deſirs.
Mais des rivages de l'Hydaſpe ,
Un objet plus charmant tranſporté dans ſa cour ,
Eut bientôt fixé ſon amour :
Alexandre eſt d'abord tout entier à Campaſpe.
Eh ! quelle autre beauté méritoit ſes regards !
La main de la Nature & le travail des Arts
N'avoient jamais formé d'auſſi parfait modèle.
Un jour , en la quittant , il fait venir Apelle.
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :
Des mortelles , dit-il , viens peindre la plus belle ;
C'eſt un ſujet digne de ton pinceau.
Va préparer les couleurs & la toile.
Je veux que de ſon lit , conduite devant nous ,
Elle s'offre à tes yeux ſans parure & ſans voile ;

Tous ſes traits ſont charmans, il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ſes charmes.
Ah, Seigneur! ſoyez ſans alarmes :
D'une eſclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux;
Le Scythe ſur ces bords ayant porté ſes armes,
Nous ſépara, ſans doute pour jamais;
Mais rien ne pourra déſormais
L'effacer de mon cœur, ni ſuſpendre mes larmes.

Il dit, part & revient. Un ſoleil radieux
Eclaire le ſallon où Campaſpe eſt entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Sembloit à ce ſpectacle inviter tous les yeux.
Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue:
Admire, peins, tu ne flatteras pas.

Les yeux baiſſés, Campaſpe nue
Rougit, tourne la tête, & n'oſe faire un pas.
Elle tient ſur ſon ſein une main étendue;
Et l'autre en deſcendant, couvre d'autres appas.

Ah! que vois-je! s'écrie Apelle,
Je ne me trompe point, c'eſt elle-même, ô Dieux!...
Ses regards languiſſans errent long-tems ſur elle;
Ils vont de ſon rival interroger les yeux.
Il y voit du plaiſir, il friſſonne, il ſoupire;
Une injuſte fureur & le plus tendre amour,
La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour;
Il gémit, il adore, il déteſte, il deſire.

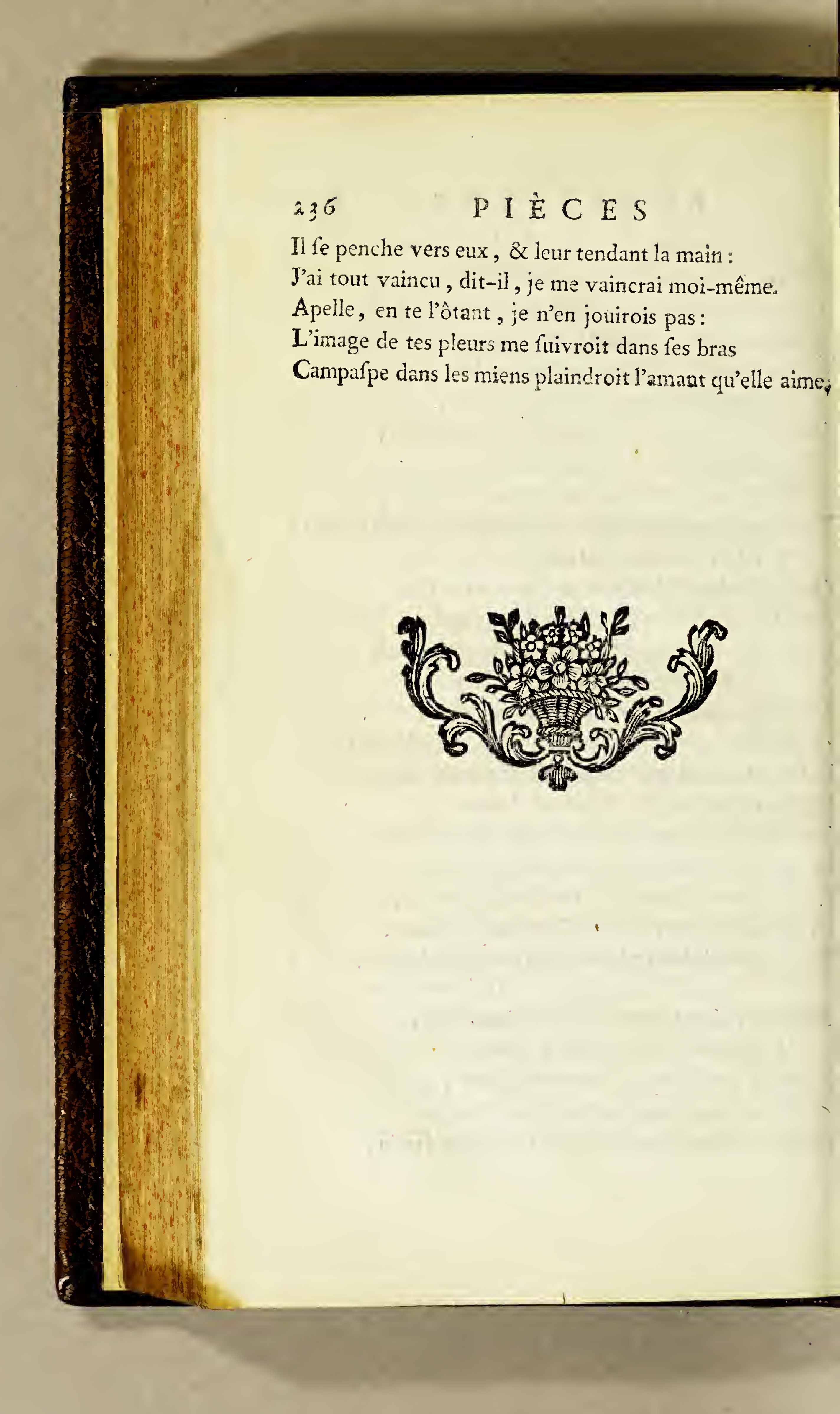
Elle lève les yeux, reconnoît ſon amant,
Jette un cri, ſoupire & recule,
Regarde Apelle tendrement,
Voit ſon danger & diſſimule.
Ces ſoupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris ſont entendus; Apelle a vu qu'on l'aime.
Ah! dit-il, mon rival, au ſein du plaiſir même,
Eſt moins heureux que moi, puiſqu'il eſt moins aimé.
Campaſpe, vis-à-vis d'Apelle,
Voudroit ne ſe montrer qu'aux yeux de ſon amant;
Mais Alexandre eſt auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.
Sur les charmes les plus ſecrets,
Il porte quelquefois une vue inquiète.
Mais la toile eſt placée, & les pinceaux tout prêts;
Et malgré ſa douleur ſecrète
Le peintre a commencé de deſſiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même;
Je vais à mon rival préparer des plaiſirs;
Je vais multiplier l'objet de ſes deſirs:
Sous ſes yeux, en tout tems, il aura ce que j'aime;
Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle & mes pleurs & ma rage.
Plus tendre que prudent, il portoit ſes regards,
Chaque inſtant ſur l'objet, rarement ſur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu,
S'arrête & tient en l'air le pinceau ſuſpendu.

Les yeux étincelans, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ſes ſens irrités;
Il couvre de baiſers un ſein & des beautés
Que Campaſpe en tremblant veut & n'oſe défendre:
Contre les attentats d'un maître impérieux
Campaſpe invoque tous les Dieux,
Jette ſur ſon amant le regard le plus tendre;
Le voit pâlir & détourner les yeux:
Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondans en pleurs, tombent aux pieds du Roi:
C'eſt-là cette eſclave ſi belle
Qui ſur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi.
Apelle à ſon rival n'en dit pas davantage.
Campaſpe veut parler; la crainte & les ſanglots
A ſa voix affoiblie ont fermé le paſſage.
Le viſage attaché ſur les pieds du héros,
Ils preſſent ſes genoux de leurs mains défaillantes:
Ils lèvent juſqu'à lui leurs paupières tremblantes,
Et liſent dans ſes yeux ſa jalouſe fureur;
Peut-être dans leur ſang va-t-elle être aſſouvie.
Ils rempliſſent d'amour ces momens de terreur,
Et ſe donnent du moins les reſtes de leur vie;
Ils ſe tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et, baignés de leurs pleurs, ſe tiennent embraſſés.

Alexandre, long-tems ſpectateur immobile,
Laiſſe errer ſes regards ſur eux;
Il paroît méditer ſur leur état affreux,
Et conſerver une fureur tranquille.
Mais, ſon front tout-à-coup devenu plus ſerein,

Il ſe penche vers eux, & leur tendant la main :
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas :
L'image de tes pleurs me ſuivroit dans ſes bras
Campaſpe dans les miens plaindroit l'amant qu'elle aime.





EPITRE

A M. LE P.... DE B....

JE REVOIS donc les bords où le ciel m'a fait naître:
Là, j'ai vu comme un jour paſſer mes premiers ans;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
C'eſt-là que j'eſſayai ma penſée & mes ſens,
Et m'aſſurai du plaiſir d'être.
C'eſt ici que la voix d'un maître
A troublé mes jours innocens.
La raiſon des parens gêne le premier âge;
La tendreſſe & l'humeur nous prodiguent leurs ſoins;
Tous les goûts à-la-fois, mille nouveaux beſoins
Nous font ſentir notre eſclavage.
Le cœur inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et, ſur les ondes emporté,
Craint le pilote & non l'orage.
D'un joug utile on ſe dégage;
L'eſpérance au front gai vient flatter nos deſirs:
J'étois embarraſſé du choix de mes plaiſirs;
Tout, devoit être mon partage.
J'entreprenois mille travaux;
Je me faiſois aimer, j'étois utile au monde,
Je ſuffiſois à tout; obſtacles & rivaux,

Rien n'arrêtoit une âme ardente & vagabonde,
Qui prévoyoit dans tout quelques ſuccès nouveaux.
Il me ſemble qu'ici le ſouffle du Zéphire
M'apporte des eſprits plus purs & plus nombreux ;
Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaiſir encor quelquefois je reſpire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans;
Mon cœur s'épanouit ſous un ciel qui s'épure,
Et le printems de la Nature
Pour un inſtant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'eſt ainſi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le menſonge,
S'efforce à retomber dans les bras du ſommeil,
Pour être encore heureux en ſonge.

J'eſpérois autrefois : eſpérer c'eſt jouir.
Mais le tems fait évanouir
Ces chimériques jouiſſances ;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enlève en eſpérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes deſirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaiſirs.
Sous ſes voiles obſcurs, au printems de mon âge,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter.
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître :
J'eſpérois l'inſtant où je ſuis ;

Je crains l'inſtant où je dois être.

Il eſt d'autres plaiſirs que le tems a détruits.
Plus jeune, je penſois que ma jeune maitreſſe
Étoit le ſeul objet qui pourrroit m'enflammer;
Je croyois pouvoir ſeul obtenir ſa tendreſſe;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
Comme un choix éclairé j'adorois ſon ivreſſe;
Ses deſirs me flattoient, j'eſtimois ſes rigueurs;
Du nom de ſentiment j'honorois ſa foibleſſe;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
J'errois dans les jardins d'Armide;
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un ſéjour enchanté
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet Amour, cette divinité;
Au vide de nos cœurs, à notre oiſiveté,
J'ai vu qu'il devoit ſa puiſſance;
Il n'eſt jamais dans ſa naiſſance
Que le goût de la volupté,
Languiſſant dans la jouiſſance,
Réveillé par la vanité.
D'une froide fidélité
On conſerve l'objet avec inquiétude,
On lui ſoumet ſa volonté;
L'amuſement ſe change en habitude,
L'habitude en néceſſité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères:
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop ſur nos misères,

Et je maudis l'inſtant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de frères;
Sans défenſe auprès d'eux je ne redoutois rien.
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyois aux amis ſincères.
J'ai vu l'exacte probité
Et la ſcrupuleuſe équité
Voiler ſouvent des cœurs arides;
J'ai vu prendre pour la bonté,
La foibleſſe des cœurs timides;
Le vil beſoin d'être flatté,
Donner des louanges perfides :
J'ai vu que la ſincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhaloit en liberté.
Par une fauſſe piété
J'ai vu la raiſon pourſuivie;
J'ai vu le vice heureux de grâces revêtu,
Déplacer avec art le mérite ſublime :
Tout eſt opprimé s'il n'opprime;
Tout combat ſur la terre, ou tout a combattu:
Le plus fort eſt tyran, le plus foible eſt victime.
Aurois-je donc perdu le plaiſir d'eſtimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels! ceſſer de vous aimer?

Auprès de toi ſouvent j'oublie
Combien ils ſont légers, aveugles ou pervers;

Si je méprise en eux la Nature avilie,
J'admire & j'aime en toi la Nature ennoblie.
Sans toi, j'irois chercher les plus sombres déserts;
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec Brutus,
O Vertu! n'es-tu qu'un fantôme?





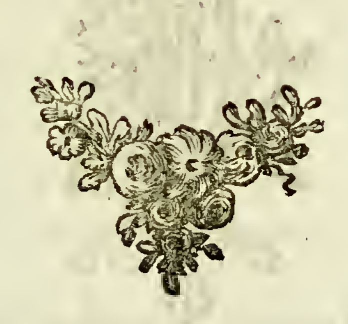
A MADEMOISELLE....

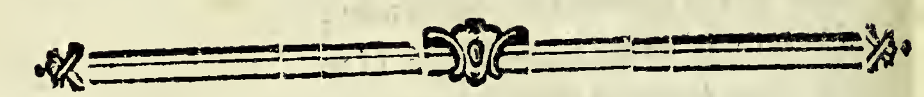
AVEC les charmes de l'Amour,
(Ou, si vous l'aimez mieux, des Anges)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux :
Votre esprit vif est curieux ;
C'est le bon esprit de votre âge :
Il cherche un sens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms & l'image :
A votre esprit pourtant, B....
Personne ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain livre fort abstrait,
Votre mie aussi-tôt vous gronde ;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien

Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On eſt encor plein d'injuſtices
Sur vos mœurs, ſur vos goûts naiſſans;
De vos vœux les plus innocens
On exige des ſacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir:
Eh! B.... qu'en pourrez-vous faire?
Tous les cœurs voudront vous ſervir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du ſentiment, de la gaîté,
Des grâces, de l'égalité;
Vous reſſemblez à votre mère;
Vous aurez avec ſa beauté,
Son eſprit & ſon caractère.





VOLEZ, papillon libertin ;
Aux fleurs de nos vergers le Printems vous rappelle :
Plus preſſant qu'amoureux, plus galant que fidèle,
De la roſe coquette allez baiſer le ſein :
Qu'un goût vif & léger vous amuſe auprès d'elle :
Triomphez, & volez ſoudain
Auprès d'une roſe nouvelle.
D'aimer & de changer faites-vous une loi ;
A ces douces erreurs conſacrez votre vie.
Ce ſont-là des conſeils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois point vu Silvie.





CHANSON.

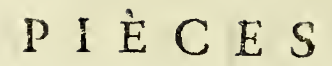
SANS dépit, ſans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon eſclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à Liſettte ;
J'ai déja quitté ſes couleurs,
Je vais lui rendre ſa houlette.

Sans rougir, j'ai vu ſous l'ormeau
Silvandre aux pieds de l'infidelle ;
J'ai joué ſur mon chalumeau
L'air que Silvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Liſette ;
Je veux lui dire les chanſons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le ſommeil
Ses faveurs me ſont retracées,
Elle n'eſt plus à mon réveil
La première de mes penſées.



Je ne viendrai plus en ces lieux
Reſpirer l'air qu'elle reſpire ;
Je ne cherche plus dans ſes yeux
Ce que je dois penſer ou dire.

Liſette a perdu plus que moi :
J'étois tendre, elle étoit coquette ;
Liſette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Liſette.





ROMANCE.

Mon deſtin auprès de Climène
Varie à chaque inſtant du jour ;
Un caprice inſpire ſa haine,
Un autre lui rend ſon amour.

Elle m'a dit, Lindor, je t'aime,
Ton cœur a mérité ma foi ;
Elle m'a dit, à l'inſtant même,
Lindor, je me moquois de toi.

Au moment où ſa voix m'appelle,
Climène ſonge à m'éviter ;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle eſt triſte dans mon abſence,
Et mépriſe alors mes rivaux ;
Elle les vante en ma préſence,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes,
Elle cherche à les irriter ;
Et je la vois verſer des larmes,
Lorſque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime ;
Elle les prit avec dédain ;
Elle me donna le ſoir même
La roſe qui paroit ſon ſein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avoit pris ſoin de me calmer,
Et je m'enivrois auprès d'elle
Du bonheur de plaire & d'aimer.

Dans la plus profonde triſteſſe
Je la vis bientôt ſe plonger ;
Je l'offenſois par mon ivreſſe,
Mes plaiſirs ſembloient l'affliger.

Elle eſt ſimple, ſans artifices,
Nul amant n'a tenté ſa foi ;
Et fidelle dans ſes caprices,
Elle n'aime & ne hait que moi.

Beauté ſi douce & ſi terrible,
Souvent aimé, jamais heureux ;
Que tu ſois barbare ou ſenſible,
Je n'en ſuis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton abſence,
Ceſſe de déchirer mon cœur ;
Je t'aimerois ſans inconſtance,
Quand tu m'aimerois ſans humeur.



ÉPITRE.

CHLOÉ, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amusent mes desirs;
Ce sont des fleurs que l'Amour fait répandre
Sur le chemin qui nous mène au plaisir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre & le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'Amour,
Chloé tirons ce Dieu des jeux de son enfance.

Rappelle-toi ce soir, où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes:
Oui, j'aime... Que ce mot embellissoit tes charmes!
Qu'il irritoit mes transports amoureux!
Déja tous mes soupirs expiroient sur ta bouche:
Je voulus tout tenter; mais, sans être farouche,
Tu repoussas l'Amour égaré dans tes bras:
Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendresse:
Il dissipoit des sens l'impétueuse ivresse:
Ennemi de l'Amour qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir, disputant la victoire,
A combattre il borne sa gloire;

Il eſt toujours vaincu, mais il veut réſiſter.
Tu m'aimes, je t'adore : ah ! garde-toi de croire
Que ce foible tyran puiſſe nous arrêter.
On le craignoit jadis ; & les cœurs de nos mères
Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de ſentir.
De ce ſiècle poli les loix ſont moins ſévères ;
L'Amour à ſes côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes ſublimes,
Qu'effarouche un amant qui gêne leurs deſirs ;
Et ces plaiſirs ſi doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés ne ſont que des plaiſirs.

Vas, ton honneur eſt d'être belle,
Ton devoir eſt d'être fidelle,
Tes loix ſont dans ton cœur, les Amours ſont tes Dieux ;
Jeune Chloé, qu'ils ſoient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus ſolides.
L'Amour, en ſe jouant, fatiguoit ta vertu ;
Tu ſens l'ennui de te défendre :
A l'honneur d'avoir combattu,
Hâte-toi d'ajouter le plaiſir de te rendre.





CHANSON.

DANS le ſein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteſte les traits dont l'amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur ſuprême :
On nous trompe tous deux ; mais il eſt mieux trompé.

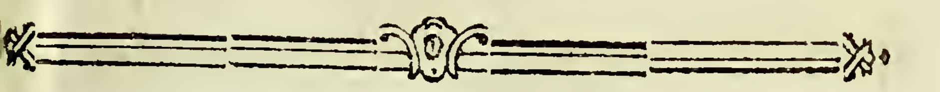




VERS A Mme. DE CH....

Sur des Tableaux de fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs si belles ;
J'amire ce pinceau divin ,
Et ces roses si naturelles ,
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles ,
L'abeille y chercher son butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
Les vôtres seront immortelles.
Ah ! si j'avois votre talent ,
Je peindrois un objet charmant ,
Paré des graces du jeune âge ,
Qui plaît dès le premier instant ,
Et chaque instant plaît davantage ;
Dans l'amitié tendre & constant ,
Sincère sans être imprudent ,
Naïf & fin , sensible & sage.
Aisément on devineroit
Quel auroit été mon modèle ;
Ch.... seule ignoreroit
Que le portrait est d'après elle.



A . . . .

Quelques soupçons, un instant de colère,
Méritoient-ils cet excès de rigueur ?
Malgré mes torts, tu lisois dans mon cœur :
En t'adorant pouvoit-il te déplaire ?
Dans tes regards je vois ton changement ;
L'expression d'un tendre sentiment
N'anime plus ces yeux si pleins de charmes.
Si de Doris je feins d'être l'amant ;
Tu ne vois rien, ou tu vois sans alarmes.
Si près de toi j'ai moins d'empressement,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait, & je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment :
Ton amitié, dans cet état funeste,
Soutient mon cœur ; ce prix m'étoit bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.





LE MATIN.

La nuit, vers l'occident obſcur,
Replioit lentement ſes voiles ;
D'un feu moins brillant les étoiles
Eclairoient le céleſte azur.
De ſa lumière réfléchie
Le ſoleil blanchiſſoit les airs,
Et par degrés à l'Univers
Rendoit les couleurs & la vie.

Du ſommeil à la volupté
Mes ſens éprouvoient le paſſage ;
Des ſonges me traçoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté :
Je ſentois qu'il alloit renaître,
Et par ces ſonges excité,
Je recevois un nouvel être.
Libres des chaînes du ſommeil,
Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire :
Je vois, j'adore, je deſire,
Dieux ! quel ſpectacle & quel réveil !
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue ;
Je détaillois mille beautés,
Je m'applaudiſſois de ma flâme ;

Le trouble aveugle de mon âme
En occupoit les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire,
J'ai joui de mes ſentimens,
Près de l'objet qui les inſpire.
Oui, diſois-je, ces traits charmans,
Animés par un cœur fidèle,
Sont au plus tendre des amans :
C'eſt pour moi que Thémire eſt belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux ;
Du ſoleil la clarté naiſſante
Doroit cette onde jailliſſante
Qui retombe ſous ces berceaux.
Déja du ſein des prés humides
S'élevoient les foibles vapeurs,
Que la nuit en perles liquides
Raſſemble & fixe ſur les fleurs.
Des habitans de ce bocage
La joie inſpiroit les concerts ;
Un vent frais épuroit les airs,
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre ſembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;
Elle étend les bras & ſoupire,
Et je ſens mon cœur treſſaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides,
Qu'éblouit l'éclat du grand jour ;
Dans ſes beaux yeux mes yeux avides

Cherchoient, trouvoient, puifoient l'amour.
Sur fes charmes ma main errante
Se porte avec rapidité
Sur fa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai fu près du bonheur fuprême
Le fufpendre pour le goûter;
L'inftant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaifirs de ce que j'aime,
J'ai fenti les miens s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes tranfports impétueux
Du murmure voluptueux,
Des fréquens foupirs de Thémire;
Ma bouche à fes cris languiffans
Répond à peine : Ah! je t'adore!
Le plaifir fatigua nos fens,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'aftre du jour dans les cieux
Pourfuivoit fa vafte carrière,
Et de fon difque radieux
Répandoit des flots de lumière;
De mille ornemens odieux
J'ai vu l'importune barrière
Derober Thémire à mes yeux.



Plein d'amour & d'impatience,
Je ſors ſans témoins & ſans bruit,
Et vais languir juſqu'à la nuit
Dans les horreurs de ſon abſence.





EPITRE A....

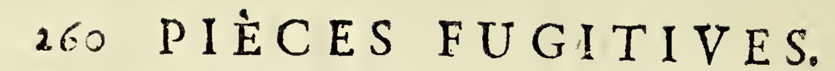
A VIVRE au ſein du janſéniſme,
Cher Prince, je ſuis condamné,
Et des Muſes abandonné,
Dans le vieux château de Ternai
Je répète mon cathéchiſme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fond tous les myſtères;
J'entends mettre au rang des Saints Pères,
Nicole, Queſnel & Paſcal.
J'en lis un peu par courtoiſie.
Ces fous, pleins de miſanthropie,
Souvent ne raiſonnoient pas mal.
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'eſt l'homme & ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, ſans art, ſans ſyſtême,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît & le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux
Le Socrate Anglois nous réveille;
Il inſpire quand il inſtruit;

C'eſt un ſage qui nous conduit,
C'eſt un ami qui nous conſeille.
Un vieux Janſéniſte grondeur,
Dit qu'en détruiſant la Nature
On fait plaiſir à ſon auteur,
Et qu'on charme le Créateur,
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus
Tous ſes ennemis ſont exclus;
Et ces ſauvages Cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les Jéſuites.

Indulgente Société,
O vous, dévots plus raiſonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables!
Vous vous occupez ſagement
De l'art de penſer & de plaire;
Aux charmes touchans du bréviaire,
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez ſans fureur,
Vous nous voyez tels que nous ſommes.

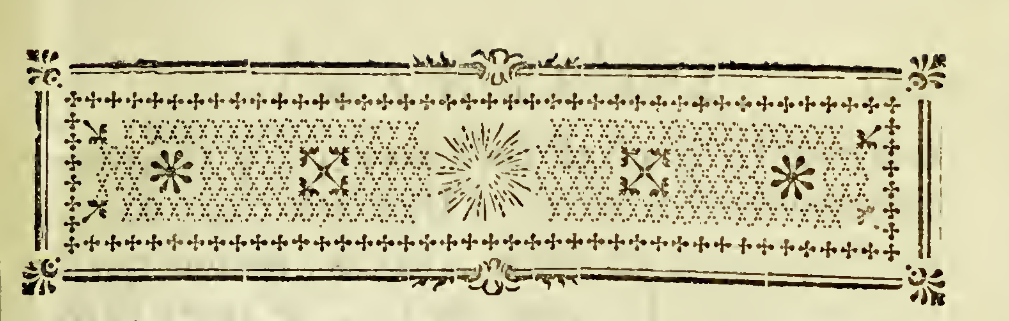
Je ne prends point pour Directeur
Un fou dont la mauvaiſe humeur



Erige en crime une foibleſſe,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la ſageſſe.
Je ſens, j'ai des goûts, des deſirs;
Dieu les inſpire ou les pardonne :
Le triſte ennemi des plaiſirs,
L'eſt auſſi du Dieu qui les donne.



L'ABENAKI,
SARA TH....
ZIMÉO.
CONTES.



L'ABENAKI.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abenakis défit un détachement Anglois ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la courſe, & acharnés à les pourſuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune Officier Anglois, preſſé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'eſpéroit plus ſe dérober à la mort. Il ſongeoit ſeulement à vendre chèrement ſa vie. Dans le même tems un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui & ſe diſpoſe à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajuſté, tout d'un coup il abaiſſe ſon arc, & court ſe jetter entre le jeune Officier & les deux Barbares qui alloient le maſſacrer ; ceux-ci ſe retirèrent avec reſpect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main, le raſſura par ſes careſſes, & le conduiſit à ſa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne ſe démentit jamais ; il en fit moins ſon eſclave que ſon compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis, & les

arts groſſiers en uſage chez ces peuples. Il vivoient fort contents l'un de l'autre. Une ſeule choſe donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois; quelquefois le vieillard fixoit les yeux ſur lui, & après l'avoir regardé, il laiſſoit tomber des larmes.

Cependant, au retour du Printems, les Sauvages reprirent les armes, & ſe mirent en campagne.

Le vieillard, qui étoit encore aſſez robuſte pour ſupporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de ſon priſonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme en obſervant ſa contenance.

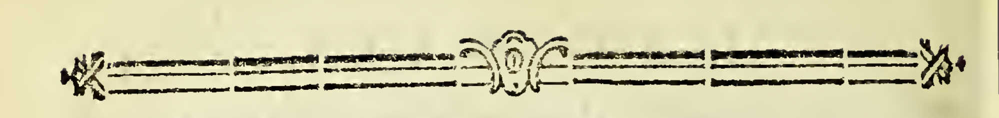
Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Ecoute, je t'ai ſauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à ſurprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu, lorſque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étoient celles d'un enfant, elles ne ſervoient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton ame étoit dans la nuit, tu ne ſavois rien; tu me dois tout. Serois-tu aſſez ingrat pour te réunir à tes frères, & pour lever la hache contre nous?

L'Anglois proteſta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie, que de verſer le ſang d'un Abenaki.

Le Sauvage mit les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête, & après avoir été quelque tems

dans

dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur : As-tu un père ? Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorſque j'ai quitté ma patrie. Oh ! qu'il eſt malheureux ! s'écria le Sauvage ; & après un moment de ſilence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ?... Je ne le ſuis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat, il étoit à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout ſon corps trembloit. Il étoit preſque étouffé par des gémiſſements qu'il ne vouloit pas laiſſer échapper. Ses yeux étoient égarés, ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu-à-peu, & ſe tournant vers l'Orient où le ſoleil alloit ſe lever, il dit au jeune Anglois : Vois-tu ce beau Ciel reſplendiſſant de lumière ? As-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaiſir à regarder ce beau Ciel. Eh bien !... je n'en ai plus, dit le Sauvage, en verſant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, j'ai du plaiſir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation ; & il ajouta tout de ſuite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaiſir à voir le ſoleil qui ſe lève, & les fleurs du Printems.



SARA TH....

Il y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, & qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes Villes, dans les Cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les pays que j'avois vus, & le mien même, n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raison. Ma famille vouloit me marier: mon père se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, & que la mort m'avoit enlevée: en attendant, il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage; il me fit partir pour le nord de l'Ecosse, où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen; je me mis en chemin vers la fin du Printems, & dans les plus beaux moments de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles d'Hamstead (c'est le nom de cette campagne). Je savois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée, & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper & un méchant lit; j'étois fatigué, & j'avois faim; je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui, par sa situation & par un certain air de commodité, de propreté & d'abondance champêtre, avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un

côteau qui la garantiſſoit du vent d'oueſt, ſi violent dans ces contrées ; elle étoit à cent toiſes d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnoient ; il y avoit à quelque diſtance de la maiſon un petit bois de hêtre ; des chevaux, des bœufs des brebis paiſſoient dans le vallon & ſur les côteaux : quatre enfants de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute eſpèce : à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde & fraîche, quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs & une gorge très-blanche qu'elle laiſſoit voir toute entière, en donnant à tetter à un enfant de cinq à ſix mois. Il me ſembla que les traits de cette charmante payſanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, & ſi mes gens & moi nous pouvions y paſſer la nuit : je l'aſſurai que mes hôtes ſeroient très-contents de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à ſon mari ; que perſonne ne logeoit chez eux pour de l'argent ; mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute ſorte d'états. Elle m'invita ſur-le-champ à deſcendre de cheval, & me conduiſit ſans cérémonie à la chambre qu'elle me deſtinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient ſimples & propres : de la fenêtre, la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon, en ſuivant le cours & les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'étoit ainſi que s'appelloit la jolie Fermière) me dit qu'elle alloit préparer mon ſouper ; qu'en attendant j'avois à choiſir de me repoſer dans ma chambre, ou dans le jardin ſur un banc de gazon qui étoit ſous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La ſoirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour ; je choiſis de me rendre dans le jardin. Vous avez raiſon, me dit la Fermière, & vous allez goûter deux de nos grands plaiſirs, le frais après la chaleur, & le repos après la fatigue : ſi cependant vous vouliez lire en attendant votre ſouper, voilà des livres : en diſant ces mots, elle me montroit un cabinet où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliothèque d'un payſan ; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux, & des livres de dévotion : je vis d'abord les ouvrages de Tull, & à-peu-près tout ce qu'on a écrit de mieux ſur l'Agriculture : je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendiſſent le François, lorſque je vis ſur une tablette les *Eſſais de Montagne*, *le Droit naturel*, & le Poème de *la Loi naturelle* : je vis auſſi une traduction Françoiſe du *Prædium Ruſticum*, Poème du Jéſuite Vanières. Le reſte de la bibliothèque étoit dans notre langue, c'étoit *les Caractériſtiques du Lord Shafteſbury*, le *Syſtême moral d'Hutcheſon*, &c. Quoi ! diſois-je, des livres de

Philoſophie chez des Payſans ! les meilleurs Philoſophes Anglois & François dans une métairie auprès d'Hamſtead ! ils doivent être bien étonnés de ſe trouver là ! quel uſage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent ſans doute à quelque Gentilhomme du voiſinage, qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette Fermière, vient paſſer ici le tems de la belle ſaiſon.

J'achevai enſuite la revue de la bibliothèque ; je n'y vis plus que quelques livres de Méchanique & de Médecine Pratique, les Romans de Richardſon, des traductions des Idylles de Théocrite, des Eglogues & des Géorgiques de Virgile, des Poéſies de Tibulle, de Geſner & de Haller : je ne vis des ouvrages de nos Poètes, que les Paſtorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la Fable de Philémon & Baucis, par Dryden, & les Saiſons de Tompſon : je pris le Poème de *la Loi naturelle*, & j'allai le lire ſur le banc de gazon.

Je m'étois à peine aſſis que j'entendis de grands cris autour de la maiſon. Les enfants, qui m'avoient ſuivi dans le jardin & qui m'examinoient curieuſement, coururent à la porte ; j'y vis courir la Fermière : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le Fermier, qui revenoit d'Aberdeen, où il avoit été vendre du ſeigle, & où ſes affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aiſément le maître du logis à la manière dont il fut reçu ; ſa femme l'embraſſa

tendrement ; elle prit deux de ses enfants sur ses bras ; elle les éleva jusqu'aux joues de leur père qui se laissa baiser : il tenoit en même-tems par les mains deux autres de ses enfants, qui attendoient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, & j'allai au-devant d'eux. Le Fermier étoit un homme de trente ans fort bien fait ; son visage étoit assez beau, & sa physionomie étoit noble & tendre : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quittèrent ensuite, & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allèrent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquième enfant : ils se courboient tous deux sur le berceau, & tour-à-tour regardoient l'enfant & se regardoient en se tenant par la main, & en souriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demandèrent la permission de faire manger leurs domestiques & même les miens avec moi ; j'y consentis. La table étoit servie proprement ; elle étoit couverte de poudings & de légumes, & d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les siéges étoient commodes ; mais il n'y avoit qu'un fauteuil, qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le père du Fermier ; il me fit un accueil fort honnête, & nous nous assîmes.

J'étois auprès de la Fermière : je remarquai qu'elle envoya une jeune ſervante ſe placer auprès d'un jeune berger ; je demandai ſi c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne ſont pas mariés, dit-elle ; mais ils s'aiment, ils ne ſe ſont pas vus de la journée, & ils auront du plaiſir à être aſſis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ſes valets un plat qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit là pour lui ſeul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raiſon du choix des mets qui étoient ſervis ; elle diſoit pourquoi, ce jour-là, certains légumes ne paroiſſoient pas ſur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain aſſaiſonnement : c'étoit toujours pour augmenter le plaiſir du ſouper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroiſſoit ſingulière ; le Fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches ſur les plaiſirs de la table. Le repas étoit ſimple & excellent ; les convives étoient ſobres & ſenſuels ; l'égalité régnoit dans cette maiſon ; les domeſtiques étoient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montroient pas du reſpect, mais beaucoup de zèle & d'amour.

Lorſqu'on eut un peu calmé la faim, on ſe parla : le Fermier me fit des queſtions ſur le payſage des lieux que j'avois traverſés ; il me vanta celui des environs de ſa métairie, & me preſſa de reſter le lendemain pour le voir. Sa femme & lui s'occupoient de moi, ſans oublier leurs domeſtiques ; ils louoient les uns de leur gaieté dans le travail, les autres d'un

ſervice qu'ils avoient rendu : ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du roſſignol, des fleurs, des eſpérances de la moiſſon, de leurs amours : les domeſtiques ſe parloient entr'eux de ces plaiſirs charmants, & tous paroiſſoient les ſentir.

C'étoit ſur-tout du vieux père qu'on étoit occupé; je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : je le dis à la Fermière. Monſieur, me dit-elle; ce ſont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque choſe ils en ſavent gré & ils ſont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire; j'en fus un peu étonné. Monſieur, me dit la Fermière, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du ſoin de retarder la vieilleſſe, mais qu'il faut ſe borner dans la vieilleſſe à rappeller le ſentiment de la vie. Ces réponſes me ſurprenoient; je ne doutai plus que la bibliothèque ne fût à l'uſage de mes hôtes, & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec eſprit. Je me récriai ſur l'étonnement que me cauſoient leurs lumières, & ſur-tout celles de Sara. Quoi! diſois-je, une jeune femme ! à la campagne !... Oh ! vous ne connoiſſez pas Sara, me dit le vieillard, qui commençoit à être un peu ivre; ô le divin cœur ! Si vous ſaviez ce qu'elle a quitté pour nous ! oh ! ſi je pouvois me lever j'irois lui baiſer les pieds. Sara me parut craindre l'indiſcrétion de ſon beau-père ; elle étoit embarraſſée, elle rougiſſoit. Philips (c'étoit le nom de ſon mari) pria inſtamment le vieillard de ne pas révéler un ſecret qu'il avoit promis de garder.

Je ne dirai rien, dit le bon homme, je ne dirai rien : une fille ſi belle ! qui avoit tant de richeſſes ! qui eſt ſi ſavante ! cela vous lève une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mène quelquefois un chariot, ſonge-t elle à ſon carroſſe ! . . . La Fermière ſe leva, fit ôter les plats & apporter le deſſert : il étoit compoſé de fraiſes très-parfumées, de groſeilles, de ceriſes & d'excellente crême. En même-tems de jeunes ſervantes jonchoient de fleurs les environs de la table, & en bordoïent les plats.

Ce ſpectacle réjouit le bon vieillard ; &, ſoit qu'il s'en occupât, ſoit qu'il craignît de déplaire à ſa belle-fille, il ſe tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier ſervice, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets eſt très-agréable ; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les ſentir, & c'eſt alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les ſenſations agréables plus agréables encore, & combien elle trouvoit de volupté ſans s'écarter de la plus ſimple nature. Philips & Sara me paroiſſoient ſi vivement occupés l'un de l'autre, ſi remplis d'attentions, ſi heureux ! Je n'ai jamais vu d'union ſi délicieuſe, parce qu'il eſt fort rare de trouver entre deux perſonnes les rapports qui étoient entr'eux : ils avoient le même degré de ſenſibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de tems après le ſouper, mes hôtes me conduiſirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des aſtres, le

ſilence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ſes enfants ; Philips donna ſes ordres, fit la viſite de ſes écuries, & le couple heureux alla partager un aſſez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroiſſoit un ſonge ; mais c'étoit un ſonge que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai aſſez matin ; mais je ne me ſentois point du tout preſſé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domeſtiques, la ſérénité, la gaieté qui régnoient dans la maiſon, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'eſprit mal faits, on ſe trouve ſi bien auprès de la vertu heureuſe ! le ſpectacle de ſes plaiſirs eſt ſi doux ! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé, je deſcendis dans la cour, où je trouvai Philips & Sara. Le ſoleil venoit de ſe lever ; le ciel conſervoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui ſuccède à la blancheur que lui donne le crépuſcule, & qui précède ce bleu ſombre qu'il prend pendant le jour. On reſpiroit le parfum des arbres & des plantes, & ce vent frais qui ſuit le lever du ſoleil ; la campagne, les hommes & les animaux reprenoient le mouvement ; les troupeaux ſortoient de l'étable, les pigeons de la volière, & les poules ſe répandoient dans la cour ; les domeſtiques ſe diſpoſoient au travail. J'avoue que pour la première fois de ma vie je ſentis bien le plaiſir de voir commencer le jour, & je ſuis perſuadé

que Philips & Sara, malgré les ſoins dont ils s'occupoient alors, n'étoient pas inſenſibles à ce plaiſir.

Je remarquai que dans la diſtribution du travail, ils affectoient de placer toujours pluſieurs ouvriers enſemble : ils diſoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux, voiſins de ceux où travailloient les autres domeſtiques. Cette attention me parut ſingulière ; je le dis à Sara. Les hommes égayent, me dit-elle, le travail qu'ils font enſemble ; la joie d'un ſeul ſe communique à tous ; ſi un berger joue de la flûte, un autre chante : pluſieurs laboureurs qui conduiſent leurs charrues dans des champs voiſins, compagnons dans les mêmes peines, les adouciſſent l'un avec l'autre ; ils ſe parlent de leurs eſpérances, ils s'uniſſent dans l'égalité de leur ſort. Eh ! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui ſont communs à un plus grand nombre d'hommes raſſemblés, comme une fenaiſon, une tondaiſon, une moiſſon ? C'eſt-là où, malgré l'ardeur du ſoleil, la ſoif, la ſueur, la fatigue exceſſive, vous voyez le plaiſir, vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois, Monſieur, dit-il, qu'il y a de certains plaiſirs qui pour être bien ſentis, veulent être goûtés avec pluſieurs hommes qui en jouiſſent en même-tems. Plus les ſalles de ſpectacles ſont remplies, plus les émotions y ſont vives & agréables, & il en eſt ainſi de tous les plaiſirs qui naiſſent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il que l'on puiſſe admirer davantage & plus ſouvent que

cette terre, ce ciel, ces eaux, ces prés, toutes les graces & toutes les richesses de la campagne ? Je crois, continua Philips, que les biens que la Nature donne à tous en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à-la-fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les Poètes ont trop vanté les charmes de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'est des hommes de la cour & de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire, des hommes dont l'ame sèche, dure ou frivole auroit été insensible au charme de la Nature. Une preuve certaine que les Poètes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, & qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Cette conversation, si délicieuse pour moi, fut interrompue par les faneurs qui sortirent en troupe de la maison; ils étoient accompagnés par l'aîné des enfans de Sara, qui portoit un rateau; & jamais Roi n'a été si fier de son sceptre, que cet enfant l'étoit de son rateau. Vous voyez, dit la mère, commencer le plaisir d'être utile, & le noviciat de l'Agriculture.

Tout ce que vous dites & tout ce que je vois,

divine Sara, lui répondis-je, m'inſpire pour votre mari & pour vous le reſpect le plus profond & l'admiration la plus vive ; je voudrois paſſer entre vous le reſte de ma vie, & mériter l'amitié de l'un & de l'autre. Votre voiſinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte ; j'y viendrai ſouvent pour jouir de votre converſation & du ſpectacle des vertus & des plaiſirs vrais que vous raſſemblez dans votre maiſon. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage : vous me direz peut-être ce que le père de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'attendriſſement de ce bon vieillard, & par les marques de reſpect qu'il vouloit vous donner, que plus inſtruit de ce que vous êtes & des circonſtances qui vous ont conduit dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raiſons de vous eſtimer. Je le crois, dit Sara ; la manière dont vous jugez de nous & de notre genre de vie, me fait penſer que vous êtes au-deſſus de bien des préjugés, & que vous méritez ma confiance. Je la remerciai ſi vivement, qu'elle en fut un peu embarraſſée ; elle ſe tourna vers ſon mari & lui dit : mon cher ami, je vais parler à Monſieur de la paſſion que nous avons l'un pour l'autre ; ſon mari l'embraſſa tendrement, & nous quitta pour ſuivre les faneurs : il pria Sara de me retenir juſqu'à ſon retour & parut s'en ſéparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques moments. Sara me dit qu'elle alloit donner ſes ſoins à ſes enfants & à ſon ménage ; elle me pria de l'attendre dans le Jardin. Je l'y attendis long-tems ;

elle vint enfin, s'affit avec moi fur le banc de gazon, & commença ainfi fon hiftoire.

Je fuis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maifon fort riche, & plus illuftre encore par fes fervices & par fes titres. Je vous tairai le lieu de ma naiffance & le nom de ma famille : on me croit morte, & je veux que mon exiftence foit ignorée ; cela eft néceffaire pour qu'elle foit toujours heureufe. J'avois fix ans lorfque je perdis ma mère. Mon père, qui aimoit avec paffion la Philofophie & les Lettres, & qui m'idolâtroit, ne voulut point fe remarier & prit foin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la fagacité & l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de fes connoiffances, & parut content de mes progrès. Mon père, un des hommes les plus éclairés de fon fiècle, l'étoit autant peut-être que les Philofophes qui ont eu le plus de réputation ; c'eft ainfi du moins que j'en ai jugé, lorfque j'ai comparé les inftructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puifées dans les livres. Il avoit au fouverain degré le courage d'efprit, & n'a jamais été effrayé des conféquences d'un fyftême qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère ; & les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon père étoit fenfible aux beautés de la Nature ; il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre ; la Philofophie trop sèche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la fienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthoufiafme qu'il fentoit

pour la vertu & aux plaifirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans, & mon père trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois auffi fon goût pour les lettres; il s'amufoit de ma converfation, je faifois fon bonheur; il ne penfoit point à me marier, & contente de mon état, je ne penfois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainfi, j'étois fort ému, je croyois la reconnoître; il me reftoit cependant encore quelqu'incertitude, & j'attendois avec impatience qu'elle la diffipât. Nous paffions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorfqu'un jeune Ecoffois fe préfenta pour fervir chez mon père. Il étoit de la figure la plus agréable, & il avoit dans la phyfionomie un caractère de fenfibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les payfans font, comme vous favez, plus inftruits en Ecoffe qu'ils ne le font dans le refte de l'Europe, & ce jeune homme étoit un des mieux élevés de fon pays. Il ne fe diftingua d'abord des autres domeftiques que par un extrême attachement à fes devoirs; nous vîmes bientôt qu'il fe faifoit aimer de tous fes compagnons & qu'il leur infpiroit fon zèle pour nous; mon père fe trouvoit mieux fervi, & fes gens paroiffoient plus gais & plus heureux.

L'Ecoffois avoit toujours quelque livre à la main, dans les moments de liberté que lui laiffoient fes devoirs; mon père s'apperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'efprit: il voulut l'inftruire. Mylord

Dorſet, diſoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poètes de l'Angleterre; je ferai peut-être de ce domeſtique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de ſa patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous ſuivit. Mon père avoit de fréquentes converſations avec lui. Dans une de ces converſations il apprit que le deſir de ſoulager la vieilleſſe de ſes parens, par les petites ſommes qu'il pouvoit prendre ſur ſes gages avoit déterminé l'Ecoſſois à ſervir; ce ſentiment ſi vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes; il voulut ſur-le-champ lui donner une ſomme conſidérable que le jeune homme devoit envoyer à ſa famille; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorſque ſon laquais refuſa le préſent qu'on lui vouloit faire! Monſieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parents, & le prix que j'en reçois nous ſuffit à tous; s'ils étoient dans la miſère, j'accepterois vos bienfaits; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aiſance, c'eſt à moi à la leur donner; le ſalaire de mes peines eſt à eux comme à moi; qu'ils en jouiſſent; mais ni eux ni moi nous ne nous avilirons pas en nous nourriſſant du pain de l'aumône. Mon père ne tenta pas de changer la manière de penſer de ce jeune homme; mais il le tira de la livrée pour lui donner le ſoin de ſa bibliothèque; il lui donna auſſi une ſorte d'inſpection ſur ſes fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir, ſans être humilié, le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothèque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus, & j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'apperçus & qui porta dans mon cœur ces sentiments qui me sont aujoud'hui si chers & auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir & non pour la combattre. Je craignois & respectois l'opinion des hommes ; mais, disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentiments : je me permis les miens. Mon père devoit être plus sévère ; mais il devoit tout ignorer. Je me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne, & qui me laissa deviner. J'avois l'ame fière, élevée & sensible : ces caractères-là ne savent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne savoit qu'aimer, & l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer & par celui d'être aimée, & moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon père ; & je ne sais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes, & resta quelque tems sans parler.

C'est elle-même, me disois-je alors, c'est elle-

même, je n'en puis plus douter : j'étois pénétré d'attendrissement; j'étois prêt à me découvrir à Sara; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance & de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi, lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens, & de plus il sentoit ma douleur; ses yeux se mouilloient dès que je versois des larmes; je voyois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre; dans les services qu'il me rendoit, dans ses discours, dans toutes ses démarches & jusques dans son air, dans le son de sa voix, je découvrois toute la passion que lui demandoit mon cœur, & rien qui pût alarmer ma vertu & blesser le respect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faisois beaucoup de réflexions sur les bienséances attachées à ce rang, sur ses devoirs réels & sur la soumission qu'on doit aux mœurs, aux loix & aux usages de son pays.

La philosophie de mon père m'avoit éclairée sur les préjugés; mais sa philosophie, sublime comme son cœur, ne m'avoit point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips rouloient sur ces sujets importans par eux-mêmes, & que notre situation rendoit si intéressants pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la justice des conventions humaines, & par conséquent du pouvoir qu'elles devoient avoir sur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force, & il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je

crus remarquer que, lorſqu'il avoit eu l'avantage dans ces diſputes, il étoit plus triſte qu'à l'ordinaire; je devinai auſſi le motif qui lui faiſoit embraſſer une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faiſoit ſans peine les ſacrifices qui devoient le plus lui coûter, & qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur & ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de ſon père, de ſes vertus & de la ſorte de bonheur dont il jouiſſoit dans ſa pauvreté. Je lui faiſois des queſtions ſur le lieu de ſa demeure, ſur ſon voiſinage, ſur ſes travaux. Philips me paroiſſoit pénétré de reſpect pour la vie des laboureurs & pour les ſoins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, & il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit & qui eſt ſi illuſtre en Angleterre, méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il eſt vrai que j'éprouvois de la part de mes parents les procédés les plus honnêtes & des preuves de l'eſtime qu'ils avoient pour ma raiſon. Ils avoient fait avancer pour moi le tems où nos loix donnent aux filles le droit de diſpoſer d'elles & de leur fortune. Je me trouvois maitreſſe de mes biens & de moi-même; mes parents n'étoient point inquiets de me laiſſer libre & ſeule. Mon penchant pour la philoſophie & les lettres étoit connu; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, & on ne me croyoit occupée à la campagne que du ſoin de mes biens & de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon père étoit mort,

& je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite, & diſtingué dans la Chambre des Communes par ſon déſintéreſſement & par ſon éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me propoſa de me promener avec lui dans le parc, & là il me rappella le ſouvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui & mon père, & celle que l'un & l'autre avoient eue pour moi.

Vous connoiſſez mon fils, me dit-il, il s'eſt diſtingué dans ſes études, & depuis quelques années qu'il eſt hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des Pays où il a voyagé, me confirment dans dans la bonne opinion que j'avois de lui : il eſt de votre âge, & prêt à revenir; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaiſir de voir vos biens ne pas ſortir de notre famille, & de vous aimer comme ma fille, après vous avoir aimée depuis long-tems comme celle de mon frère. Cette propoſition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenſer. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier; que juſqu'à préſent mes occupations & mes goûts avoient ſuffi à mon bonheur; que ſi je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, & que je me déterminerois par les convenances perſonnelles plus que par toutes les autres; mais que dans aucun tems de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permiſſion de m'amener ſon fils que je n'avois vu qu'au ſortir de ſon enfance, qui alors étoit d'une figure agréable, &, à ce qu'on diſoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle propoſition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées ſe préſentèrent à mon eſprit & s'y ſuccédèrent avec rapidité.

Lorſque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obſcur où je me promenai long-tems fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de tems-en-tems & aux moments où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obſtacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'aſſis, ſur un gazon où je reſtai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis long-tems. Je n'avois jamais ſenti ſi vivement le plaiſir de le voir, & la néceſſité abſolue de ne m'en ſéparer jamais. Je lui fis part des deſſeins de mon oncle, & des regrets ſincères que j'avois de déplaire à ma famille en refuſant d'accepter des propoſitions raiſonnables. Sans doute j'appuyai trop ſur mes regrets ; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir ; un tremblement s'empara de tout ſon corps ; ſes yeux avoient un mouvement extraordinaire & de l'égarement ; il n'articuloit que quelques mots ; chaque ſyllabe lui coûtoit à prononcer. Il faut, diſoit-il, . . . oui, il le faut . . . c'eſt un jeune homme vertueux . . . vos parents . . . votre rang . . . il faut . . . il le faut. Je

vis ſes yeux s'éteindre en me regardant : il tomba ſur ſes genoux en s'appuyant ſur une main. Je ne me poſſédai plus : je m'élançai pour ſoutenir mon cher Philips ; je le preſſai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux ! A ce cri ſi tendre, à ce mot ſi énergique, Philips ne me répondit rien : il ſe relevoit peu-à-peu en me regardant fixement ; ſes yeux ſe baignoient de larmes, je l'arroſai des miennes en répétant continuellement, mon cher époux, mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma réſolution ; je l'arrêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'aſſit auprès de moi, en couvrant une de mes mains de ſes baiſers. Ce moment qui a décidé du bonheur de ma vie, eſt encore ſi préſent à ma penſée, que je n'en ai pas oublié la plus légère circonſtance. Voici ce que je dis à Philips.

Je ſais tout ce que vous pouvez me dire ; je le préviens & j'y réponds. Ma paſſion pour vous n'eſt pas aveugle ; je vous connois bien, & vous êtes l'homme que me deſtinoit la Nature. C'eſt ſur la convenance des perſonnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaines y ont ſubſtitué celle des rangs. Nous ſavons, vous & moi, combien les véritables ſages ont de reſpect pour les conventions humaines ; elles maintiennent l'ordre dans les ſociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on eſt né par des alliances que l'opinion condamne ; c'eſt un crime que punit le mépris des hommes, &

je ne ſaurois point ſoutenir ce mépris, même injuſte.

Faut-il donc faire céder la loi de la Nature à des convenances de la ſociété ? cela peut être, mais nous ne ſommes point dans ce cas ; cédons à nos cœurs en reſpectant les préjugés. Mes parents m'ont laiſſé deux mille guinées de rente, & trois mille guinées d'argent comptant. C'eſt cette ſomme que je veux conſerver de toute ma fortune, pour vivre avec vous & vos parents.

Ici Philips voulut m'interrompre : il me propoſa de ne point nous marier ; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la Nature & à celle des hommes qui nous demandent une poſtérité ; & pourquoi ne point nous marier ? pour conſerver mes biens ? ils ne me rendent point riche dans l'état où je ſuis ; je le ſerai dans le vôtre avec la ſomme que je vais vous porter. Si j'épouſois mon couſin, nous ſerions des Gentilshommes médiocrement aiſés, & nous ſerons des Fermiers opulents. Je vais faire mon teſtament, & je donnerai toute ma fortune à mon couſin ; enſuite je partirai pour Londres ; je ferai répandre le bruit de ma mort, & nous nous rendrons en Ecoſſe, où il eſt vraiſemblable que votre père vous permettra de m'épouſer.

Philips ſe jetta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout eſt examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? quels plaiſirs me donnent mes richeſſes, que ne puiſſe remplacer la Nature dans l'aiſance de votre état ? Le ſpectacle d'un côteau riant & fertile

réjouit plus la vue qu'un mûr chargé de tableaux; les diamants dans ma tête me pareront moins que les fleurs; la toile de l'Inde m'habillera auſſi bien que le Pékin; je perdrai mon carroſſe, mais j'exercerai mes jambes; Philips, nous aurons les commodités que demande la Nature, & rien de ſuperflu qui ne peut amuſer que l'oiſiveté. Quant à mes liaiſons & à mes connoiſſances, pourrai-je les regretter lorſque je ſerai la fille de votre père & la mère de vos enfants?

Philips m'aimoit trop, m'eſtimoit trop, il ſe rendoit trop de juſtice à lui-même pour douter plus long-tems que je ne fuſſe heureuſe dans le nouvel état que je voulois embraſſer. Je ne vous peindrai point ſa joie, ſa reconnoiſſance & mon bonheur, lorſque je l'eus déterminé à m'épouſer. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon teſtament; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaiſir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort & je le rendis vraiſemblable par une adreſſe & des moyens qu'il eſt inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecoſſe. Il y a ſept ans que j'entrai, pour la première fois, dans cette chère métairie, & que, pour la première fois, j'embraſſai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez ſur cette pierre ſe pénétrant des premiers rayons du ſoleil, & cherchant à ſe ranimer par les douces influences de

de l'aurore & du printems. Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans vottre maison pour y rendre votre vieilleſſe heureuſe, & pour faire, toute ſa vie, le bonheur de votre fils : mon cœur m'inſpirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'inſtruirez des détails du ménage ; je me flatte que je ſerai une ménagère vigilante, & que ceux qui dépendront de moi, & ceux de qui j'ai tant de plaiſir à dépendre, ſeront également contents.

Le vieillard étoit tranſporté de joie ; ce bonheur ſans doute a prolongé ſa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le Fermier ; notre mariage fut conclu ; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime, il ne s'eſt pas écoulé une heure ſans que je m'applaudiſſe de ma deſtinée. Nous ſommes heureux, & nous pouvons nous flatter que nous le ſerons toujours autant que peut le permettre la Nature.

Philips & moi nous ne faiſons uſage de nos connoiſſances, de la philoſophie de mon père & de notre amour pour les Lettres, que pour aſſurer notre bonheur. Nous ſommes attentifs à chercher tous les plaiſirs que nous permet notre ſituation, & nous nous apprenons à les goûter. Une ſource la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'eſt qu'ils courent après des plaiſirs qui ne ſont pas faits pour eux ; & qu'ils ne ſavent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état & leur caractère. C'eſt une erreur dans laquelle

nous ne ſommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre tems en recherches vaines, en deſirs inutiles & nous n'oublierons pas de jouir. Qu'eſt-ce qui nous rend heureux, Philips & moi ? le témoignage de notre conſcience, notre amour & les bienfaits de la Nature. Nous avons des principes au-delà deſquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonſtances, & que nous fortifions encore par la philoſophie. Nous n'admettons que celle des Philoſophes qui croyent à la vertu & qui nous la font aimer ; & quand même ils ſe ſeroient trompés, nous leur rendrions graces d'entretenir en nous des illuſions qui élèvent notre ame & qui l'épurent. Nous voulons penſer bien des hommes, afin de les aimer : nous voulons eſtimer les hommes pour nous donner un motif de nous rendre eſtimables, nous ne voulons point d'une philoſophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthouſiaſme de l'humanité & de la vertu ; nous voulons auſſi conſerver dans toute leur force & tous leurs charmes les ſentiments de l'amour & de l'amitié.

Il entre ſans doute toujours un peu d'illuſion dans ces ſentiments portés à l'excès. Il eſt des illuſions qui ſe diſſipent enfin, & ce ne ſont point celles-là que nous voulons conſerver ; nous ſavons leur en ſubſtituer d'autres. Philips & moi, nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir : nous ſommes bons, & nous eſpérons nous rendre meilleurs ; nous jouiſſons de l'eſpérance du

mieux dans la jouiſſance du bien; le préſent nous contente, & l'avenir nous tranſporte. Ce deſſein de ſe perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers & plus néceſſaires, l'un à l'autre : il nous rend nos ſentiments plus précieux en nous les rendant plus reſpectables ; il ajoute au reſpect de nous-mêmes; il conſerve toute l'activité de nos cœurs & le délicieux enthouſiaſme de l'amour. C'eſt auſſi pour entretenir en nous la paſſion de la vertu, & pour en trouver ſûrement la route, que nous liſons beaucoup les Romans de Richardſon : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, & que peut-être nous n'aurions pas fait ſans lui ! Nous liſons auſſi beaucoup les Poètes; mais nous avons choiſi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, & de cette Nature que nous aimons.

La lecture des Poéſies champêtres eſt délicieuſe pour ceux qui ont les objets ſous les yeux. La Poéſie anime ce qu'elle fait peindre : l'enthouſiaſme du Poète ajoute toujours quelque choſe à l'enthouſiaſme du ſpectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poéſie nous inſpire le reſpect & l'amour pour l'antique & vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous diſons quelquefois : Homère & Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Délie ; il la chanteroit, & il chanteroit auſſi notre petit bois de hêtre & notre joli vallon. C'eſt aux champs que Haller & Geſner ont compoſé leurs Poéſies

aimables ; & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? Les Poètes nous arrêtent fur les fenfations délicieufes que nous recevons de la Nature : il nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces fenfations qui auroient à peine affecté nos organes, & qui auroient échappé à la penfée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur & dans lefquels abondent le fentiment & les images, entretiennent dans l'ame le charme de la fenfibilité & la vie ; enfin, nous avons raifonné & fimplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conferver en nous les fentiments tendres & honnêtes, & à en jouir, ainfi que des fenfations agréables.

Il me femble que c'eft-là faire un bon ufage de la Philofophie : elle a dégénéré de nos jours en fauffe fubtilité ; elle a trop fouvent fait la fatyre de l'homme qu'il falloit confoler ; elle s'eft plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui font à la portée des différents états de la vie & les devoirs de ces différents états. C'étoit-là le projet de mon père, & il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit auffi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier fes fens & à négliger les plaifirs fimples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les moments & à tous les âges de la vie. Nous nous conduifons d'après les leçons de mon père, & nous élevons nos enfants dans ces principes ; en attendant, ils jouiffent de leur enfance, & nous de leurs plaifirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara, pour me faire connoître; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité, qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours, je me jettai à ses pieds: O Sara Th! .... Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria, je suis perdue! Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je: vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, & qui vous a pleuré amèrement: ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune; je suis prêt à vous la rendre; acceptez-là, je vous en conjure; mais quelque parti que vous preniez, soyez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confidence un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens, elle fut inébranlable; & Philips qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître, pensa comme elle.

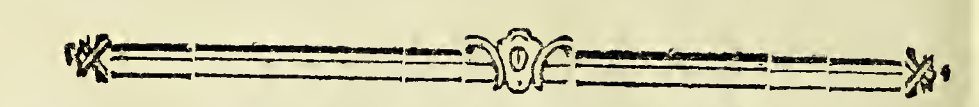
Voyèz, me disoit-il, notre métairie, faites-en la visite, & vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires: voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, & dites s'il peût nous manquer quelque chose; voyez nos meubles, ne sont-ils pas commodes? Notre table n'est-elle pas saine & abondante? Si nous avions plus de richesses, nous ne ferions plus, avec le même intérêt, ce que nous faisons aujourd'hui; le goût du travail

feroit moins vif en nous ; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres ; fans fatigue, fans devoirs, fans fonctions, toujours amufés, nous ferions bientôt dégoûtés de ce qui nous amufe ; fi nous pouvions nous paffer de nos moiffons & de nos troupeaux, nous ferions moins touchés de l'efpérance d'avoir de bonnes moiffons & de belles laines ; nous ne fçaurions plus jouir de cette efpérance ; nos champs, prefqu'inutiles, ou feulement utiles à notre fuperflu, feroient moins précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence ; & que fçait-on fi les autres enthoufiafmes, qui font les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous infpire la Nature ! fi notre ame perdoit de fon activité, (& la vie oifive lui en ôte toujours), notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos fentiments nous rendent heureux, ils font affortis à notre état, ils tiennent les uns aux autres ; notre bonheur tient à un fyftême bien combiné, & auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts, & je ne pus obtenir de mes vertueux parents qu'ils rentraffent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, & qu'ils me permettroient de paffer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me féparai, non fans répandre des larmes, de ce couple fi aimable & fi éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raifon fur la terre. Puiffe cette réflexion me conduire à être heureux

& raiſonnable ! Quoi qu'il en ſoit, l'habitation que j'ai dans le voiſinage de mes parents m'eſt devenue chère ; je me flatte bien d'y aller ſouvent, & je m'y fixerai peut-être; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun uſage pour moi ; j'en répandrai les revenus ſur nos parents les plus pauvres, & les fonds retourneront un jour aux enfants de Philips & de Sara.





ZIMÉO.

Par George Filmer, *né primitif.*

Les affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque ; la température de ce climat brûlant & humide avoit altéré ma ſanté, & je m'étois retiré dans une maiſon ſituée au penchant des montagnes, vers le centre de l'iſle ; l'air y étoit plus frais, & le terrain plus ſec qu'aux environs de la ville ; pluſieurs ruiſſeaux ſerpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure ; ces ruiſſeaux alloient ſe rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs & des plaines immenſes couvertes d'orangers, de cannes à ſucre, de caffiers, & d'une multitude d'habitations.

La jolie maiſon que j'occupois appartenoit à mon ami Paul Wilmouth, de Philadelphie ; il étoit, comme moi, né dans l'Egliſe primitive : nous avions à-peu-près la même manière de penſer : ſa famille, compoſée d'une femme vertueuſe & de trois jeunes enfants, ajoutoit encore au plaiſir que j'avois de vivre avec lui.

Lorſque mes forces me permirent quelque exercice, je parcourois les campagnes, où je voyois une Nature nouvelle & des beautés qu'on ignore en Angleterre & en Penſilvanie ; j'allois viſiter

les habitations, j'étois charmé de leur opulence; les hôtes m'en faisoient les honneurs avec empressement; mais je remarquois je ne sçais quoi de dur & de féroce dans leur physionomie & dans leurs discours; leur politesse n'avoit rien de la bonté; je les voyois entourés d'esclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la manière dont ces esclaves étoient nourris, du travail qui leur étoit imposé, & je frémissois des excès de cruauté que l'avarice peut inspirer aux hommes.

Je revenois chez mon ami l'ame abattue de tristesse; mais j'y reprenois bientôt la joie: là, sur les visages noirs, sur les visages blancs, je voyois le calme & la sérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ses esclaves qu'un travail modéré; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque semaine; on abandonnoit à chacun d'eux un terrain qu'il cultivoit à son gré, & dont il pouvoit vendre les productions. Un esclave qui pendant dix années se conduisoit en homme de bien, étoit sûr de sa liberté. Ces affranchis restoient attachés à mon ami; leur exemple donnoit de l'espérance aux autres, & leur inspiroit des mœurs.

Je voyois les Nègres distribués en petites familles, où régnoit la concorde & la gaieté; ces familles étoient unies entr'elles, tous les soirs en rentrant à l'habition, j'entendois des chants, des instruments, je voyois des danses; il y avoit rarement des maladies parmi ces esclaves, peu de paresse, point de vol, ni suicide, ni complots, & aucun de ces

crimes que fait commettre le déſeſpoir, & qui ruinent quelquefois nos Colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque, lorſqu'un Nègre du Benin, connu ſous le nom de John, fit révolter les Nègres de deux riches habitations, en maſſacra les maîtres, & ſe retira dans la montagne. Vous ſavez que cette montagne eſt au centre de l'iſle, qu'elle eſt preſqu'inacceſſible, & qu'elle environne des vallées fécondes, où des Nègres révoltés ſe ſont autrefois établis; on les appelle *Nègres-marons*: depuis long-tems ils ne nous font plus la guerre; ſeulement lorſqu'il déſerte quelques eſclaves, ces Nègres font des courſes pour venger les déſerteurs des mauvais traitements qu'ils ont reçus. On apprit bientôt que Jonh avoit été choiſi pour chef des Nègres-marons, & qu'il étoit ſorti des vallées avec un corps conſidérable; l'alarme fut auſſi-tôt répandue dans la Colonie; on fit avancer des troupes vers la montagne, & on diſtribua des ſoldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du ſoleil. Le ciel, dit-il, punit l'homme injuſte, & voici peut-être le jour où l'innocent ſera vengé; les Nègres-marons ont ſurpris nos poſtes, ils ont taillé en pièces les troupes qui les défendoient, ils ſont déja diſperſés dans la plaine; on attend des ſecours de la ville; on enchaîne par-tout les eſclaves, & moi je vais armer les miens.

Nous allâmes raſſembler nos Nègres, & nous

leur portâmes des épées & quelques fusils. Mes amis leur dit Wilmouth, voilà des armes ; si j'ai été pour vous un Maître dur, donnez-moi la mort, je l'ai méritée ; si je n'ai été pour vous qu'un bon père, venez défendre, avec moi ma femme & mes enfans.

Les Nègres jettèrent de grands cris ; ils jurèrent, en montrant le ciel & mettant ensuite la main sur la terre, qu'ils périroient tous pour nous défendre : il y en eut qui se donnèrent de grands coups de couteau dans les chairs, pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur sang pour nous ; d'autres alloient embrasser les enfans de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine, il étoit impossible de se retirer à la ville ; il falloit nous défendre dans notre habitation : je proposai aux Nègres de retrancher un magasin qui étoit à quatre cents pas de la maison ; ce magasin devoit être une forteresse contre des ennemis sans artillerie. Les Nègres y travaillèrent sur le champ, &, grace à leur zèle, l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les esclaves de Wilmouth, il y avoit un Nègre nommé Francisque ; je l'avois trouvé abandonné sur le rivage d'une Colonie Espagnole : on venoit de lui couper la jambe ; une jeune Négresse étanchoit son sang, & pleuroit de l'inutilité de ses soins. Elle avoit auprès d'elle un enfant de quelques jours. Je fis porter le Nègre sur mon vaisseau ; la Négresse me conjura de ne la point séparer de lui, & de la recevoir avec son enfant ; j'y consentis.

J'appris qu'ils étoient esclaves d'un Espagnol, qui avoit fait à la jeune Marien (c'étoit le nom de la belle Négresse) quelques propositions mal reçues, & dont Francisque avoit voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea; il prétendit que ces deux esclaves étoient chrétiens, parce qu'on leur avoit donné, selon l'usage des Colonies, des noms chrétiens. Il avoit surpris le Nègre dans quelques pratiques religieuses en usage au Benin; il le fit cruellement mutiler, & se vanta de lui avoir fait grace. J'allai trouver cet homme barbare, je lui proposai de me vendre ces malheureux; il fit d'abord quelque difficulté; mais la somme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves, je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de sa femme; & Francisque, par son esprit, ses connoissances dans l'agriculture & ses mœurs, avoit mérité la confiance de Wilmouth & l'estime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. Le chef des Noirs, nous dit-il, est né au Benin; il adore le grand Orissa, le maître de la vie & le père des hommes; il doit avoir de la justice & de la bonté: il vient punir les ennemis des enfans d'Orissa; mais vous, dit-il, en regardant Wilmouth & moi, vous qui les avez consolés dans leur misère, il saura vous respecter: envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Orissa, un de nos frères du Benin; Wilmouth, qu'il aille dire aux guerriers de quels alimens tu nourris tes esclaves, qu'il leur conte ton amitié pour

nous, la paix où nous vivons, nos plaiſirs & nos fêtes; tu verras ces guerriers tirer leurs fuſils à la terre & jetter leurs zagaies à tes pieds.

Nous ſuivîmes le conſeil de Franciſque : on dépècha un jeune Nègre vers le Chef des Noirs, & en attendant ſon retour, mon ami & moi, nous nous endormîmes d'un ſommeil tranquille; nos eſclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître, lorſque je fus éveillé par des cris & un bruit de mouſqueterie qui partoit de la plaine, & de moment en moment ſembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maiſon de Wilmouth étoit ſituée ſur le penchant de la montagne, & que la vue s'étendoit ſur une plaine immenſe coupée de ruiſſeaux, couverte de jolies maiſons & de toutes les richeſſes que peut donner une terre féconde & bien cultivée. Le plus grand nombre des maiſons étoient en feu; deux ou trois cens tourbillons d'une flamme rouge & ſombre, s'élevoient de la plaine juſqu'au ſommet des montagnes; la flamme étoit arrêtée à cet hauteur par un nuage long & noir, formé des douces vapeurs du matin & de la fumée des maiſons incendiées. Mes regards, en paſſant au-deſſous de ce nuage, découvroient la mer, étincelante des premiers rayons du ſoleil : ces rayons éclairoient les fleurs & la belle verdure de ces riches contrées; ils doroient le ſommet des montagnes & le faîte des maiſons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec ſécurité; dans

d'autres parties, les hommes & les animaux fuyoient à travers la campagne : des Nègres furieux pourſuivoient, le ſabre à la main, mes infortunés concitoyens; on les maſſacroit aux pieds des orangers, des caffiers, des canneliers en fleurs. J'entendois autour de notre habitation les ruiſſeaux murmurer & les oiſeaux chanter; le bruit de la mouſqueterie, les cris des Blancs égorgés & des Nègres acharnés au carnage arrivoient de la plaine juſqu'à moi; cette campagne opulente & déſolée, ces riches préſents de la terre, & ces ravages de la vengeance; ces beautés tranquilles de la Nature & ces cris du déſeſpoir ou de la fureur, me jettèrent dans des penſées mélancoliques & profondes; un ſentiment mêlé de reconnoiſſance pour le grand Etre & de pitié pour les hommes, me fit verſer des larmes.

Je ſortis de la maiſon avec mon ami; nous envoyâmes les femmes & les vieillards dans le magaſin retranché, & nous deſcendîmes auprès d'un bois de cèdres, qui nous déroboit la vue d'une partie de ces ſcènes d'horreurs.

Nous revîmes bientôt le jeune Nègre que nous avions envoyé chez les ennemis; il étoit à la tête de quatre Nègres armés; ſes cris, ſes geſtes, ſes ſauts nous annoncèrent de loin qu'il nous apportoit de bonnes nouvelles. O mon maître! dit-il à Wilmouth, le Chef des Noirs eſt ton ami; voilà ſes plus chers ſerviteurs qu'il t'envoie, il viendra bientôt lui-même.

Nous apprîmes que John égorgeoit ſans pitié

les hommes, les femmes & les enfants, dans les habitations où les Nègres avoient reçu de mauvais traitements ; que dans les autres, il ſe contentoit de donner la liberté aux eſclaves ; mais qu'il mettoit le feu à toutes les maiſons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même-temps que le Gouverneur ſe diſpoſoit à faire ſortir un nouveau corps de troupes, que tous les Colons qui avoient eu le temps de ſe retirer s'étoient armés avec quelques Nègres qui leur reſtoient fidèles ; & que ces forces ne tarderoient pas à fondre ſur John. Nous vîmes ces Nègres-marons, chargés de butin, diriger leur retraite vers la montagne ; ils prirent leur route aſſez près de notre maiſon : une trentaine d'hommes ſe détacha de cette petite armée, & s'avança vers nous ; le terrible John étoit à leur tête.

John, ou plutôt Ziméo, car les Nègres-marons quittent d'abord ces noms Européens qu'on donne aux eſclaves qui arrivent dans les Colonies, Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans : les ſtatues de l'Apollon & de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers & de plus belles proportions. Je fus frappé ſur-tout de ſon air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres ; il étoit encore animé de la chaleur du combat ; mais en nous abordant, ſes yeux exprimoient la bienveillance & la bonté : des ſentiments oppoſés ſe pei-

gnoient tour-à-tour ſur ſon viſage ; il étoit preſque dans le même moment triſte & gaî, furieux & tendre. J'ai vengé ma race & moi, dit-il ; hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo : n'ayez point d'horreur du ſang qui me couvre, c'eſt celui du méchant ; c'eſt pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville, vos tigres, qu'ils viennent, & ils verront ceux qui leur reſſemblent pendus aux arbres, & entourés de leurs femmes & de leurs enfants maſſacrés : hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo.... Le mal qu'il veut vous faire eſt juſte. Il ſe tourna vers nos eſclaves, & leur dit : Choiſiſſez de me ſuivre dans la montagne, ou de reſter avec vos maîtres.

A ces mots, nos eſclaves entourèrent Ziméo, & lui parlèrent tous à la fois; tous lui vantoient les bontés de Wilmouth & leur bonheur ; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes, & lui faire voir combien elles étoient ſaines & pourvues de commodités, ils lui montroient l'argent qu'ils avoient acquis. Les affranchis venoient ſe vanter de leur liberté ; ils tomboient enſuite à nos pieds, & ſembloient fiers de nous baiſer les pieds en préſence de Ziméo. Tous ces Nègres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de ſe ſéparer de nous : tous avoient les larmes aux yeux ; & parloient d'une voix entrecoupée : tous ſembloient craindre de ne pas exprimer avec aſſez

de force, les ſentiments de leur amour & de leur reconnoiſſance.

Ziméo étoit attendri, agité, hors de lui-même ; ſes yeux étoient humides, il reſpiroit avec peine ; il regardoit tour-à-tour le ciel, nos eſclaves & nous. O grand Oriſſa, dieu des Noirs & des Blancs! Toi qui as fait les ames, vois ces hommes reconnoiſſants, ces vrais hommes : & punis les barbares qui nous mépriſent & qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les Blancs & pour nous.

Après cette exclamation, Ziméo tendit la main à Wilmouth & à moi. J'aimerai deux Blancs, dit-il, oui, j'aimerai deux Blancs. Mon ſort eſt entre vos mains ; toutes les richeſſes que je viens d'enlever feront employées à payer un ſervice que je demande.

Nous l'aſſurâmes que nous étions diſpoſés à lui rendre, ſans intérêt, tous les ſervices qui dépendroient de nous. Nous l'invitâmes à ſe repoſer : nous lui offrîmes des rafraîchiſſemens. J'envoyai dire à Franciſque d'apporter du magaſin des préſents & des vivres aux Nègres qui accompagnoient Ziméo. Ce Chef accepta nos offres de fort bonne grace ; ſeulement il ne voulut pas entrer dans la maiſon ; il s'étendit ſur une natte à l'ombre des mangliers, qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos Nègres ſe tenoient à quelque diſtance de nous, & regardoient Ziméo avec des ſentiments de curioſité & d'admiration.

Mes amis, nous dit-il, le grand Oriſſa ſçait que Ziméo n'eſt point né cruel; mais les Blancs m'ont ſéparé des idoles de mon cœur, du ſage Matomba qui élevoit ma jeuneſſe, & de la jeune Beauté que j'aſſociois à ma vie. Mes amis, les outrages & les malheurs ne m'ont point abattu, j'ai toujours ſenti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-ame; ils ne ſçavent ni aimer, ni haïr, ils n'ont de paſſion que pour l'or; nous les avons toutes, & font toutes extrêmes. Des ames de la nature des nôtres, ne peuvent s'éteindre dans les diſgraces; mais la haine y devient de la rage. Le nègre, né pour aimer, quand il eſt forcé de haïr devient un tigre, un léopard, & je le ſuis devenu. Je me vois le Chef d'un peuple, je ſuis riche & je paſſe mes jours dans la douleur : je regrette ceux que j'ai perdus; je les vois des yeux de la penſée; je les entretiens & je pleure. Mais après avoir verſé des larmes, ſouvent je me ſens un beſoin de répandre du ſang, d'entendre les cris des Blancs égorgés. Eh bien! je viens de le ſatisfaire, cet affreux beſoin, & ce ſang, ces cris aigriſſent encore mon déſeſpoir... Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous pouvez lui trouver un vaiſſeau, vous pouvez le conduire; ils ne ſont pas loin de cette iſle, ceux qui ſont néceſſaires à mon cœur.

Dans ce moment deux des plus jeunes eſclaves de Wilmouth ſe proſternèrent devant Ziméo. Ah! s'écria-t-il, vous êtes du Benin, & vous m'avez

connu? Oui, dit le plus jeune des deux eſclaves, nous ſommes nés les ſujets du puiſſant Damel (1) ton père ; celui-ci t'a vu à ſa cour, & moi j'ai vu ta jeuneſſe au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parents: mais Wilmouth eſt notre père. Le Nègre avoit à peine prononcé ces mots, qu'il ſortit avec précipitation; Ziméo fit un geſte pour l'arrêter, & ſe pencha ſur l'autre Nègre qui reſtoit auprès de lui & qu'il regardoit avec attendriſſement; il ſembloit porter des yeux plus ſatisfaits ſur les campagnes de la Jamaïque, & en reſpirer l'air avec plaiſir depuis qu'il lui étoit commun avec pluſieurs Nègres du Benin. Il nous dit après un moment de ſilence : Ecoutez, hommes de paix, le malheureux Ziméo, il n'eſpère qu'en vous, il mérite votre pitié; écoutez ſes cruelles aventures.

Le grand Damel, dont je ſuis l'héritier, m'avoit envoyé, ſelon l'ancien uſage du Benin, chez les laboureurs d'Onébo, qui devoient finir mon éducation; elle fut confiée à Matomba, le plus ſage d'entre eux, le plus ſage des hommes : il avoit été long-tems un de nos plus illuſtres Kabashirs (2); dans le conſeil de mon père il avoit ſouvent empêché le mal & fait faire le bien; il s'étoit retiré, jeune encore, dans ce village, où s'élèvent depuis

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Souverains d'une partie de l'Afrique.

(2) Eſpèces de Nobles.

des ſiècles les héritiers de l'Empire. Là, Matomba jouiſſoit de la terre, du ciel & de ſa conſcience. Les querelles, la pareſſe, le menſonge, les devins, les prêtres, la dureté de cœur n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes Princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le ſage Matomba m'y faiſoit perdre les ſentiments d'orgueil & d'indolence que m'avoient inſpirés mes Nourrices & la Cour; je travaillois à la terre comme les ſerviteurs de mon maître, & comme lui-même. On m'inſtruiſoit des détails de l'Agriculture, qui fait toutes nos richeſſes. On me montroit la néceſſité d'être juſte, impoſée à tous les hommes, pour qu'ils puiſſent élever leurs enfants & cultiver leurs champs en paix. On me montroit que les Princes entre eux étoient dans la ſituation des laboureurs d'Onébo, qu'il falloit qu'ils fuſſent juſtes les uns envers les autres afin que leurs peuples & eux-mêmes puſſent vivre contents.

Mon maître avoit une fille, la jeune Ellaroé; je l'aimai, & j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conſervions, l'un & l'autre, la plus grande innocence, mais je ne voyois qu'elle dans la Nature elle n'y voyoit que moi; & nous étions heureux. Ses parents faiſoient un uſage utile de la paſſion que nous avions l'un pour l'autre. Je faiſois tout ce que me demandoit Matomba, dans l'eſpérance de me rendre plus digne d'Ellaroé; l'eſpérance de s'attacher mon cœur lui rendoit tout facile. Mes ſuccès étoient en elle, ſes ſuccès étoient

en moi. Il y avoit cinq ans que je vivois dans ces délices, & j'efpérois obtenir de mon père la permiffion d'époufer Ellaroé. Tu fçais que la première de nos femmes eft notre véritable époufe; les autres ne font que fes domeftiques, & les objets de notre amufement : j'aimois à penfer qu'Ellaroé feroit ma compagne fur le trône & dans tous les âges; j'aimois à étendre ma paffion fur tout l'efpace de ma vie.

J'attendois la réponfe de Damel, lorfqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands Portugais ; ils nous vendoient des inftruments de labourage, des uftenfiles domeftiques, & quelques-unes de ces bagatelles qui fervent à la parure des femmes & des jeunes gens : nous leur donnions en échange de l'ivoire & de la poudre d'or : ils vouloient acheter des efclaves, mais on ne vend au Benin que les criminels; & il ne s'en trouve pas dans le canton d'Onébo. Je m'inftruifois avec eux des arts & des mœurs de l'Europe; je trouvois dans vos arts bien des fuperfluités, & dans vos mœurs bien des contradictions. Vous fçavez quelle paffion les Noirs ont pour la mufique & la danfe. Les Portugais avoient plufieurs inftruments qui nous étoient inconnus, & tous les foirs ils nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux; la jeuneffe du village fe raffembloit & danfoit autour d'eux; j'y danfois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaiffeaux des vins, des liqueurs, des fruits, dont la faveur flattoit

notre goût; ils recherchoient notre amitié, & nous les aimions ſincèrement. Ils nous annoncèrent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dans leur pays; cette nouvelle affligea tout le village, mais perſonne autant qu'Ellaroé. Ils nous apprirent, en pleurant, le jour de leur départ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur, s'ils avoient pu nous donner une fête ſur leurs vaiſſeaux; ils nous preſsèrent de nous y rendre le lendemain, avec les jeunes gens les mieux faits & les plus belles filles du village. Nous nous y rendîmes, conduits par Matomba, & par quelques vieillards, chargés de maintenir la décence.

Onébo n'eſt qu'à cinq milles de la mer; nous étions ſur le rivage une heure après le lever du ſoleil; nous vîmes deux vaiſſeaux l'un auprès de l'autre; ils étoient couverts de branches d'arbres, les voiles & les cordages étoient chargés de fleurs. Dès qu'ils nous apperçurent ils firent entendre des chants & des inſtruments; ce concert, cette pompe, nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vinrent au-devant de nous : ils partagèrent notre troupe; & nous montâmes à nombre égal ſur les deux vaiſſeaux.

Il en partit deux coups de canon : le concert ceſſa; nous fûmes chargés de fers, & les vaiſſeaux mirent à la voile.

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de ſon récit, & reprenant la parole : Oui, mes amis, ces hommes

à qui nous avions prodigué nos richeſſes & notre confiance, nous enlevoient pour nous vendre avec des criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je ſentis à la fois le malheur d'Ellaroé, celui de Matomba & le mien : j'accablai les Portugais de reproches & de menaces; je mordois ma chaîne, je voulois mourir ; mais un regard d'Ellaroé m'en ôtoit le deſſein : les monſtres ne m'avoient pas ſéparé d'elle ; Matomba étoit ſur l'autre vaiſſeau.

Trois de nos jeunes gens & une jeune fille ſe donnèrent la mort : j'exhortois Ellaroé à les imiter ; mais le plaiſir d'aimer & d'être aimée, l'attachoit à la vie. Les Portugais lui firent entendre qu'ils nous deſtinoient un ſort auſſi heureux que celui dont nous avions joui. Elle eſpéra du moins que nous reſterions unis, & qu'elle retrouveroit ſon père. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté, le plaiſir d'être preſque toujours enſemble, fit ceſſer les larmes d'Ellaroé, & adoucit mon déſeſpoir.

Dans le peu de moments que nous n'étions point gênés par la préſence de nos bourreaux, Ellaroé me preſſoit dans ſes bras, me diſoit : O mon ami, appuyons-nous fortement l'un à l'autre, & nous réſiſterons à tout ; contente de toi ; de quoi ai-je à me plaindre ? Eh ! quel genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dépens de celui dont nous jouiſſons ? Ces paroles me rendoient une force extraordinaire ; je n'avois plus qu'une crainte, celle d'être ſéparé d'Ellaroé.

Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer, les vents étoient foibles, & notre courfe étoit lente ; enfin, les vents nous manquèrent abfolument. Depuis quelques jours les Portugais ne nous donnoient des vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

Deux Nègres déterminés à la mort s'étoient refufé toute efpèce de nourriture, & ils nous faifoient paffer, en fecret, le pain & les dattes qu'on leur donnoit : je les cachois avec foin dans l'intention de les employer à conferver les jours d'Ellaroé.

Le calme continuoit : les mers fans vagues, fans ondes, fans flots, préfentoient une furface immenfe & immobile où notre vaiffeau fembloit attaché. L'air étoit auffi tranquille que les eaux. Le foleil & les étoiles, dans leur marche paifible & rapide, n'interrompoient pas ce profond repos qui regnoit dans le ciel & fur les mers. Nous portions fans ceffe les yeux fur cet efpace uniforme & fans rives, terminé par la voûte du ciel, qui fembloit nous enfermer dans un vafte tombeau. Quelquefois nous prenions les ondulations de la lumière pour un mouvement des eaux ; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois en nous promenant fur le tillac, nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air ; mais à peine avions-nous fufpendu nos pas, que nous nous retrouvions environnés du calme univerfel.

Bientôt

Bientôt nos tyrans réſervèrent pour eux le peu qui reſtoit de vivres, & ordonnèrent qu'une partie des Noirs ſeroit la pâture de l'autre.

Je ne puis vous dire ſi cette loi, ſi digne des hommes de votre race, me fit plus d'horreur que la manière dont elle fut reçue. Je liſois ſur tous les viſages une joie avide, une terreur ſombre, une eſpérance barbare : je les voyois, ces malheureux compagnons d'un même eſclavage, s'obſerver avec une attention vorace & des yeux de tigres.

Les premières victimes furent choiſies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés; c'étoient deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées; je vois encore les larmes couler ſur les viſages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

Les foibles proviſions que j'avois dérobées aux regards de nos tyrans, avoient ſoutenu les forces d'Ellaoré & les miennes : nous étions ſûrs de n'être point choiſis pour être immolés; j'avois encore des dattes, & nous jettions à la mer, ſans qu'on s'en apperçût, les portions horribles qu'on nous préſentoit.

Le lendemain de ce jour affreux où nos compagnons commencèrent à ſe dévorer, au moment où le diſque du ſoleil étoit encore à moitié dans le ciel & dans la mer, nous eûmes un peu d'eſpérance : il s'éleva une brume légère qui devoit former des nuages & nous donner du vent; mais

la brume ſe diſſipa, & le ciel conſerva ſa tranquille & funeſte ſérénité.

L'eſpérance avoit d'abord ranimé les Noirs & les Blancs : on avoit vu pendant un moment le vaiſſeau dans le tumulte d'une joie déſordonnée. Mais lorſque la brume fut retombée, il régna parmi nous un morne déſeſpoir : le découragement avoit ſaiſi nos tyrans mêmes; ils n'avoient plus aſſez de force pour avoir des ſoins, ils nous obſervoient moins, ils nous gênoient peu; & le ſoir, au moment de la retraite, on me laiſſa ſur le tillac avec Ellaroé. Nous y reſtions ſeuls, & dès qu'elle s'en apperçut, elle me preſſa dans ſes bras, je la preſſai dans les miens; ſes yeux n'avoient jamais eu une expreſſion ſi vive & ſi tendre. Je n'avois point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur, le trouble, les palpitations que j'éprouvois en ce moment; nous reſtâmes long-temps ſans nous parler, & ſerrés dans les bras l'un de l'autre. Oh! toi que j'avois choiſie pour être ma compagne ſur le trône, tu ſeras du moins ma compagne juſqu'à la mort. Ah! Ziméo, me répondit-elle, peut-être que le grand Oriſſa nous conſervera la vie, & je ſerai ton épouſe. Ellaroé, lui dis-je, ſi ces monſtres ne nous avoient pas enlevés, le Damel t'auroit choiſie pour mon épouſe, comme ton père m'avoit choiſi pour ton époux. Il eſt vrai, dit-elle. O ma chere Ellaroé, dépendons-nous encore des loix du Damel, & attendrons-nous ſes ordres que nous ne pouvons recevoir? Non non, loin de nos parents, arrachés

à notre patrie, nous ne devons obéir qu'à nos cœurs. O Ziméo, s'écria-t-elle, en couvrant mon visage de ses larmes. Ellaroé, lui dis-je, tu pleures dans ce moment, tu n'aimes pas assez. Ah! me dit-elle, vois à la clarté de la lune cette mer qui ne change plus; jette les yeux sur les voiles du vaisseau; vois comme elles sont sans mouvement; vois sur le tillac les traces du sang de mes deux amies; vois le peu qui nous reste de ces dattes? Eh bien! Ziméo, sois mon époux & je suis contente.

En me disant ces mots, elle redoubla ses baisers. Nous jurâmes, en présence du grand Orissa, d'être unis quelle que fût notre destinée, & nous nous abandonnâmes à mille plaisirs, dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'esclavage, la mort présente, la perte d'un empire, l'espoir de la vengeance, tout; nous ne sentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés, nous nous retrouvâmes sans illusions sur notre état; nous revîmes la vérité à mesure que nos sens redevenoient tranquilles: notre ame étoit accablée; abattus à côté l'un de l'autre, le calme dans lequel nous étions tombés étoit triste & profond comme celui de la Nature.

Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellaroé; je la regardai; ses yeux étinceloient de joie; elle me montra les voiles & les cordages qui étoient agités; nous sentîmes le mouvement des mers; il s'élevoit un vent frais qui porta les deux vaisseaux en trois jours à Porto-Bello.

Je revis Matomba, il me baigna de ſes larmes; il revit ſa fille, il approuva notre mariage : le croirez vous, mes amis, le plaiſir de me réunir à Matomba, le plaiſir dêtre l'époux d'Ellaroé, les charmes de ſon amour, la joie de la voir échappée à de ſi cruels dangers, ſuſpendirent en moi le ſentiment de tous les maux; j'étois prêt à aimer mon eſclavage : Ellaroé étoit heureuſe, & ſon père ſembloit ſe conſoler. Oui, j'aurois pardonné peut-être aux monſtres qui nous avoient trahis; mais Ellaroé & ſon père furent vendus à un habitant de Porto-Bello: & je le fus à un homme de votre nation, qui portoit des eſclaves dans les Antilles.

Voilà le moment qui m'a changé, qui m'a donné cette paſſion pour la vengeance, cette ſoif de ſang qui me fait frémir moi-même, lorſque je reviens à m'occuper d'Ellaroé, dont la ſeule image adoucit encore mes penſées.

Dès que notre ſort fut décidé, mon épouſe & ſon père ſe jettèrent aux pieds des monſtres qui nous ſéparoient, je m'y précipitai moi-même; honte inutile! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner, mon épouſe, les yeux égarés, les bras étendus, & jettant des cris affreux, je les entends encore, mon épouſe s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux, je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourèrent; elle m'entoura des ſiens, & ſans raiſonner, par un mouvement machinal, chacun de nous, entre-

laçant ſes doigts & ſerrant ſes mains, formoit une chaîne autour de l'autre; pluſieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je ſentis que ces efforts ne ſeroient pas long-temps inutiles : j'étois déterminé à m'ôter la vie, mais comment laiſſer dans cet horrible monde, ma chère Ellaroé ? j'allois la perdre, je craignois tout, je n'eſpérois rien, toutes mes penſées étoient barbares : les larmes inondoient mon viſage; il ne ſortoit de ma bouche que des hurlements ſourds, ſemblables au rugiſſement d'un lion fatigué du combat; mes mains ſe détachant du corps d'Ellaroé, ſe portèrent à ſon col.... O grand Oriſſa!... les Blancs enlevèrent mon épouſe à mes mains furieuſes; elle jetta un cri de douleur au moment où l'on nous déſunit; je la vis porter ſes mains à ſon col, pour achever mon deſſein funeſte; on l'arrêta : elle me regardoit : ſes yeux, tout ſon viſage, ſon attitude, les ſons inarticulés qui ſortoient de ſa bouche, exprimoient les regrets & l'amour.

On m'emporta dans le vaiſſeau de votre Nation : j'y fus garotté & placé de manière que je ne pus attenter à ma vie; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employèrent d'abord les menaces; bientôt ils me firent ſouffrir des tourments que des Blancs ſeuls peuvent inventer; je réſiſtois à tout.

Un Nègre né au Benin, eſclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres, eut pitié de moi;

il me dit que nous allions à la Jamaïque, & que dans cette isle on pouvoit aisément recouvrer la liberté; il me parla des Nègres-marons, & de la République qu'ils avoient formée au centre de l'isle; il me dit que ces Nègres montoient quelquefois des vaisseaux Anglois, pour faire des courses dans les isles Espagnoles; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellaroé & son père. Il réveilla dans mon cœur les idées de vengeance & les espérances de l'amour; je consentis de vivre, vous voyez pourquoi. Je me suis déja vengé; mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur: il le faut, où je renonce à vivre. Mes amis, prenez toutes mes richesses, équippez un vaisseau...

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Francisque, soutenu par ce jeune Nègre qui le premier avoit reconnu son Prince. Dès que Ziméo les apperçut, il s'écria: O mon père! O Matomba! Il s'élança vers lui, en prononçant à peine le nom d'Ellaroé. Elle vit, & te pleure, dit Matomba, elle est ici. Voilà, dit-il en me montrant, celui qui nous a sauvés. Ziméo embrassoit tour-à-tour Matomba, Wilmouth & moi, en répétant avec vîtesse & une sorte d'égarement: Conduis-moi... conduis-moi... Nous allions prendre le chemin de la petite forteresse, où nos femmes étoient renfermées; mais nous vîmes Marien ou plutôt Ellaroé, descendre & voler vers nous. Le même Nègre qui avoit rencontré Matomba, étoit allé la chercher. Elle arrivoit tremblante, le visage baigné de larmes, élevant les mains & les

yeux vers le ciel, & répétant d'une voix étouffée : Ziméo, Ziméo ! Elle avoit remis ſon enfant entre les mains du Nègre de Benin : après avoir embraſſé ſon époux, elle lui préſenta le jeune enfant. Ziméo, voilà ton fils ; c'eſt pour lui que Matomba & moi, nous avons ſupporté la vie. Ziméo prit l'enfant, le baiſoit avec tranſport, & s'écrioit : il ne ſera pas l'eſclave des Blancs, le fils qu'Ellaroé m'a donné. Sans lui, ſans lui, diſoit Ellaroé, je ſerois ſortie de ce monde, où je ne rencontrerois plus celui que cherchoit mon cœur. Les diſcours les plus tendres étoient ſuivis des plus douces careſſes ; il les ſuſpendoient pour careſſer leur enfant ; ils ſe le préſentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent plus occupés que de nous & de leur reconnoiſſance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de Nègre, exprimer ſi vivement & ſi bien ce ſentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes Angloiſes étoient en marche ; il fit ſa retraite en bon ordre. Ellaroé & Matomba fondoient en larmes en nous quittant ; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos eſclaves ; ils nous conjuroient de les ſuivre dans la montagne : nous leur promîmes de les aller voir auſſi-tôt que la paix ſeroit conclue entre les Nègres-marons & notre Colonie. Je leur ai déja tenu parole ; je me propoſe d'aller jouir encore des vertus, du grand ſens & de l'amitié de Ziméo, de Matomba & d'Ellaroé.

J'AJOUTERAI à ce récit quelques réflexions ſur les Nègres.

Mon ſéjour dans les Antilles & mes voyages en Afrique, m'ont confirmé dans une opinion que j'avois depuis long-tems. C'eſt que les peuples d'Europe, ſont comme beaucoup d'hommes en place, qui commencent par être injuſtes, & finiſſent par calomnier les victimes de leur injuſtice. Les Négociants qui font la traite des Nègres, les Colons qui les tiennent dans l'eſclavage, ont de trop grands torts avec eux pour nous parler vrai.

La première de nos injuſtices eſt de donner aux Africains un caractère général. Ils ont la même couleur; ils ont beaucoup de ſenſibilité : voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les nez écraſés même & les groſſes lèvres, ne ſont pas plus les attributs des Noirs que des Blancs. Il y a chez ceux-ci des Lapons, des Tartares, des Eſquimaux, des Mogols, des Chinois, qui ont ces deux difformités. Il y a chez les Africains des Nations entières où la taille & le viſage ont les plus belles proportions. Il n'eſt pas plus vrai que les Nègres ſoient pareſſeux, frippons, menteurs, diſſimulés; ces qualités ſont de l'eſclavage, & non de la Nature.

Le vaſte continent de l'Afrique eſt couvert d'une multitude de peuples. Les gouvernements, les productions, les religions qui varient dans ces contrées immenſes, ont néceſſairement varié les caractères. Ici vous rencontrerez des Républicains qui ont la

franchiſe, le courage, l'eſprit de juſtice que donne la liberté. Là, vous verrez des Nègres indépendants, qui vivent ſans chefs & ſans loix, auſſi féroces & auſſi ſauvages que les Iroquois. Entrez dans l'intérieur des terres, ou même bornez-vous à parcourir les côtes, vous trouverez de grands Empires, le deſpotiſme des Princes & celui des Prêtres, le gouvernement féodal, &c. Vous verrez par-tout des loix, des opinions, des points d'honneur différents; & par conſéquent, vous trouverez des Nègres humains, des Nègres barbares; des peuples guerriers, des peuples puſillanimes; de belles mœurs, des mœurs déteſtables; l'homme de la Nature, l'homme perverti, & nulle part l'homme perfectionné.

Nous traitons les Nègres d'imbécilles; il y en a de tels, & ce ſont des peuples iſolés, que leur ſituation ou leur religion ſéparent trop du reſte des hommes; mais les peuples du Benin, du Congo, du Monomotapa, &c. ont de l'eſprit, de la raiſon, & même des arts.

Tout cela eſt fort imparfait ſans doute : leurs Guiriots ne valent pas Horace ou Rouſſeau; leurs Muſiciens ne ſont pas des Pergolèze, leurs Peintres des Raphaëls, leurs Orfévres des Germains.

Mais ſongez-vous que ces peuples n'ont encore que très-imparfaitement l'écriture? ſongez-vous qu'ils n'ont pas les modèles des anciens? Ils ſont moins avancés que nous, j'en conviens; mais cela ne prouve pas qu'ils aient moins d'eſprit.

Ils n'ont ni la bouſſole, ni l'imprimerie ; voilà les deux arts qui nous ont donné l'avantage ſur preſque tous les peuples du globe ; & nous les devons au haſard. La bouſſole, en facilitant les voyages, nous fait partager les lumières de tous les lieux ; & l'imprimerie nous a rendu propre l'eſprit de tous les âges C'eſt elle qui nous a fait retrouver les traces perdues des Grecs & des Romains, ſans que nous ayons encore égalé ni les uns, ni les autres.

Oui, ce ſont les circonſtances, & non pas la nature de l'eſpèce, qui ont décidé de la ſupériorité des Blancs ſur les Nègres. Il y a quelque apparence que l'intérieur de l'Afrique n'eſt pas une terre auſſi ancienne que l'Aſie : de plus, il eſt ſéparé de l'Aſie, & même de l'Egypte, par des déſerts immenſes ; les peuples qui l'habitent, ſans communication avec les peuples anciennement policés, n'ont eu que leurs ſeules lumières & trop peu de tems pour ſe perfectionner ; tandis que les Egyptiens ont formé les Grecs & peut-être les Etruſques ; que ceux-ci & les Grecs ont formé les Romains, & que tous enſemble ont éclairé le reſte de l'Europe.

Obſervez encore que les Nègres habitent un pays où la Nature eſt prodigue, & qu'il leur faut peu d'induſtrie pour ſatisfaire à leurs beſoins ; d'ailleurs il ne faut ni eſprit, ni invention pour ſe garantir des inconvénients de la chaleur, & il en faut beaucoup pour ſe garantir des inconvénients du froid. Par conſéquent, on exerce moins ſon eſprit ſous l'Equateur qu'en-deçà du Tropique ; & la raiſon

doit faire des progrès moins rapides chez les peuples du midi, qu'elle n'en fait chez les peuples du nord.

Malgré les avantages des circonſtances, qu'étions-nous il y a quatre cents ans? L'Europe, ſi vous en exceptez Veniſe & Florence, ne valoit peut-être pas le Congo & le Benin. J'ai voyagé, & je ſçais l'hiſtoire. Oui, les grands peuples chez les Nègres ſont à-peu-près ce que nous avons été depuis le neuvième juſqu'au quatorzième ſiècle. Les mêmes opinions abſurdes, les épreuves, les ſortilèges, les droits féodaux, des loix atroces, des arts groſſiers étoient alors chez nos ancêtres, & ſont aujourd'hui chez les Africains.

Portons-leur nos découvertes & nos lumières; dans quelques ſiècles ils y ajouteront peut-être, & le genre humain y aura gagné. N'y aura-t-il jamais de Prince qui fonde des Colonies avec des vues auſſi grandes? N'enverrons-nous jamais des apôtres de la raiſon & des arts? Serons-nous toujours conduits par un eſprit mercantile & barbare, par une avarice inſenſée qui déſole les deux tiers du globe, pour donner au reſte quelques ſuperfluités.

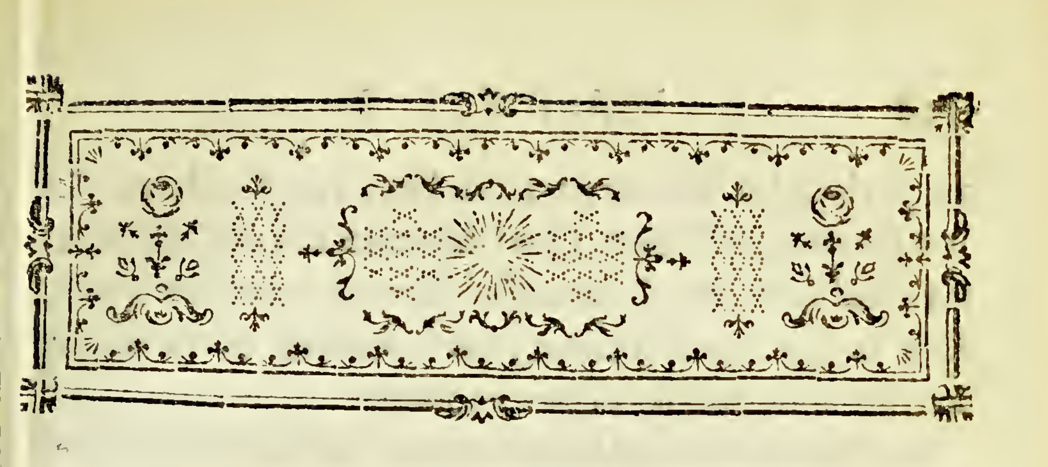
O peuples d'Europe! les principes du Droit Naturel feront-ils toujours ſans force parmi vous? Vos Grecs, vos Romains ne les ont pas connus. Avant le Gouvernement civil de Locke, le livre de Burlamaqui & l'Eſprit des Loix, vous les ignoriez encore; que dis-je, dans ces livres mêmes ſont-ils aſſez nettemment poſés ſur la baſe de l'intérêt commun à toutes les Nations & à tous les hommes? Les

Hobbes, les Machiavels & autres, n'ont-ils pas encore des partiſans ? Dans quel pays de l'Europe les Loix conſtitutives, criminelles, eccléſiaſtiques & civiles, ſont-elles conformes à l'intérêt général & particulier ?

Peuples polis, peuples ſavants, prenez-y garde, vous n'aurez une morale, de bons gouvernements & des mœurs, que lorſque les principes du Droit Naturel ſeront connus de tous les hommes ; & que vous & vos Légiſlateurs, vous en ferez une application conſtante à votre conduite & à vos loix. C'eſt alors que vous ſerez meilleurs, plus puiſſants, plus tranquilles : c'eſt alors que vous ne ſerez pas les tyrans & les bourreaux du reſte de la terre : vous ſaurez qu'il n'eſt pas permis aux Africains de vous vendre des priſonniers de guerre ; vous ſaurez que les Seigneurs des grands fiefs de Guinée ne peuvent vous vendre leurs vaſſaux ; vous ſaurez que votre argent ne peut vous donner le droit de tenir un ſeul homme dans l'eſclavage.



FABLES
ORIENTALES.



PRÉFACE DE SAADI.

LOUANGE au Dieu tout-puiſſant, père de tous les êtres, ſource de l'être, le créateur & le moteur du ciel & des ſphères, chef économe & ſage de la Nature, qui fit ceſſer le déſordre des éléments, & qui de leur combat fit naître l'ordre & le monde. Grand Dieu ! tu calmes les tempêtes qui s'élèvent ſur les mers & dans les cœurs des êtres intelligents ; tu fais ſortir le bonheur du choc des paſſions oppoſées. Chacun des globes céleſtes contribue à éclairer les globes céleſtes ; les vents conduiſent les nuages & balancent les mers. Les empires ſont utiles aux empires, l'homme aux animaux, les animaux à l'homme Tu ordonnes au zéphyr d'étendre les tapis d'émeraude ſur les champs des Oſmanlins & des diſciples d'Hali : tu as revêtu leurs plantes & leurs arbres de verdure ; tu prépares ſur la terre un feſtin magnifique, auquel

tu invites les adorateurs du feu, les idolâtres & les serviteurs fidèles. Quel homme osera s'opposer au bonheur des hommes? Quand tous les êtres sont utiles l'un à l'autre, quel homme osera rester inutile à sa patrie & au monde?

Je faisois ces réflexions dans l'obscurité paisible d'une nuit profonde, & je me retraçai le spectacle de ma vie passée.

Je vis avec horreur que j'avois consumé le temps sans l'employer; je versois des larmes, mon cœur endurci s'attendrissoit, & ces mots conformes à ma situation s'échappèrent de mon sein.

A chaque moment une portion de l'esprit de vie s'éteint pour jamais, & ce qui me reste est bien peu de chose Tu sommeilles, toi qui as déja vu s'écouler cinquante ans de ta durée! Oh, si tu avois assez de lumière & de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés! Il rougit de honte, celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui imposoit la Nature. La trompette a sonné, & il ne préparoit point ses bagages : un sommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-temps après le lever de l'aurore. Il naît un homme; il commence un édifice, & meurt. Il en nait un autre : il commence un édifice & meurt. Les races se succèdent; tout se commence; & rien n'est fini. Heureux qui a passé sur la terre des jours utiles! sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce qui vous est nécessaire pour le voyage, personne ne pourra vous

le donner ; faites-le partir avant vous ; montrez-vous homme : & partez.

Le ſoleil commençoit à paroître, & le ſommeil n'avoit point fermé ma paupière ; un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque, & avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie, vint me trouver & ne put m'arracher à mes réflexions ; il me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je ne répondis pas ; il s'en offenſa, & me dit :

Il y a des expiations pour les ſacrilèges ; mais on n'expie pas les offenſes faites à l'amitié. Qu'eſt-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'eſt la clef qui ouvre un tréſor.

J'embraiſſai mon ami, je lui parlai, & nous ſortîmes pour nous égayer par le ſpectacle de la Nature. Le Printems venoit de renaître ; la terre étoit parée comme une belle femme un jour de fête ; le roſſignol chantoit ſur les branches des grands arbres ; les gouttes de roſée brilloient comme des diamants ſur le pourpre des roſes, ou comme les larmes ſur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront. Mon ami me conduiſit dans un de ſes jardins, qui renfermoit pluſieurs belles prairies & des plants d'arbres chargés de fruits & de fleurs ; dans ces bocages l'ame ſe trouvoit plus ſenſible, & tomboit dans un doux raviſſement : en d'autres endroits, on voyoit les fleurs ſortir du gazon, comme des pierres précieuſes étendues ſur un tapis verd. Un ruiſſeau couloit dans ce jardin ; l'eau en étoit agréable comme le

neƈtar. Le verger étoit rempli d'oiſeaux, dont le ramage étoit touchant comme une belle muſique ſur des vers tendres. Quand nous quittâmes ces lieux de délices, mon ami, qui me vit remplir mon ſein de toutes les ſortes de fleurs, me dit :

Tu ſçais que la vie de ces fleurs paſſe dans un jour : pourquoi faire proviſion de tréſors ſi peu durables ? Cueillons des plantes utiles qui feront un aliment ſain pour la table où tu admets tes amis.

Je me dérobai dès ce moment aux plaiſirs qui avoient enivré ma jeuneſſe, dans l'enceinte de Schiras.

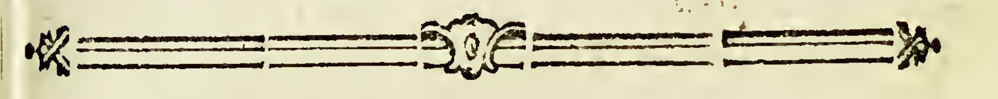
Je me promenai dans le Jardin des Sages; je diſcourois avec eux des vues de la Nature, des devoirs de tous les hommes, de leurs intérêts communs, de leurs paſſions, des loix, des erreurs funeſtes, des dangers de l'ignorance, du bonheur, des âges de la vie, du plaiſir qu'on n'uſe jamais, des beautés de la vertu; leurs entretiens ont éclairé mon ame du jour de la vérité.

Es-tu de l'ambre, diſois-je, à un morceau de de terre que j'avois ramaſſé dans un bain ? tu me charmes par ton parfum. Il me répondit : Je ne ſuis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la roſe.

J'avois obſervé avant de penſer, j'ai penſé avant d'écrire. Mes amis m'ont preſſé quelquefois de donner mes réflexions. Les Sages de l'Inde reprochoient un jour au grand Buſurchumbur, de faire

trop attendre ſes paroles; & il leur répondit : Le temps que j'emploie à méditer ce que je dois dire, eſt pris ſur le temps où je me repentirai d'avoir parlé.

Je donne enfin cet ouvrage, auquel je veux conſacrer encore une partie précieuſe de ma vie, afin que ma mémoire ſoit honorée, & que je ne meure point ſans avoir été utile aux hommes & aux progrès de la vertu.



L'HOMME VRAI.

Un Roi avoit condamné à mort un de ſes Eſclaves : celui-ci étant ſans eſpérance, ne ménageoit plus rien, & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à ſon Favori. Seigneur, il dit que les récompenſes de l'autre vie ſont pour les Princes qui pardonnent, il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtiſan, depuis long-temps ennemi du Favori, avoit entendu le diſcours de l'Eſclave. On vous trompe, dit-il à ſon Maître; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : Le menſonge qu'on m'a fait eſt humain, & ta vérité eſt cruelle. Et puis ſe tournant vers ſon Favori : Oh! mon ami, lui dit-il, c'eſt toi qui me diras toujours la vérité.



MAHMOUD.

Un des Rois du Chorazan vit en fonge Mahmoud, qui régnoit cent ans avant lui. Il vit le corps de ce Prince fe confumer entièrement & fe diffiper en pouffière. Il n'en refta que les yeux, qui jettoient continuellement des regards fur le Palais & fur le Trône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit fignifier ce fonge : l'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à préfent que tu occupes le Palais & le Trône qu'il a occupés, qu'il ne lui refte rien de fa grandeur, & qu'on n'emporte avec foi que le bien qu'on a fait. O Roi! fais le bien, avant que dans ton Palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots, *Il n'eft plus.*



MAXIMES.

Le Tigre fe cache fous le feuillage paifible; craignez à la Cour le filence de l'envie.

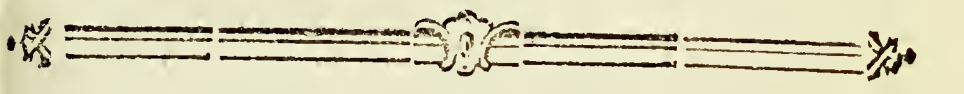
Vous demandez, fi la Fourmi qui eft fous vos pieds a le droit de fe plaindre? Oui; ou vous

n'avez pas le droit de vous plaindre, lorſque vous êtes écraſé par l'Eléphant.

Conduiſez le coupable dans les lieux qui raſſemblent le plus de malheureux, & il ne verra perſonne auſſi malheureux que lui.

Le Feu étoit adoré dans Perſépolis, & Perſépolis a été dévorée par le Feu : image des Deſpotes & de leurs Favoris.

Les Sages ont dit : les agréments ſont les vertus des Cours, preſque des vices dans les Sages : attachez-vous à faire le bien; que vos mœurs ſoient pures, & laiſſez les facéties aux Courtiſans.



LE SOMMEIL

DU MÉCHANT.

Je me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, ſous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du ſoleil; un ruiſſeau ſerpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à ſe repoſer. Je vis le Viſir Karoun couché ſur ce gazon; il dormoit. Grand Dieu! diſois-je, le ſouvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le ſommeil de Karoun? Mon ami m'entendoit, & me dit :

Dieu accorde quelquefois le ſommeil aux méchants, afin que les bons ſoient tranquilles.



LA RETRAITE.

Le Miniſtre d'un Roi fut diſgracié, & ſe retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec ſoin : comme il n'avoit pas mérité ſa diſgrace, il s'en conſola aiſément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embraſſé. Le Roi, qui eſtimoit ſes talents, ſentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour; mais le Miniſtre refuſa le Roi, & lui dit : Tu m'avois élevé aux premières dignités, j'ai ſoutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laiſſes-m'en jouir. Se retirer du monde, c'eſt arracher les dents aux animaux dévorants : c'eſt ôter au méchant l'uſage de ſon poignard : à la calomnie ſes poiſons, & ſes ſerpents à l'envie. Le Roi inſiſta, & dit : J'aurois beſoin d'un eſprit éclairé & d'un cœur droit & bon qui voulût ſupporter avec moi le fardeau de ma puiſſance; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'eſt néceſſaire. Tu le trouveras, répondit le Miniſtre, ſi tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.



L'ERREUR.

Un Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Cosroës furent vaincues le jour d'une éclipse du Soleil : les Perses, adorateurs du feu, pensoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'ignorance & l'erreur peuvent faire le bonheur d'un seul homme ; mais elles sont nécessairement le malheur des Nations.



LE SONGE.

Un jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines ; & après avoir fait la satyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ;

j'eus un ſonge. Je me crus tranſporté dans ma ſolitude, & loin des défauts qui m'avoient bleſſé; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie; je me dérobois ſous ſes ombrages aux folies des hommes.

Le Soleil venoit de s'élever ſur l'horiſon; ſes rayons doroient la verdure interpoſée entre lui & moi, donnoient de la tranſparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiſeaux; j'étois attentif à tous leurs accents; j'en obſervois la diverſité, ainſi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Roſſignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, ſiffloient, croaſſoient, crioient, roucouloient, ſautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages : j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou ſur ſa vue; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Epervier, qui n'avoit que du mépris pour ſa foibleſſe; le Merle faiſoit des plaiſanteries ſur le cri de l'Aigle; le Geai & la Pie diſoient des injures; ils reprochoient au Corbeau ſa mine triſte, & trouvoient au Moineau l'air commun.

Je vis deſcendre du ciel une figure fort extraordinaire; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, ſur laquelle on auroit jetté des feuilles de roſes; il avoit de grandes ailes bleues,

bleues, dont les extrémités étoient dorées; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, & si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt : il appella par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres; il leur ordonna le silence, & il leur dit :

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'Aigle est né pour la guerre; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie : le Hibou n'auroit point surpris dans les ténèbres les insectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au Rossignol & à la Fauvette leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer; qu'ajouteroient à ce plaisir le bec & les griffes de l'Epervier? Restez ce que vous êtes, sans regret & sans orgueil; cédez différemment aux impulsions de la Nature, & voyez dans vos espèces des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant

ſur moi un regard plein d'expreſſion. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtiſan, dans l'Iman la franchiſe du Guerrier, dans le Marchand le déſintéreſſement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'eſt moi que tu es venu inſtruire, ô céleſte Génie ! tes leçons ſeront à jamais gravées dans mon cœur, & mes lèvres les répéteront aux hommes.

O ! mes frères, nous partons enſemble pour voyager, les uns au Nord, les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes proviſions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi ſervent à celui qui taille les arbres du verger, les inſtruments du labourage ?



LE CRIME.

TROIS habitans de Balck voyageoient enſemble ; ils rencontrèrent un tréſor, & ils le partagèrent : ils continuèrent leur route, en s'entretenant de l'uſage qu'ils feroient de leurs richeſſes. Les vivres qu'ils avoient portés étoient conſommés ; ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, & que le plus jeune ſe chargeroit de cette commiſſion ; il partit.

Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté..... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses.... Ne pourrois-je pas les reprendre ? .... Cela me seroit facile. Je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeroient sans défiance, & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part auroit augmenté les nôtres, & nous serions véritablement riches.... Il va revenir, nous avons de bons poignards...

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinèrent : ils mangèrent ; ils moururent ; & le trésor n'appartint à personne.



L'AVARICE

DES DIFFÉRENTS AGES.

JE rencontrai un jour dans l'allée de Platanes, qui borde l'Euphrate près de Bagdad, un jeune

homme que j'avois connu dans le voisinage d'Alep; il étoit enseveli dans une rêverie si profonde, que j'eus de la peine à l'en tirer; ses regards étoient tristes & farouches, & il s'écrioit : Oh! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas! Il donna encore quelques signes de colère & d'indignation, il me dit : Vous avez vu le vieux Benassar, le frère de ma mère, m'avertir que je pourrois peut-être obtenir un emploi, que ses amis s'offroient de demander pour lui : vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien! en arrivant ici j'ai vu le jeune Obide solliciter pour lui l'emploi que je viens demander : je l'obtiendrois peut-être, si je pouvois rester plus long-tems à Bagdad; mais je n'ai plus d'argent, & le vieux Benassar ne veut pas m'en donner. Oh! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas!

Ils ne t'ont pas trompé, lui dis-je, & ils ont fait pour toi moins que tu ne l'as pensé. Obide est jeune, il ne t'avoit donné que son argent; Benassar est vieux, il ne t'avoit sacrifié que ses espérances; à l'âge d'Obide, on est avare de ses espérances; à l'âge de Benassar, on est avare de son argent : le vieillard est riche de ce qu'il possède; & le jeune homme de ce qu'il espère.

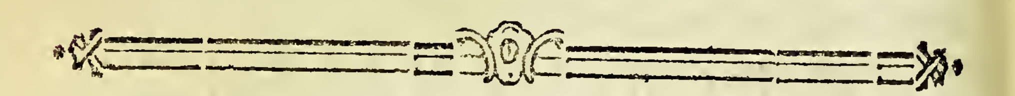




LE BON MINISTRE.

Le puiſſant Aaron Raſchild commençoit à ſoupçonner que ſon Viſir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes d'Aaron, les Habitans de Bagdad, les Courtiſans, les Derviches, cenſuroient le Viſir avec amertume. Le Calife aimoit Giafar ; il ne voulut point le condamner ſur les clameurs de la Ville & de la Cour : il viſita ſon Empire ; il vit par-tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeuneſſe dans la joie. Il viſita ſes places de Guerre & ſes Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaiſſeaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Aſie ; il vit des Guerriers diſciplinés & contents ; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! béniſſez les Fidèles en prolongeant les jours d'Aaron Raſchild & de ſon Viſir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix, la juſtice & l'abondance : tu manifeſtes, grand Dieu ! ton amour pour les Fidèles, en leur donnant un Calife comme Aaron, & un Viſir comme Giafar. Le Calife, touché de ces acclamations, entre dans une Moſquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces, tu m'as

donné un Visir dont mes Courtisans me disent du mal, & dont mes Peuples me disent du bien.



L'EXEMPLE.

Un Roi du Chorazan disoit à son Visir; les Peuples de la Bactriane sont commandés par un Prince foible & sans expérience; ils n'ont pas d'Alliés, & je pourrois aisément en faire la conquête : rassemble mes troupes, & marche contre eux. J'obéirai, dit le Visir; mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des peuples qui ne sont pas tes ennemis ? Cette conquête, dit le Prince, augmentera ma Puissance : est-ce donc un crime de signaler son courage & d'étendre son Empire ? Est-il donc innocent, dit le Visir, de donner à tes sujets & au monde l'exemple de l'injustice ?



LE TOURMENT

DES ROIS.

Un Roi mourut sans laisser d'héritier; & par son Testament il donna la Couronne à celui qui après

ſa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorſque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à ſoutenir des guerres inteſtines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la ſubſiſtance de ſon peuple. Il s'inſtruiſit en peu de tems, parce qu'il avoit le ſens commun; il réuſſit à tout, parce qu'il vouloit le bien : mais il étoit rempli de ſoins & dévoré d'inquiétudes. Un Habitant de ſon village vint le voir, & lui dit : Graces ſoient rendues au Dieu incomparable, & tout-puiſſant qui vous a élevé à un ſi haut degré de gloire & de puiſſance ! Ah ! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demande-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au lieu de me féliciter : dans mon premier état, je ne ſouffrois que de mes beſoins, & je ſouffre aujourd'hui des beſoins de chacun de mes ſujets.



L'ÉDUCATION

D'UN PRINCE.

Cosroes avoit un Miniſtre dont il étoit content, & dont il ſe croyoit aimé. Un jour ce Miniſtre vint lui demander à ſe retirer. Coſroës lui dit :

Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber ſur toi la roſée de l'abondance ; mes eſclaves ne diſtinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. Mitrâne, c'étoit le nom du Miniſtre, répondit : O Roi ! je t'ai ſervi avec zèle, & tu m'en as trop récompenſé ; mais la Nature m'impoſe aujourd'hui des devoirs ſacrés, laiſſe-les moi remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te ſervir un jour comme je t'ai ſervi.

Je te permets de te retirer, dit Coſroës, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en eſt aucun qui ſoit auſſi digne que toi d'élever un jeune Prince : finis ta carrière par le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas qu'un jeune jeune Prince la reſpire : prends mon fils, & vas l'inſtruire avec le tien dans la retraite, au ſein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants, & après cinq ou ſix années il revint avec eux auprès de Coſroës, qui fut charmé de revoir ſon fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de ſon ancien Miniſtre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit : O Roi, mon fils a fait un meilleur uſage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes ſoins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils ſavoit qu'il auroit beſoin

des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient befoin de lui.



L'ESPRIT

DES DIFFÉRENTS ÉTATS.

Le jeune Chiroé, le fils & l'héritier de l'indolent Ormouz, Roi de Perfe, demanda un jour à fon père la permiffion de voyager ; il n'alloit point s'abreuver de l'eau fainte du Mont Ararat, ni confulter les Imans de Médine, il vouloit vifiter les Provinces du Royaume qu'il devoit gouverner un jour. Il voyageoit fans fafte & fous un nom fuppofé, il ne menoit avec lui que deux efclaves & le Sage Nirfoukan.

Il voulut étudier l'efprit de tous les Etats. Il vit d'abord les Guerriers, il les trouva zélés pour le fervice de l'indolent Ormouz, prêts à ravager la Perfe & à égorger leurs frères au premier ordre du Prince, mais demandant fans ceffe une paie plus forte & de nouveaux priviléges.

Chiroé vifita les Mollacks, les Imans, les Derviches; il les trouva perfuadés qu'eux feuls devoient gouverner l'Empire, & cherchant à le perfuader ; mais en attendant ils flattoient la Cour, ils confeilloient l'oppreffion, & cependant ils refufoient

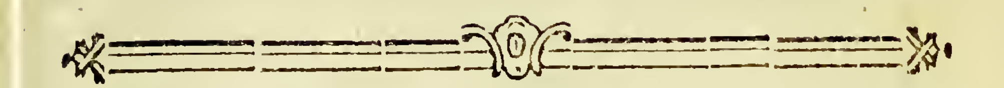
conſtamment au Roi la plus légère portion de leurs richeſſes.

Chiroé viſita les Juges, les Cadis, les hommes de Loi : ils ſemoient la diviſion entre les Fidèles pour multiplier leurs Jugements ; ils vendoient la Juſtice au riche, ils la refuſoient au pauvre ; ils faiſoient ſentir leur puiſſance à leurs amis & à leurs ennemis.

Chiroé ne vit dans les Régiſſeurs des impôts que des Tigres aſſouvis qui ſuçoient, en ſe jouant, le ſang des Peuples ; il vit les Marchands ſolliciter des priviléges qui faiſoient tomber toutes les charges de l'Etat ſur les Laboureurs ; des Corps d'Ouvriers ſollicitoient des priviléges qui auroient étouffé l'induſtrie.

Quoi ! dit le Prince au ſage Nirſoukan, les hommes de tous les états n'ont donc que l'eſprit de leur état ? Je les vois tous zélés pour les avantages de leurs Corps & aucun pour le bien de l'Empire : j'ai vu des Guerriers, des Imans, des Marchands, des Juges, des Ouvriers & pas un Perſan.

Ton règne en fera naître, dit Nirkouſan ; ſois ſobre, économe, vigilant, juſte & ſévère ; ſouviens-toi que tu es à tes ſujets, & que tes ſujets ne ſont pas à toi ; donne les emplois à ceux qui aiment ton Peuple, punis les Grands qui font haïr ton autorité, récompenſe ceux qui la font aimer ; ô Chiroé, fils d'Ormouz, aime la Perſe, & ceux qui n'ont que l'eſprit de leur état auront l'amour de la Patrie.



L'INSCRIPTION.

Cosroes avoit fait graver cette infcription fur fon diadême : *Plufieurs l'ont poffédé, plufieurs le pofféderont. O poftérité! tu imprimeras les veftiges de tes pas fur la pouffière de mon tombeau.*

Qu'eft-ce que les trônes, la fortune & la victoire, qui paffent avec la rapidité de l'éclair ? Arbitre des hommes, faites le bien fi vous voulez vivre contents; faites le bien, fi vous voulez que votre mémoire foit honorée ; faites le bien, fi vous voulez que le ciel ouvre pour vous fes portes éternelles.



LA BIENFAISANCE.

A mesure que le temps a fait paffer devant mes yeux une plus longue fuite d'évènements, & depuis que la couleur de mes cheveux eft comme celle des Cygnes qui fe jouent dans le Jardin du Roi des Rois, j'ai penfé que le Souverain Arbitre de nos deftinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laiffa jamais fans plaifir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action fans récompenfe Ecoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui occupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitoit depuis long-tems un riche Pafteur; je l'ai connu, on le difoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il fe promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jufqu'au pied des cèdres verds, dont le fommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui rempliffoit quelquefois la vallée de fes cris perçants, & dont quelquefois les plaintes étouffées fe diftinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux Pafteur courut aux lieux d'où partoit la voix; il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi-couché fur le fable; fes habits étoient déchirés, fes cheveux tomboient en défordre fur fon vifage, où les charmes de la jeuneffe étoient flétris par la douleur; on voyoit fur fes joues les traces des larmes, fa tête étoit penchée fur fon fein, il étoit femblable à la rofe abattue & inondée par l'orage. Le riche Pafteur fut touché; il aborda le jeune homme, & lui dit: O enfant de la douleur! viens dans mes bras, laiffe-moi preffer contre mon fein l'homme qui gémit; fes peines me font foupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne filence; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La feule vue du bon Pafteur devoit donner de la confiance; fes yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu; ils avoient ces regards vifs & tendres, qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme ſe leva tout couvert de pouſſière, s'élança dans les bras du Paſteur, en pouſſant un cri que répétèrent les montagnes : O mon Père! diſoit-il, ô mon Père! Quand il fut un peu calmé par les diſcours & par les careſſes du vieillard, celui-ci lui fit pluſieurs queſtions auxquelles le jeune homme répondit ainſi.

C'eſt derrière ces grands cèdres que vous voyez ſur la plus élevée des montagnes qu'eſt le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'eſt pas éloignée d'ici. Fatmé eſt la plus belle entre les filles des montagnes ; je m'étois propoſé pour conduire les troupeaux de ſon père, & il y avoit conſenti. Il eſt riche, le père de Fatmé, & mon père eſt pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Son père s'en eſt apperçu ; nous lui avons avoué notre amour, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de ſa fille. Je me ſuis jetté à ſes pieds, & je lui ai dit : O père de Fatmé, laiſſe-moi du moins habiter la vallée que tu habites ; je conſens de ne plus parler à Fatmé ; je ne ſçaurai pas ſi elle m'aime encore ; je te le promets, je ne le ſçaurai pas : donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés ; permets que je ſerve toujours le père de Fatmé. Eh bien! Shel-Adar m'a refuſé tout ; il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de ſa maiſon : il a menacé Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé eſt malheureuſe, mon père

eſt infirme, j'ai perdu ma mère, j'ai deux frères ſi jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père & mes frères recevoient leur ſubſiſtance de moi, qui recevois tout de Shel-Adar, & je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons enſemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y conſentit; il ſe traînoit à peine: en approchant, ils virent Fatmé; elle étoit pâle & abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entra dans la maiſon de Shel-Adar, & lui dit.

Une Colombe d'Alep avoit été tranſportée à Damas; elle y vivoit avec une Colombe du pays; leur maître craignit que la Colombe d'Alep n'emmenât quelque jour ſa compagne, & il les ſépara: elles ceſsèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans ſa main; elles devinrent languiſſantes, & moururent.

O Shel-Adar! ne ſépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent enſemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maiſon a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit: Le Prophête me ſoit témoin de ce que je vais dire: ce qu'un lys eſt parmi les narciſſes, ce jeune homme l'eſt parmi les Fidèles; il ſurpaſſe tous les jeunes Paſteurs par ſa piété, ſa bonté & ſa vigilance; mais il eſt pauvre. Ah! dit le vieux Paſteur mes enfants & moi, nous avons des troupeaux ſans nombre; je poſsède toute la riche vallée d'Horofa, & je puis enrichir ce

jeune homme ; une partie de mes troupeaux fera demain à ta porte, fi tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner fa fille, & le vieillard fe retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le fommet des hautes montagnes pendant l'hiver, & des troupeaux de cavalles plus belles & plus légères que celle que montoit le Prophête.

Quelques jours après cette action, le riche & bon Pafteur fe mit en chemin vers les grands cèdres au-deffous defquels eft fitué le hameau de Shel-Adar. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez :

Le bon Pafteur alloit fortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruiffeau bordé de figuiers; il vit fur un tertre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard, dont la phyfionomie avoit un caractère de fageffe & de gaieté. Ce vieillard regardoit fouvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie; Shel-Adar avoit la même expreffion dans les fiens. Le bon Pafteur les vit, & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le fpectacle doux & majeftueux de la vieilleffe contente peut donner de confolation. Les deux vieillards fe montroient l'un à l'autre plufieurs jeunes gens, parmi lefquels étoient deux enfants qui tantôt fe jouoient fur l'herbe & tantôt venoient careffer les vieillards : ils étoient bien vêtus : ils avoient la fanté, la vivacité, l'enjouement de

leur âge. Le bon Pasteur entendit que ces deux enfants étoient les frères du jeune époux de Fatmé, & que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon Pasteur, à la lisière du bois, Fatmé & son époux étoient assis sur le gazon; souvent ils restoient immobiles, & se regardoient fixement; ils sourioient si doucement, qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages riants. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur silence délicieux par des caresses vives & modestes: on voyoit qu'ils étoient retenus par la présence de leurs pères, & sur-tout par leur respect pour les enfants. Souvent ils se regardoient tous, & chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher & du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages, comme la même sève couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon Pasteur les regardoit tour à tour, & il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étoient confondus: il voyoit ces troupeaux, le bon Pasteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres & le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis!



LES MOLLACKS.

Des Mollacks retirés dans les déferts de l'Arabie avoient volé une Caravanne ; les Marchands les conjuroient, les larmes aux yeux, de leur laiffer du moins de quoi continuer le voyage : les Mollacks furent inexorables. Le fage Locman étoit alors parmi eux, & un des Marchands lui dit : Eft-ce ainfi que vous inftruifez ces hommes pervers ? Je ne les inftruits pas, dit Locman, que feroient-ils de la fageffe ? Et que faites-vous donc avec les méchants ? Je cherche, dit Locman, à découvrir comment ils le font devenus.

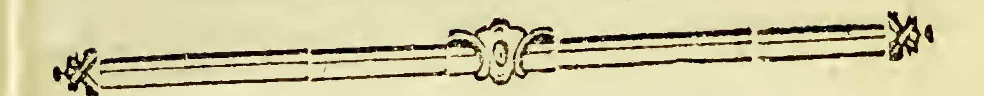


LES LUMIÈRES.

Le Vifir Muffafer demandoit un jour au grand Aaron Rafchild, que Dieu foit avec lui, quelles étoient fes vues en établiffant des Académies, en fondant des Ecoles, en faifant fleurir les Sciences ? Penfez-vous, difoit le Vifir, que vous en ferez mieux obéi ? Oui, répondit le Calife, parce que mon peuple jugera mieux de la juftice de

mes loix. En payera-t-il mieux les tributs ? Oui, parce qu'il verra que je ne lui en demande que de néceſſaires. Vos ſoldats combattront-ils avec plus de zèle ? Oui, parce qu'ils auront des chefs plus éclairés. Mais, continua Muſſafer, vos Sages, vos Savants ne voudront-ils pas ſe mêler du Gouvernement ? ô Seigneur des Seigneurs, n'auront-ils pas l'audace de vous ſuppoſer des fautes ? Ils feront mieux, dit Aaron, ils me diront celles que j'aurai faites, & m'apprendront à n'en plus faire. Le Viſir inſiſta & dit : Quoi ! Lumière du monde, vous permettrez à vos Sages de dire librement tout ce qu'ils penſent ? Sans doute, répondit vivement le Calife, s'ils ne parloient pas librement, ils n'inſtruiroient qu'imparfaitement. Mais quelques - uns d'eux ne peuvent-ils répandre des erreurs ? Oui, & ces erreurs ſeront combattues par d'autres Sages : Seigneur, ajouta le Viſir, il faut ne vous rien diſſimuler ; depuis que votre peuple commence à s'inſtruire, ceux que vous honorez de vos graces & de votre confiance, deviennent les objets de la cenſure publique : moi-même, Seigneur, moi-même. J'entends, dit le Calife ; & il ſe retira.

Lorſque l'illuſtre Giafar, le plus ſage des Fidèles, l'ami d'Aaron Raſchild & des hommes, fut élevé à la place de Viſir, il protégea les Sciences ; il voulut que les Peuples fuſſent aſſez éclairés pour connoître tout le bien qu'il vouloit faire.



LE CONVERTI.

La miféricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une fociété de Sages, dont les mœurs étoient faintes & pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter, & à perdre fes anciennes habitudes : il devint jufte, fobre, patient, laborieux & bienfaifant. On ne pouvoit nier fes œuvres; mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantoit fes bonnes actions, fans aimer fa perfonne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injuftice le pénétroit de douleur; il répandit fes larmes dans le fein d'un vieux Sage, plus jufte & plus humain que les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis & mes rivaux cenfurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, fi tu es bon, que les hommes te pourfuivent comme méchant? N'as-tu pas pour te confoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu & ta confcience?





LES COURTISANS.

NOURSHIVAN le Juſte, étant un jour à la chaſſe, voulut manger du gibier qu'il avoit tué; mais il n'avoit point de ſel. Il en envoya chercher au village le plus voiſin, en défendant de le prendre ſans le payer Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtiſans, ſi le Roi ne payoit pas un peu de ſel? Nourshivan répondit : Si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ſes ſujets, le lendemain les Courtiſans coupent les arbres.



L'EXACTITUDE.

UN Roi d'Arabie fit récompenſer un de ſes Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talents, non pas qu'il eût rendu de grands ſervices; mais il rempliſſoit ſes devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince eſt la marque la plns ordinaire d'une Empire bien gouverné.





LE DESPOTE.

Un Roi vertueux, dans un moment de colère, alloit faire périr un innocent. O Roi, lui dit-il, mon ſupplice va finir avec ma vie; mais le tien va commencer. Le Roi fit grace.



AARON RASCHILD.

Le fils d'Aaron Raſchild vint ſe plaindre d'un homme qui avoit calomnié ſa mère, & en demander vengeance. O mon fils, dit Aaron Raſchild, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur; tu vas faire penſer qu'elle ne t'a point appris à pardonner.





LES DEUX FRÈRES.

Un homme ſans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné ſe rendit à la Cour; il ſçut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que ſon père leur avoit laiſſé, & vécut du travail de ſes mains. Un jour l'aîné diſoit au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire ? tu ne ſerois pas obligé de travailler ainſi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi? tu ne ſerois pas obligé d'être eſclave.

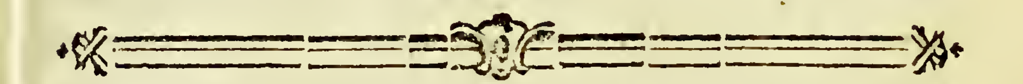


LES SAGES

ET LES DERVICHES.

Un homme avoit quitté la ſociété des Derviches, & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui diſois-je, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il me répondit : Tous deux traverſent un grand fleuve à la nage avec pluſieurs de leurs frères : le Derviche s'écarte de la troupe, pour nager plus commodément, &

arrive ſeul au rivage ; le Sage, au contraire, nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ſes frères.



L'INDULGENCE.

Un jeune homme s'étoit enivré, & un Mollack lui reprocha publiquement ſa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi ! qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & enſuite à cacher que tu as de l'indulgence.



L'ÉCONOMIE DES ROIS.

Nourshivan le Juſte n'étant encore que Prince dans le Khorazan, & ſujet du Roi des Rois, aimoit les plaiſirs, & vivoit avec ſplendeur : il répandoit ſes richeſſes autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellents, les Joueurs d'inſtruments les plus habiles venoient le prier de les entendre ; & ils étoient riches lorſque Nour-

shivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi ; qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaiſir à leurs concerts ; mais il les récompenſa moins qu'il ne les récompenſoit lorſqu'il n'étoit que Prince dans le Khorazan & ſujet du Roi des Rois. Un des Muſiciens oſa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel ſoit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je donnois mon argent ; je donne aujourd'hui celui de mon peuple.



LES TÉMOINS.

Un des Solitaires du Mont-Liban étoit célèbre par ſa piété : on ne parloit dans le pays que de ſes miracles ; les Anges étoient à ſes ordres, & les éléments obéiſſoient à ſa voix.

Un jour, il traverſoit la ville de Damas pour ſe rendre au Temple, ſuivi d'une foule de peuple : les uns lui demandoient la guériſon d'un frère ou d'un ami, les autres d'abondantes moiſſons, ceux-ci la faveur du Prince. Il accordoit, il promettoit, il refuſoit ; & cependant il continuoit ſa marche, tantôt en élevant les yeux au ciel, & tantôt en parlant au peuple.

Comme il ne faiſoit pas beaucoup d'attention à ſon chemin, il tomba dans le ruiſſeau qui arroſe

la

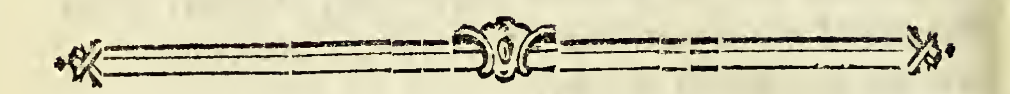
la grande rue de Damas auprès du Temple. Il en fut retiré promptement, après avoir été cependant en danger de se noyer.

Quelques Solitaires accoururent à lui, & l'un d'eux lui dit : O mon Père, comment avez-vous pu tomber au fond de ce ruisseau, vous que nous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds ?

Il est vrai, répondit-il, que j'ai marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds ; les Anges alors me soutenoient sur les eaux : ici, comme ils ne me voyoient point en danger, ils m'ont abandonné. Dieu soit propice à Mahomet son Prophête ! Il y a eu des moments dans sa vie où les Anges n'étoient point à ses côtés : lorsqu'il étoit enivré d'amour sur le sein d'Hasapha, lorsqu'il savouroit les délices d'un baiser sur la bouche de Sinéba, pensez-vous que Dieu forçât Gabriël ou Michel à se tenir auprès de son Prophête ? le pensez-vous ?

Gabriel & Michel étoient avec moi lorsque je marchai sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds... Les Solitaires l'interrompirent, en s'écriant : O saint homme, nous l'avons vu, oui, nous vous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds.

On apporta des habits au Prophête, & tandis qu'il changeoit d'habits, le peuple répétoit dans toutes les rues de Damas : Il a marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de ses pieds.



LE BESOIN D'AIMER.

Le Visir Azamet avoit plu dans sa jeunesse au Sultan Mahmoud qui l'éleva aux premières dignités de l'Empire : dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus ; mais les grands & les Imans le perdirent dans l'esprit du Prince , & même du Peuple. Au moment de sa disgrace il entendit s'élever contre lui le cri de la haine universelle : Puisse le scorpion de Cachan picquer la main d'Azamet, puissé-je le rencontrer au passage du Poul-Serro & le précipiter dans l'abyme. Telles étoient les imprécations des Persans contre le malheureux Visir.

Privé de ses biens, & sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Khorazan ; là, il vivoit seul dans une jolie cabane qu'il avoit construite, & il cultivoit un petit terrein au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du Visir. Le sage qui n'avoit point oublié son ami dans sa disgrace, partit pour le Khorazan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un parasange de la cabane du Ministre, lorsqu'il le rencontra ; ils se reconnurent, ils s'embrassèrent ; le Sage versoit des larmes ;

le viſage d'Azamet étoit riant, ſon front étoit ſerein, & la joie étoit dans ſes yeux : Béni ſoit le Prophête qui donne de la force au malheureux, dit Usbeck; celui qui poſſédoit une belle maiſon dans les riches plaines de Ghilem eſt content d'habiter une cabane dans les rochers du Khorazan : ô Azamet! ta vertu t'a ſuivi dans ces déſerts, elle te conſole d'avoir perdu les roſes d'Herat, les Turquoiſes de Nishapour & les ſoies de Mézendran; mais a-t-elle pu te conſoler de vivre ſeul? il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis; quelle ſolitude n'eſt pas un tombeau?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet où il n'étoit pas rentré depuis le matin; ils entendirent le henniſſement d'un jeune cheval qui venoit en bondiſſant à leur rencontre; quand il fut auprès du Viſir, il le careſſa & marcha devant lui en ſautant & en henniſſant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voiſine deux belles géniſſes, qui paſsèrent & repaſsèrent devant Azamet, & ſembloient lui offrir leur lait & préſenter leur tête à ſon joug. Elles ſe mirent à ſa ſuite. A quelques pas de-là, deux chèvres ſuivies de deux chevreaux deſcendirent d'un rocher; elles témoignèrent par leurs caprioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres, ſortirent quatre ou cinq moutons; ils béloient, ils bondiſſoient & léchoient les mains

d'Azamet qui les leur tendoit en fouriant : en même-tems quelques pigeons vinrent fe pofer fur fa tête & fes épaules : il entroit dans le petit verger qui environnoit fa cabane, lorfqu'un coq l'apperçut & fit un cri de joie : tandis que le coq en chantant, & plufieurs poules en caquetant augmentoient fon cortége, un âne qui paiffoit dans le verger fe mit à braire.

Mais les démonftrations de joie & d'amour dans tous les animaux n'égaloient point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à fa porte ; ils ne venoient point au-devant de lui, & fembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement fa demeure qu'il leur avoit confiée ; mais au moment qu'il entroit, ils l'accablèrent de careffes les plus vives ; ils rampoient autour de lui, ils fe jettoient à fes pieds, ils les léchoient ; leurs regards étoient paffionnés, le langage de leur paffion étoit un murmure doux & tendre ; à la moindre careffe que leur rendoit leur maître, ils s'élançoient, ils faifoient de longs circuits autour de la cabane, en courant & en aboyant de toute leur force ; l'excès du plaifir leur donnoit de la folie, ils revenoient bien vîte en haletant & en fuffoquant s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck fourioit à ce fpectacle : Eh bien ! lui dit le Vifir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres fenfibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils fe font oppofés à mes deffeins, je rends ces animaux heureux, & je jouis de leur reconnoiffance ; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorazan, j'ai des

compagnons, & que ma ſolitude n'eſt pas un tombeau; je vis encore, ô mon cher Usbeck! je vis encore, j'aime & je ſuis aimé.



LE MOMENT PRÉSENT.

Un jour, en paſſant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme dont une belle fille s'éloignoit; elle étoit en déſordre, & fuyoit fort vîte; je m'approchai du jeune homme, & il diſoit: Je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'Amour me promet les fruits les plus doux, je ſuis riche, & je puis acheter les plus belles filles de la Circaſſie; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circaſſie, aux fruits les plus doux du jardin de l'Amour, à mes richeſſes, à ma jeuneſſe même, ſi je pouvois poſſéder pendant une nuit tous les charmes de Dariſſa, qui s'eſt échappée de mes bras & qui m'a refuſé un baiſer. Je plaignis la folie de ce jeune homme, & je continuai mon chemin.

Un jour, en me promenant dans les jardins du Roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui pouſſoit de profonds ſoupirs: je n'étois ſéparé de lui que par un lambris de verdure; je l'apperçus: les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tiſſu ſes habits des plus belles ſoies de la Syrie; ſon viſage étoit auſſi triſte que ſes

habits étoient riches, ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux, ses regards étoient sombres, tous les muscles de son visage étoient en mouvement & en contraction ; il disoit : Que me sert-il d'être bien traité du Roi, de posséder de belles maisons, de belles femmes ? puis-je jouir de mes richesses & de ma faveur, tant qu'Ali-Nasrou sera le dépositaire de l'autorité. J'ai les caresses du Prince, Ali-Nasrou a sa confiance ; je suis honoré, & il est puissant. Ah ! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule Lune, je donnerois mes richesses, mon rang, & je consentirois à passer dans la retraite, sans femmes & sans richesses le reste de ma vie ; je serois heureux si j'avois pu pendant quelque tems me mettre à la place d'Ali-Nasrou.

Je partis de Damas pour me rendre en Perse : j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord : les rides commençoient à sillonner ses joues, & le temps avoit déja blanchi sa barbe ; il couroit sur le rivage ; il l'embrassoit, il se rouloit dans le sable, il se relevoit, & disoit : Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette rivière, & me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors ; & à quoi me servent mes trésors, si je ne puis les augmenter ? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfants, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre, pour tra-

verser cette maudite rivière. Je laissai cet homme, & je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie, & je rencontrai un Voyageur, dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours; il disoit : Je donnerais mes biens, mes plaisirs & la plus grande partie de ma vie, pour un plaisir. Je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve, & d'abord y entrer; je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, & je sentirois tous mes membres embrassés par les flots : ma tête seule resteroit élevée sur les eaux; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, & je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, & ce qu'avoient dit le jeune homme désespéré des rigueurs de Darissa, & le Vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière, & le Courtisan de Damas. Je marchois enseveli dans mes pensées, & je me disois :

Il est donc possible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennaar? Une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad, & je puis sacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Asie? J'oublierois donc

au bord d'un lac le ſpectacle impoſant des vaſtes mers ! Quoi ! le deſir que je ſens peut effacer en moi l'impreſſion de tout autre deſir, & anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je ſuis !

O foible mortel ! tu peux donc ſacrifier les plaiſirs d'une ſaiſon à ceux d'une Lune, ceux d'une Lune à celui d'un jour, & la vie à un moment !

Quelle puiſſance les objets empruntent de leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui eſt éloigné de nous par le temps ou par les lieux : ce qui agit préſentement ſur mes ſens & ſur mon cœur fait diſparoître pour moi l'avenir & les fantômes agréables ou terribles de la crainte & de l'eſpérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh ! diſois-je, combien de fois l'homme eſt tenté fortement de perdre ſon bonheur ! Je cherchois à me raſſurer, en rappellant à ma penſée quelle étoit la puiſſance de la raiſon, & les ſecours que j'en pouvois attendre. C'eſt un ami, diſois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en deſcendant de la montagne ; il me criera de me détourner.... mais la deſcente eſt rapide, & ſi elle m'entraîne !

La raiſon n'eſt en moi qu'une ſuite de ſentiments que l'expérience m'a donnés, & qui ſont conſervés par ma mémoire ; ils ſont affoiblis par le temps, & que peuvent-ils contre le ſentiment qu'un objet préſent m'inſpire dans le moment pré-

ſent? La voix de la raiſon eſt la voix d'un ami qui m'appelle dans l'éloignement; & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi, donne de la force à ta raiſon; retrace toi ſouvent ces faits, ces évènemens ſur leſquels ſont fondées les maximes des Sages. Fais-toi des image vives du bonheur qui doit être la récompenſe du Sage, & des malheurs où tombe l'inſenſé, tu intéreſſeras ton cœur à être vertueux. Ne ſépare point dans ta mémoire le précepte de l'exemple; que la vertu ſoit ſans ceſſe préſente à tes yeux; qu'elle te paroiſſe ſi belle qu'il te ſoit impoſſible de ne pas l'aimer ; donne-lui un corps, ſaiſis-la par tes ſens O mes amis, ſi malgré ce ſecours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, ſoutenez-moi; ſi je tombe, ne riez point de ma chûte; ſi je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.



ALEXANDRE.

On demandoit au grand Alexandre comment il avoit pu ſe faire aimer des peuples qu'il avoit ſoumis. Je n'ai jamais opprimé les vaincus, dit-il, & j'ai toujours reſpecté les opinions établies. O Rois, impoſez des ſervices à vos ſujets, deman-

dez-leur une partie de leurs richeſſes ; mais ne gênez pas leurs opinions. Les Conquérants peuvent diſpoſer des biens & des emplois chez les Nations vaincues ; mais leur puiſſance ne peut s'étendre juſqu'à la penſée.



LE TYRAN.

Un Roi de Perſe avoit étendu la main de l'iniquité ſur ſon Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel eſclavage. Impatients d'un joug humiliant & rude, la plupart des Citoyens abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent un aſyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ſes ſujets ; ſes voiſins profitèrent de ſa foibleſſe ; ſes Etats furent attaqués, & ſes Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir ſon Peuple de ſa propre ſubſtance, parce qu'il tient ſon Royaume de ſon Peuple. Tout Citoyen eſt ſoldat ſous un Roi juſte.





LE JEUNE ROI.

Un Roi à ſon avènement au trône avoit trouvé des tréſors immenſes dans les coffres de ſon père : la main de la magnificence s'ouvrit, & les richeſſes du Prince ſe répandirent ſur ſon Peuple. Un Viſir en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit ſur vos frontières, quels moyens auriez-vous de lui réſiſter, après avoir diſtribué votre argent à vos ſujets ? Alors, dit le Roi, je le redemanderois à mes amis.



HOSCHAS JOSEPH.

Un Religieux étoit reſpecté dans Bagdad pour ſa véritable vertu, & le Peuple & les Grands avoient confiance en ſes prières. Hoſchas Joſeph, Tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit : Prie Dieu pour moi. O Dieu ! dit le Religieux en levant les mains au Ciel, ôte de la terre Hoſchas Joſeph. Malheureux, tu me maudis, lui dit le Tyran. Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grace qu'il puiſſe accorder à toi & à ton peuple.



LA PHILOSOPHIE.

ABUNECKER & moi nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeunesse & la pauvreté : l'Ange qui veille sur les bons conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant, & parvint à plaire au souverain Seigneur des Seigneurs, qui le combla de ses graces; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée, mon ami s'établit dans la province de Cachemire, & moi dans les campagnes de Schiras. Aussi-tôt que j'en eus le loisir, j'allai voir Abunecker, je l'embrassai, j'entendis ses paroles, il entendit les miennes, & je crus revenir aux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le penchant d'un côteau, qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le Paradis de l'Asie. Cette contrée, défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids & malfaisans, présente son sein aux rayons du midi : deux grands fleuves y font de longs circuits, & forment des isles sans nombre, elle est coupée de mille ruisseaux dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espèce.

Abunecker poſſédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec ſoin, & qui lui rendoit d'immenſes richeſſes : il alloit ſans ceſſe d'une de ſes Fermes à l'autre préſider aux différentes cultures, en fixer le temps & celui des récoltes. Ses Femmes, il en avoit deux, & elles s'aimoient, ſes Femmes prenoient ſoin de ſa maiſon & de ſes jardins.

Dès le lever de l'Aurore, l'Iman appelloit tous les ſerviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir levé leurs mains vers l'Eternel, ils alloient à leurs travaux qu'ils ſuſpendoient quelques moments, pendant la plus grande chaleur, & qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer juſqu'à la fin du jour.

J'accompagnois ſouvent Abunecker, je parcourois ſes campagnes avec raviſſement. Je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui béniſſoient Dieu & mon ami. Il y avoit trois Lunes que j'étois chez lui, & je n'avois vu dans aucun des ſerviteurs ni mécontentement, ni relâchement, ni pareſſe ; je rendois grace au Ciel, & des larmes de joie couloient de mes yeux, lorſque je penſois à la douce ſituation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, & que ſes femmes & ſes ſerviteurs, excepté l'Iman, traitoient avec conſidération. Je ne lui connoiſſois aucune fonction dans cette maiſon ſi bien ordonnée ; il ne ſe trouvoit jamais à la prière de la première heure ; ſouvent il paroiſſoit

occupé, fouvent auffi je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, ou parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail. Quelquefois, quand il fe promenoit feul, il jettoit des regards contents fur la Nature, il fembloit croire que les campagnes s'embelliffoient pour le plaifir de fes yeux, & que le zéphyr fe levoit pour le rafraîchir & lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné de le voir oifif, au milieu d'une famille active & laborieufe.

Je fis part de mes penfées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je, de Zuleïman ? il eft encore dans fa force, & il n'en fait aucun ufage. Pourquoi l'homme oifif eft-il bien traité dans la maifon du travail ? Comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker ?

Mon ami me répondit : O Saadi, refpectez le fage Zuleïman ; fes mains ne cultivent point la terre, mais fa raifon éclaire les hommes. Avant fon arrivée, je ne connoiffois ni les bornes de la fermeté, ni celles de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je fentois trop le plaifir de me faire obéir ; j'avois quitté la Perfe où j'étois révolté de la tyrannie, & j'étois devenu un tyran. Je tempérai mon autorité dès que Zuleïman m'eut inftruit dans la fcience des Sages ; j'avois eu des ferviteurs, & le jour que je devins jufte, je me trouvai environné de frères ; ils me devinrent chers quand ils eurent à fe louer de moi, & je fentis le plaifir d'aimer

étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à se disputer mon amour & à se haïr : grace à Zuleïman, elles ont connu des devoirs, & en cessant de s'ennuyer elles ont cessé de haïr. La brune Niaré est altière & capricieuse, mais elle n'a jamais d'entretiens avec Zuleïman sans en rapporter de la douceur, de la raison & de l'égalité. La blonde Felma est timide, son esprit est foible, elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent, & Zuleïman la rassure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi nous traitions nos serviteurs, ils ont des moments où leur état les humilie; Zuleïman leur apprend à s'estimer de posséder les vertus de leur état. S'il leur arrive quelque bien, il va partager leur joie, & il leur rappelle quelques circonstances qui doivent l'augmenter & qui leur échappoient. S'ils ont des peines, il les en console en leur présentant le tableau de leurs vertus, & en ouvrant leur ame à l'espérance. J'avois un Iman acariâtre qui contrarioit Zuleïman en tout; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami, & je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable; il s'est laissé persuader par Zuleïman que mes gens pouvoient plaire à Dieu, en vivant en frères, & en me servant bien. Nous ne lui permettons pas de nous parler de la vertu des Talismans, des Amulettes, des passages du Coran : seulement nous le laissons prêcher tant qu'il veut les ablutions à nos femmes.

Zuleïman connoît le ciel, la terre, les causes

des phènomènes, & nous préſerve de mille erreurs. Il connoît les animaux; il ſçait quels plans; quels grains, quelles herbes & quels engrais conviennent aux différents ſols; il a perfectionné notre agriculture & les inſtruments dont ſe ſervent nos ouvriers; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées; il nous fait ſentir tous les jours, combien l'homme qui travaille & celui qui conduit les hommes, ont beſoin de l'homme qui penſe. Nous lui devons une partie de nos richeſſes; nous lui devons même l'art d'en jouir : enfin, nous lui devons d'être contents les uns des autres, de la Nature & de nous-mêmes.



LE PLATANE.

Le ſage Zirvan, après avoir eu la confiance du grand Dachelim Roi des Indes, & l'eſtime du peuple, fut perſécuté par le Viſir Sourac. Zirvan ſe vit dépouiller de ſes biens & de ſes emplois : ſon épouſe, la moitié de lui-même, mourut dans la douleur : un fils vertueux auroit conſolé le Sage, & ce fils étoit dans les fers.

Zirvan, les yeux remplis de larmes, ſe rendoit tous les jours dans le jardin du grand Dachelim, Roi des Indes. Là, il s'arrêtoit au pied d'un Platane auquel il contoit ſon innocence & ſes malheurs.

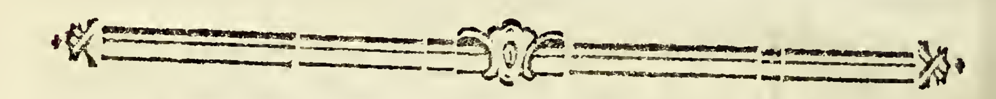
Un jeune homme de la Cour le vit & l'entendit. Quoi, lui dit-il, tu te plains à ce Platane? eh, le crois-tu ſenſible? Comme les hommes, dit Zirvan, & il ne m'interrompt pas.



LE PAUVRE.

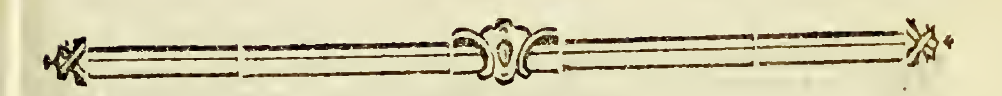
Un jeune Roi ſe livroit à la diſſipation & à tous les plaiſirs que lui préparoient ces infâmes Courtiſans qui fondent leurs eſpérances ſur les foibleſſes de leurs Maîtres. Un jour, il chantoit dans un feſtin ces paroles : » J'ai joui des moments » paſſés, je jouis des moments qui paſſent, & je » vois l'avenir ſans inquiétude «. Un Pauvre, aſſis ſous la fenêtre de la ſalle du feſtin, entendit le Roi, & lui cria : Si tu es ſans inquiétude ſur ton ſort, n'en as-tu jamais ſur le nôtre? Le Roi fut frappé de ce diſcours; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le Pauvre avec attention ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable, & ſortit de la ſalle du feſtin. Il fit des réflexions ſur ſa vie paſſée; elle avoit été oppoſée à tous ſes devoirs : il eut honte de lui-même; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit juſqu'alors abandonnées à ſes Favoris : on le vit travailler aſſiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faiſoit ſouvent des

plaintes de la licence & du défordre dans lefquels vivoit le Pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du Palais; il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de la Cour, car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la bonté; tu m'as vu combler cet homme de richeffes, voilà le fruit de mes bienfaits; ils ont corrompu le Pauvre, ils ont été pour lui une fource de nouveaux vices & d'une nouvelle misère. Cela eft vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.



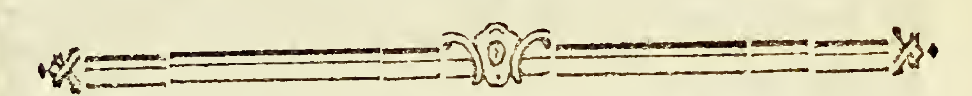
L'INNOCENCE.

Le jeune Hirman injuftement perfécuté par le Tyran d'Edeffe, & condamné par des Juges barbares aux tortures les plus cruelles, les fouffroit fans qu'il lui échappât un feul gémiffement. Son vifage rougiffoit & pâliffoit fans perdre de fa férénité, fes yeux s'étejgnoient fans avoir exprimé de la colère & fans avoir verfé des larmes; un moment avant d'expirer, il porta des regards tranquilles fur fes Juges, il les tourna vers le Ciel, en s'écriant: Grand Dieu, je te rends graces, j'ai des douleurs, & non des remords.



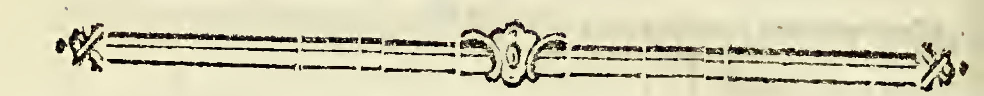
LE ZÈLE.

Je me ſouviens que dans ma jeuneſſe, après avoir paſſé quelque temps chez les Mollacks, j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme ſage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans ſa chambre, au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil; je liſois le Coran, & ſouvent j'en récitois à haute voix quelques paſſages : ma lecture éveilla mon père; je m'apperçus de ſon réveil, je lui dis : Voyez-vous comme vos enfants ſont plongés dans le ſommeil, ſans ſonger à Dieu? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.



LA VISION.

Aaron Raſchild, dans un de ſes ſonges, fut tranſporté aux Enfers. Il y vit d'abord un Derviche & un Roi. Pourquoi es-tu ici, dit-il au Derviche? Pour avoir eu l'ambition d'un Roi. Et toi, dit-il au Roi? Pour avoir eu la religion d'un Derviche.



LA FORTUNE.

Un de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une famille nombreuse ; je ne puis supporter plus long-temps le poids de sa misère & de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu : plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'Etranger, & ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés ni regrettés. Un seul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher mes ennemis ; ils diront si je pars : Le voilà donc qui s'exile, ce misérable à qui le plaisir n'a jamais souri dans sa patrie.

Si je puis me mettre au-dessus de ces discours & partir, je sens que je ne suis pas sans talents & sans connoissances, & que j'en pourrois faire usage dans les pays étrangers : j'écris passablement, je sçais l'arithmétique, & si vous vouliez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghulistan, & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi, la fortune se lasseroit de me persécuter ; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui

dis je, prends garde à toi, il y a deux ſortes de place chez les Rois ; celles qui donnent le néceſſaire, & celles qui donnent la puiſſance. Dans les premières, on eſt aſſez tranquille ; dans les autres, on eſt environné de dangers : il faut te réſoudre à te contenter de peu ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'eſpérance étoit ſa ſeule conſolation, & qu'il vouloit s'y livrer: qu'au reſte, ſa probité feroit toujours ſa ſûreté. Hélas ! lui dis-je, vous me rappellez l'hiſtoire d'un certain Renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ſes forces, & s'enfuir vers ſon terrier ; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée ? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment ? Aucun, dit le Renard, Dieu merci, & ma conſcience ne me reproche rien ; mais je viens d'entendre les Officiers du Roi dire qu'ils avoient beſoin d'un Dromadaire. Eh ! qu'as-tu de commun avec un Dromadaire ? Mon Dieu, dit le Renard, les gens d'eſprit ont toujours des ennemis : ſi quelqu'un s'aviſoit de me montrer aux Officiers du Roi en diſant, voilà un Dromadaire, je ſerois pris & enchaîné ſans qu'on ſe donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous : je connois votre intégrité ; mais les hommes faux vous cacheront les piéges qu'ils ſemeront ſous vos pas ; le méchant fera entendre ſa voix flétriſſante ; le Prince ſera prévenu, & qui trouverez-vous qui

prenne votre défenfe? Soyez modéré : la mer eft le chemin des richeffes; mais fi vous aimez la fécurité, reftez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes confeils, mais je vous dois auffi mes fervices, & je vais vous donner une Lettre pour le Gouverneur du Ghuliftan.

Le lendemain mon ami partit avec ma Lettre. Le Gouverneur lui donna d'abord un petit emploi; on lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politeffe; on ne tarda pas à l'avancer : on fut également content de lui dans des poftes plus élevés; & enfin, il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'eftime & du goût; il en fit fon Favori; on le montroit au doigt. Voilà, difoit-on, l'ami de notre Maître. Il ne tarda pas à me faire part de fes fuccès, & je partageois fa joie; Dieu foit loué, difois-je, je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur; les fources du bien & du mal font cachées, & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arrofer l'efpace de la vie.

Peu de temps après j'allai faire le pélerinage de la Mecque; à mon retour, je rencontrai dans un vallon fauvage, mais fort agréable, un homme en habit de payfan qui fortoit d'une cabane, & venoit à moi en riant & en chantant; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, & il me dit : Les Courtifans que vous m'aviez peints, ont été mes ennemis du jour que le Roi m'approcha de fa perfonne; ils m'ont accufé de complots contre l'Etat & d'innovations dangereufes : le Roi-

a négligé de connoître la vérité. Mes amis, ceux que j'avois obligés, ont gardé le ſilence; quelques-uns même ſe ſont joints à mes accuſateurs. On m'a jetté dans une affreuſe priſon, où j'ai gémi long-temps; j'en ſuis ſorti, & on m'a exilé après m'avoir ôté mes richeſſes. Vous me revoyez pauvre, mais content; je connois les hommes & la fortune; j'ai une cabane, & le petit champ que je cultive ſuffit aux beſoins de ma famille & aux miens.

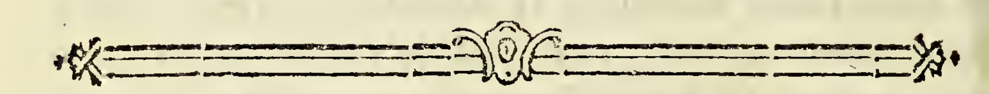


LA PRIÉRE.

Un Mollack, au milieu d'une Moſquée, baiſoit fréquemment la terre, crioit de temps en temps à haute voix : Grand Dieu, ne te ſouviendras-tu pas de ton ſerviteur qui ne t'a jamais oublié?

Un Laboureur caché dans un coin du Temple, diſoit à demi-voix : Grand Dieu, pardonne-moi mes fautes, & pour récompenſer le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force de faire le bien.



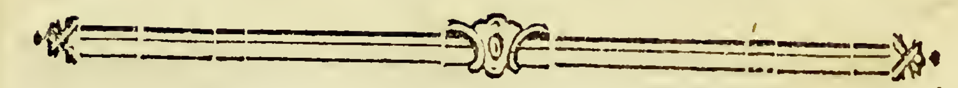


LE SANTON.

Qu'est-ce qu'un Santon? C'eſt un homme qui obéit à des règles oppoſées à l'inſtinct de la Nature, qui renonce aux plaiſirs, au travail, aux ſoins, aux richeſſes, qui a de la pauvreté & de la patience. O Saadi? eſt-ce là l'homme vertueux? Pardonne cependant à cet homme inutile; remplis ton cœur du délicieux ſentiment de la bienveillance, étends ta bonté ſur l'homme trompé, & même ſur l'homme trompeur. Pardonne à l'injuſte & à l'inſenſé; ne leur dois-tu pas l'exercice de quelque vertu?

Le fils de Nourshivan vit un jour un Sage qui avoit les yeux & les bras levés vers le Ciel, & le viſage tourné du côté de l'Orient; il faiſoit à Dieu cette prière : O grand Dieu, ayez pitié des méchants; car vous avez tout fait pour les bons lorſque vous les avez fait bons.

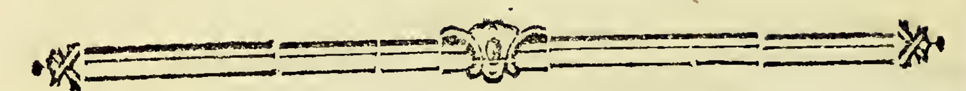




LE FAVORI.

TANT que la main cruelle de la pauvreté s'eſt appeſantie ſur moi, j'ai ſongé à ne point m'avilir en manifeſtant aux hommes le beſoin que j'avois de leur pitié. Je n'ai point réveillé dans le cœur des Grands le ſentiment de bienveillance que m'inſpiroit la pauvreté. Je ne leur parlois alors que de l'ordre & de la juſtice ; mais depuis que le ſouverain Seigneur des Seigneurs a fait deſcendre ſes graces ſur ſon ſerviteur, & l'a délivré des horreurs du beſoin, il oſe parler aux Grands de la bonté.

Onar, le Favori du Prince, m'avoit mené dans une de ſes maiſons de campagne, aux bords de l'Euphrate ; & là, je recevois ſouvent les prières du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écoutoit, & me refuſoit. L'un, diſoit-il, ne méritoit pas les graces du Prince, parce qu'il étoit accuſé d'un certain défaut : cet autre, parce qu'il étoit ſoupçonné d'une certaine faute. Celui là étoit jeune encore ; celui-ci ne l'étoit plus aſſez. Vous voyez, ajoutoit Onar en me refuſant, que je ſuis fidèle aux principes de juſtice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis : Puiſſant Onar, montre-moi que tu n'es pas dur, & je te ſçaurai gré d'être juſte.



L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement; sa physionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur; le Roi qui étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la Cour le prirent en aversion; ils lui tendirent des piéges : ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour, le Prince lui disoit : Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis : je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, & de perdre tes bonnes graces. Poursuis, & ne crains rien, dit le Roi; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.



LA VISITE.

Lorsque j'eus livré aux Fidèles *l'entrée du Jardin des Roſes* (1), j'appris que la ſuperbe ville de Schiras béniſſoit mon nom, & que les belles filles chantoient mes vers dans les palais du Roi des Rois. Les Sages de Perſe qui me rencontroient ſous les portiques de l'Académie, me diſoient : O Saadi, tes ouvrages inſtruiſent l'ignorant, & ils charment le ſage ; gloire ſoit à Dieu & à ſon Prophête qui ont inſpiré les ouvrages de Saadi ! J'écoutois ces diſcours avec le plaiſir d'une jeune fille qui entend louer ſa beauté par le jeune homme que ſon cœur a choiſi ; je m'enivrois des parfums de ma renommée.

Le Sage Neſſir vivoit alors au pays de Samarcande ; ſes maximes auſtères étoient célèbres dans tout l'Orient, & ſur-tout chez ces peuples libres & juſtes qui habitent les bords des mers de Kuſſum (2), & les monts d'Hycarnie. Depuis Zerduſt, aucun Sage n'avoit eu autant de réputation que Neſſir ; on le préféroit même au grand Buſurchumbur. J'appris qu'il avoit donné des éloges à mon

(1) C'eſt le nom d'un des Livres de Saadi.

(2) C'eſt le nom que les Perſans donnent à la mer Caſpienne.

livre ; & j'entrepris le voyage de Samarcande pour aller jouir de plus près de ſon eſtime.

Je trouvai ce Sage retiré à la campagne ; il habitoit une petite maiſon ſituée ſur un côteau, d'où il découvroit les mers de Kuſſum, la riche plaine que baignent les flots de ces mers, les montagnes opulentes qui bordent cette plaine, les fertiles rivages du Volga, le cours majeſtueux de ce grand fleuve, & les iſles ſans nombre qu'il renferme dans ſon ſein.

Je fus reçu de Neſſir avec plus de bonté que de conſidération ; il ne me parloit pas du jardin des Roſes. Un jour en me promenant avec lui, je lui ſerrai la main & je lui dis : Que penſez-vous du jardin des Roſes ?

Neſſir me lança un regard ſévère ; ſes yeux s'animèrent, il s'éloigna de moi de deux ou trois pas & me dit : O diſciple d'un Prophête qui a rendu la tyrannie ſacrée & qui fait un devoir de l'eſclavage ; tu parles dans tes vers aux Rois, & aux Grands ; quelle eſt la vertu que tu veux leur inſpirer ? La bienfaiſance. Malheur aux Nations qui obéiſſent à des Rois & à des Viſirs dont on vante la bienfaiſance. Vois ſur qui tombent les bienfaits des Rois, ſur cette foule corrompue qui environne, ſollicite & corrompt le Prince. Vois ſur qui tombent les bienfaits des Grands, ſur les vils inſtruments de leurs plaiſirs, ſur les flatteurs de leur orgueil, ſur les complices de leur baſſeſſe. La bienfaiſance des Cours enrichit des miſérables

de la dépouille de l'homme vertueux; elle peut ſecourir quelques infortunés, mais elle les multiplie. Réponds-moi : quelle eſt la ſource de ces tréſors que les Grands peuvent répandre? leurs rapines & les dons des Rois? quelle eſt la ſource des tréſors des Rois? le champ du Pauvre.

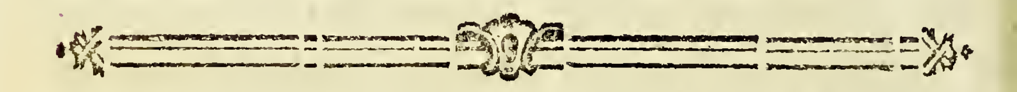
O Saadi? regarde quel eſprit donne aux Nations la magnificence, la bienfaiſance des Rois & des Grands. Celui de la pareſſe & de l'eſclavage. L'homme ſouillé de leurs bienfaits perd le ſentiment de ſa dignité, le peuple tend des mains oiſives & ſuppliantes aux brigands qui l'ont dépouillé; ſous les griffes du vautour, il gémit comme l'agneau, il murmure comme la colombe : c'eſt le cri de l'aigle, c'eſt le rugiſſement du lion que l'opprimé doit faire entendre.

O Saadi, c'eſt la juſtice, oui, c'eſt la juſtice qu'il faut inſpirer à tous les hommes; elle épure, elle élève les cœurs des Peuples & des Rois, elle leur rappelle ſans ceſſe leurs devoirs mutuels, elle entretient dans les Princes les égards pour les hommes, elle nourrit dans les Peuples l'amour de la liberté & des loix; que dis-je, elle inſpire même la bienfaiſance; mais une bienfaiſance utile, modérée, & non faſtueuſe. Toutes les vertus ſont fondées ſur la juſtice, elle eſt la ſeule des vertus dont l'excès n'eſt jamais à craindre.

A ces mots, Neſſir s'arrêta. Je baiſſois les yeux, & je ſentois qu'ils ſe rempliſſoient de larmes. Neſſir me regarda, & me dit en ſoupirant : O Saadi! ſont-

ce mes paroles, ou l'état de la Perſe qui t'affligent ? La ſoif de l'or, le luxe, la molleſſe, l'amour du faſte & des vains plaiſirs ont-ils fermé les cœurs des Grands de Schiras au ſentiment de la juſtice ? l'habitude de l'eſclavage, l'abbattement de la misère ont-ils fait perdre à vos Peuples le ſentiment de leurs droits ? les Grands ſont-ils incapables de ſe ſouvenir de leurs devoirs & des droits des Peuples ? ne peut-on plus exciter dans leurs cœurs que la compaſſion qui commande à l'injuſte même ? Si la Perſe eſt parvenue à ce degré de corruption, Saadi, je ceſſe de te faire des reproches, je plains ton pays & je te plains.

Peu de jours après cet entretien, je revins à Schiras : j'ai quitté depuis cette ville opulente, j'ai délivré mes yeux du ſpectacle de nos mœurs, dans la campagne où je me ſuis retiré, ſouvent je me rappelle malgré moi le diſcours de Neſſir, & je verſe des larmes.



LE DANGER.

L'ANGE qui marque les pas du Sage, m'avoit ramené de la maiſon d'Abunecker à Schiras, & mon ame s'y nourriſſoit du ſouvenir des plaiſirs que j'avois goûtés dans la délicieuſe Cachemire.

Un ſoir, en entrant dans ma maiſon, je me

trouvai dans les bras d'un homme qui baignoit mon visage de ses larmes : c'étoit Zuleïman.

La tyrannie, me dit-il, m'a séparé du sage Abunecker, & je viens l'aimer avec l'homme que préfère son cœur.

O Saadi, me dit Zuléïman, tu le sçais, j'ai voulu détourner les sources empoisonnées, qui se mêlent aux eaux pures dont l'Etre des êtres veut abreuver les hommes.

J'ai attaqué les erreurs qui infectoient les mœurs de Cachemire.

On y avoit donné le nom de vertu à ce qui n'est point la vertu, & les hommes de ce moment y avoient cessé de connoître la paix & le bonheur.

On y avoit mis au rang des devoirs, des actions inutiles ou vicieuses, & les hommes ont méconnu les vrais devoirs.

O Saadi, tu le sçais, lorsque j'attaquai ces erreurs, je devins cher aux Grands, aux Femmes, aux Hommes de Loi, aux Négocians, aux Receveurs des deniers du Prince. Tous étoient ravis de se voir délivrés des faux devoirs, & plusieurs se crurent affranchis des devoirs véritables. Les femmes sur-tout étoient charmées de n'être plus obligées d'être chastes & dociles.

Lorsque je voulus apprendre aux Peuples de Cachemire les Loix que leur imposoit la Nature, ils trouvèrent ces Loix trop sévères.

Lorsque je voulus les convaincre que leurs vains plaisirs, & leurs injustices étoient pour eux des

ſources d'amertume, ils refusèrent de m'entendre.

Il s'éleva contre moi un cri univerſel, le jour où je voulus leur perſuader qu'ils étoient obligés pour être heureux, d'être modérés, laborieux, bienfaiſants & juſtes.

O Saadi, avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes ! la courſe du tems eſt rapide, mais il ſemble qu'il ſe traîne lorſqu'il mène à ſa ſuite la vérité. Qu'il eſt dangereux de vouloir conduire à la vertu, un Peuple attaché à ſes vices, & accoutumé à ſes misères.



L'ESPÉRANCE.

QUE le Prophête ſoit avec le célèbre Aïsher. Voici ce que m'a dit Aïsher dans les jours de ſa vieilleſſe.

Le Ciel a béni le cours de mes années, ſi mon pays eſt devenu la proie des enfans d'Omar, & ſi j'ai ceſſé d'avoir une patrie ; retiré dans la Perſe, j'ai cherché à être utile aux hommes, en leur inſpirant les vérités & les ſentiments qui ſervent par tout au bonheur. Le Roi des Rois m'a comblé de ſes graces ; mon épouſe & mes enfants ont joui de mes richeſſes & de mon cœur. Le tems qui a courbé mes reins & ſillonné mon viſage, ne m'ôta jamais le doux ſouvenir de ma vie paſſée,

mais il me déroboit l'avenir. J'ai ſenti que je perdois l'eſpérance.

La perte de l'eſpérance eſt le tourment de la vieilleſſe.

Le printems ramenoit aux environs de Schiras, les parfums, les couleurs & l'harmonie, j'allai à la campagne, & les délicieuſes ſenſations que me donnoient toutes les beautés & tous les changements de la Nature, rajeuniſſoient mon cœur.

Je portois ſouvent mes pas vers une métairie ſituée au bord d'un petit lac couronné de bois & de côteaux. J'étois charmé de ce payſage, & j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs & de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là je fis planter des arbres qui devoient dans peu me donner des fruits ſavoureux; Ici je fis ſemer des grains qui pouvoient me rendre cent fois la ſemence que je confiois à la terre. Au pied de ce côteau je vis fleurir une vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du Roi des Rois. Dans le terrein le plus près de ma maiſon, des légumes croiſſoient pour ma table, & à ces légumes, d'autres devoient ſuccéder.

Le Dieu du Ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours, il ne remplaçoit pas une ſaiſon, par une ſaiſon, ſans me faire jouir de quelques biens, & ſans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'eſpérance, je la trouvai cette ſource des penſées, cette ame de la vie, ce charme de

tous les âges. Aux pieds de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille, me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me présente ne me tromperont pas davantage.

Vivez, ô Jeunesse, dans le sein des Villes opulentes; elles sont le séjour de l'instruction & des plaisirs. Jouissez-y des délices de votre âge, instruisez-vous avec les hommes, dans l'art de les servir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mûr, habitez les Camps & les Cours, remplissez les Tribunaux, volez sur les mers, servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens.

Et vous dont la course s'est rallentie, & qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards, habitez les champs. Là, dans un repos interrompu par de douces occupations, vous jouirez du passé, vous saisirez le présent, & les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le tems ouvrira pour vous les portes du tombeau.





LE VOYAGE

DE LA MECQUE.

JE faiſois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables ; j'admirois leur gaieté, leur ſenſibilité, leur penchant au plaiſir & à la vertu ; ce caractère me charmoit, & cette ſociété me rappelloit aux ſentiments agréables & aux penſées de ma jeuneſſe. Ils chantoient tantôt leur maitreſſe, tantôt les charmes de l'amitié, quelquefois ceux de la bienfaiſance & l'Auteur de la Nature ; ils ſe trouvoient comblés de ſes bienfaits, & ils étoient heureux avec reconnoiſſance.

Il ſe joignit à nous un Santon de la montagne de Pétra ; il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne, de la continence, des macérations, & quelque ſatyre de la nature humaine & du plaiſir. Les cris de joie le révoltoient, notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La ſeule marque d'intérêt qu'il nous donna, fut de prier à haute voix l'Etre ſuprême de nous tirer promptement de notre ivreſſe.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakias, fils d'Hélal, nous vîmes accourir à nous des enfants & de jeunes filles qui

nous apportoient, en chantant & en danſant, des fruits, du laitage & du pain : on voyoit le plaiſir dans leurs yeux, & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la ſaiſon où le Soleil entre dans le ſigne du Bélier ; les feuilles des Roſes avoient écarté les filets verds qui les enveloppoient, & les rameaux des Grenadiers en fleurs éclatoient comme le feu ; le Soleil alloit ſe coucher, & ſes rayons étoient déja interceptés par les montagnes de l'Occident; nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondiſſant, de jeunes gens les conduiſoient ; les uns jouoient de la cornemuſe, d'autres chantoient ; les oiſeaux de la campagne n'avoient point encore ceſſé leurs chants, & le Roſſignol avoit commencé les ſiens.

Je jettai mes regards ſur le Santon farouche ; il étoit morne au milieu de cette allégreſſe univerſelle ; il arrachoit pour ſon ſouper quelques racines inſipides, & ſe diſpoſoit à paſſer la nuit ſur le ſable. Je lui dis : Malheureux ennemi de l'homme, ennemi de toi-même, es-tu ſourd à la voix du plaiſir qui retentit dans toute la Nature ? Peux-tu entendre ſans émotion les chants de ces jeunes gens ſatisfaits? & l'Alouette qui deſcend des cieux en répétant ſes airs gais, & le Roſſignol qui a commencé ſa chanſon voluptueuſe & tendre ? Ne ſens-tu pas que leur chant te dit qu'ils ſont heureux ? Ne vois-tu pas les bonds légers des Béliers, & les mouvements de ces Chameaux qui s'égaient ſous le fardeau qui les couvre ? De quelle

efpèce es-tu donc, fi tu ne partages pas le fentiment de tout ce qui refpire? Regarde ces arbres utiles, vois le Zéphir agiter leurs branches fleuries; il n'imprime aucun mouvement au rocher, auquel reffemble ton cœur aride & dur. O! fi tu n'aimes pas le plaifir, quel motif as-tu donc de faire le bien? Porte tes yeux autour de toi, vois ces campagnes fertiles, ces cieux & ces mers: qu'eft-ce que le monde? L'ouvrage d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi fa bonté? Ton plaifir & une action de grace. Quel devoir t'impofe fa bonté? Le plaifir des autres. Jouis, voilà la fageffe. Fais jouir, voilà la vertu.

O! mes frères, élus de Mahomet, difciples fidèles, difciples d'Hali, de Brama ou de Zerduft, écoutez les paroles de Saadi, écoutez-les des oreilles de l'ame:

Quand Dieu commanda au Soleil de porter le jour dans l'immenfité des cieux, & de répandre la fécondité fur le globe de la terre, il difperfa les hommes & leurs compagnes au Nord, au Midi, à l'Orient, à l'Occident, & il leur dit: Jouiffez des éléments & des délices de l'ame; par-tout où vous porterez vos pas, vous rencontrerez vos frères; foyez-vous utiles les uns aux autres, & la terre fleurira fous vos mains, & les Lions, les Panthères & les Tigres refpecteront votre union.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut, le frère voulut commander au frère, & ils furent

ennemis; les armes de l'injuſte furent employées contre l'innocent, & le ſoumirent; l'injuſte fit des loix, & ſes eſclaves dociles lui firent de nouveaux eſclaves.

Dieu daigna ſortir encore du nuage lumineux qu'il a placé autour de ſon trône; il deſcendit entre la terre & les ſphères, & le tonnerre de ſa voix ſe fit entendre.

Il dit aux hommes : Vous voilà raſſemblés en grands peuples : ô peuples, ſoyez-vous utiles les uns aux autres, & que les productions du Midi paſſent au Nord; que les lumières de l'Orient éclairent l'Occident : reſtez unis, c'eſt votre intérêt & celui de vos Chefs.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut; des eſprits pervers ſemèrent la défiance d'un bout du monde à l'autre, & la crainte arma les nations contre les nations : bientôt les peuples ne virent plus dans leurs Chefs que des ennemis, & les Chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles & dangereux.

Rois, Califes, Sultans, Princes de la terre, fermez l'oreille aux diſcours de vos flatteurs; écoutez la Nature, elle vous crie que nous ſommes tous les membres d'un même corps. O arbitres des hommes! deſcendez en vous-mêmes, liſez dans vos cœurs, & vous y retrouverez les paroles du Très-Haut, elles y ſont gravées.

Faites grace au foible; ſoulagez le pauvre; honorez l'homme utile; récompenſez l'homme

laborieux; consultez le Sage; éloignez l'insensé; rendez justice à tous, & vous n'aurez pas d'ennemis.

O arbitres des hommes! craignez les plaintes des malheureux; elles parcourent la terre; elles traversent les mers, elles pénètrent les cieux; elles changent la face des Empires. Il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

FIN.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de M.* DE *SAINT-LAMBERT, de l'Académie Françoise*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 22 Juillet 1784.

Signé GAILLARD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur PISSOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *Les Œuvres de M.* DE *SAINT-LAMBERT, de l'Académie Françoise*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives à compter de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité &

condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayant cauſe, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Règlemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour

duement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clâmeur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le quinzième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Règne le onzième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre vingt-deux de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2914, fol. 172, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 21 Septembre 1784. LE CLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne.

ERRATA.

PRÉFACE. Page 9, lig. 23; on peut les, *lisez* le.

POEME. Page 9, vers 12; va devancer, *lisez* a devancé.

Page 11, vers 7; l'épi qui va paroître, *lisez* qui veut paroître.

Page 26, ligne 5; Echantés, *lisez* Enchantés.

Page 107, vers 26; appelle ſes voiſins, *lisez* accueille.

Page 149, vers 2; ces cahos, *lisez* ce.

Page 204, ligne 13; de la terrible découverte, *lisez* de la découverte.

Page 242, vers 11; de votre âge, *lisez* à votre âge.

Idem, vers 16; perſonne ne rend hommage, *lisez* ne rend encore.

Page 250, vers 9; qu'effarouche un amant qui gêne leurs deſirs, *lisez* qu'effarouche un amant, qui gênent leurs deſirs.

Page 288, ligne 6; de ſuperflu, *lisez* du ſuperflu.

Page 290, ligne 16; un motif de nous, *lisez* un motif de plus.

Page 291, ligne 18; ceux qui ont les objets, *lisez* ceux qui en ont.

Page 294, ligne 12; & que ſait-on, *lisez* & ſait-on.

Page 306, lig. 9 & 10; & ſont toutes extrêmes, *liſ.* & toutes ſont.

Page 307, ligne 12; avec plaiſir, *lisez* avec plus de.

Page 309, ligne 10; de Damel, *lisez* du.

Page 311, ligne 23; me preſſoit, *lisez* me preſſant.

Pag. 329, ligne 14; j'embraiſſai, *lisez* j'embraſſai.

Page 346, ligne 19; jeune jeune Prince, *lisez* jeune.

80-335
Robin Waterford
6 Feb. 1980

